LA

MAISON NUCINGEN

LA TORPILLE

Par H. de Balzac

Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1838

LA MAISON NUCINGEN.

LA TORPILLE.

LA

MAISON NUCINGEN.

LA TORPILLE.

PAR

H. de Balzac.

Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1838

Wojew. i Miejska Bibl. Publiczna
Nr ~~128530 z~~
LUBLIN
im. H. Łopacińskiego
200130 z
840-3

PRÉFACE.

Voici deux fragments qui, plus tard, se retrouveront à leur place dans les *Études de mœurs*.

Ici, l'auteur avouera de bonne grâce l'une des mille petites misères de sa vie littéraire, et qui sans contredit est le seul point qu'il puisse avoir de commun avec un des plus beaux génies des temps modernes, Walter Scott, sur l'autorité duquel il va essayer d'appuyer sa justification.

Selon lui, si cette anomalie de l'esprit est critiquable, l'illustre Écossais serait sans excuse, tandis que le pauvre auteur français se présente avec un touchant cortége de circonstances atténuantes devant l'aréopage personnifié si comiquement par l'ingénieux Écossais, dans ses préfaces, en capitaines Clutterbuck, docteurs Dryadust, et autres charmantes fantaisies auxquelles il rendait ses comptes, caché sous ses pseudonymes, autres figures non moins charmantes. Avant le désastre qui empoisonna ses derniers jours, sir Walter Scott vivait en gentilhomme dans son château d'Abbotsford au milieu d'une magnificence digne de sa royauté littéraire, dotée d'une liste civile de trois cent mille francs. Il écrivait à son aise et à sa guise un ouvrage par six mois, sans autres engagements que ceux qu'il prenait avec la gloire. Dans cette situation, un écrivain est tenu de ne publier que des chefs-d'œuvre complets. L'auteur français n'a qu'une liste incivile et des engagements aussi sérieux que ceux inscrits par les jeunes filles sur le vélin de leurs éventails, au bal.

Ainsi, les différences qui existent entre lui et ce beau génie dans l'ordre spirituel, ne sont pas de moindre étendue dans l'ordre physique.

Walter Scott aurait pu peut-être éviter ce prétendu défaut qu'il a défini lui-même en répondant à des critiques empressés de convertir ses plus brillantes qualités en vices, éternelle manœuvre de la calomnie littéraire. Ce vice consistait à ne pas suivre ses plans primitifs, construits d'ailleurs avec cette profondeur qui distingue le caractère écossais, et dont la charpente se brisait sous les développements donnés aux caractères de quelques personnages. En travaillant d'après ce flamboyant carton que tout peintre littéraire se dessine sur la toile de son cerveau, il voyait grandir, comme aux ombres chinoises, une figure si attrayante, des existences si magnifiques, un caractère si neuf, qu'au lieu d'une place mesquine, il les laissait se carrer dans son œuvre. La changeante déesse, la Fantaisie, l'invitait d'un mouvement si persuasif en remuant ses doigts blancs et roses, elle lui souriait d'un sourire si fascinateur, elle

se faisait si coquette dans Fenella, si profonde dans le laird de Dumbidikes, si variée aux Eaux de Saint-Ronan, que lui, enfant aussi naïf qu'il était grand homme, allait et la suivait dans les coins obscurs qu'elle se plaisait à illuminer. Ce grand génie, dupe de sa propre poésie, furetait avec la déesse : il retournait les pierres des chemins sous lesquelles gisaient des âmes de licencié, il se laissait emmener au bord de la mer pour voir une marée, il écoutait les délicieux bavardages de cette fée, et les reproduisait en arabesques feuillues et profondément fouillées, en longs préparatifs, sa gloire aux yeux des connaisseurs, et qui doivent ennuyer des esprits superficiels ; mais où chaque détail est si essentiel, que les personnages, les événements seraient incompréhensibles si l'on retranchait la moindre page. Aussi, voyez comme il lance ses railleurs personnages de préface sur les critiques? Comme de beaux chiens de chasse, ils courent sus à la bête, et d'un coup de gueule mordent à fond cesdits aristarques. Ces ingénieuses préfaces, sans fiel et malicieuses, ironi-

ques avec bonhomie, où brille la raison comme savait la faire resplendir Molière, ces préfaces sont des chefs-d'œuvre pour les esprits studieux qui ont conservé le goût de l'atticisme. Sir Walter Scott, homme riche, Écossais plein de loisirs, ayant tout un horizon bleu devant lui, aurait pu, s'il l'avait jugé convenable, mûrir ses plans et les composer de manière à y sertir les belles pierres précieuses trouvées durant l'exécution ; il pensait que les choses étaient bien comme il les produisait, et il avait raison.

Si le pauvre et infirme auteur français avait l'outrecuidance de penser ainsi, il aurait grand tort : il n'est, comme nous venons de l'expliquer, ni moralement ni physiquement dans les conditions où les dons du génie, ceux de la fortune, et la ruse écossaise, ruse innocente d'ailleurs, avaient placé sir Walter Scott. D'abord, il est d'un pays où l'on se donne le moins de peine possible; il n'a ni château d'Abbotsford, quoiqu'il y en ait de bien beaux dans ce pays, ni les magnifiques meubles, ni les domaines, ni les chiens de chasse de Walter Scott : il est sorti de

son naturel en travaillant, comme il est sorti de sa province en devenant quasi-Parisien. Puis, il a eu l'imprudence de se montrer dans l'arène la visière relevée, sans casque, tête et poitrine nues, conduite aussi sotte que belle, aussi généreuse qu'imprudente : il ne peut donc pas lancer de meute sur ses critiques pour leur donner la chasse à courre. Au lieu d'être le chasseur, il est le gibier. Au lieu de vivre en paix sous le domino qu'avait ingénieusement revêtu le lion du Nord, et qui permettait à l'Écossais masqué de dire son fait à chacun, il est comme un chrétien de Néron au milieu du cirque, entendant rire de ses efforts, ridiculiser sa manière de combattre, et recevant à bout portant des fusillades qui le tuent à peu près. Celui-ci a oublié de charger le coup avec une balle, et n'envoie à l'auteur qu'une charge de sel; celui-là met sa chevrotine après la poudre, et l'auteur est sauf; l'un fait long feu, l'autre n'a qu'un fusil de bois; enfin, il a eu le surprenant bonheur de n'avoir encore rien attrapé de mortel, bonheur qui vient peut-être du peu de vie des

pauvres choses qu'on veut tuer. L'auteur est encore obligé de dire que, quelque réputation d'orgueil ou d'outrecuidance qu'on essaye de lui faire, il ne s'agit point pour lui des fastueuses destinées qu'on lui prête pour s'en moquer. La Touraine a fourni sa quote-part à la gloire de la France, elle lui a donné deux grands hommes : Rabelais et Descartes, deux génies qui se correspondent plus qu'on ne le croit ; l'un avait mis en épopée satirique ce que l'autre devait mathématiquement démontrer : le Doute philosophique, la triste conséquence du protestantisme ou de cette liberté d'examen qui a enfanté le livre de Rabelais, cette Bible de l'incrédulité. Après cet enfantement, il est permis à une province de se reposer, et l'on se repose en Touraine. Aussi l'auteur est-il plus en droit que tout Français de toute autre province de travailler pour son propre intérêt, et de dire à ceux qui épluchent ses livres : Ceci ne vous regarde pas. Ses œuvres ne portent pas cette belle épigraphe : *Famâ !* mais celle que substitua un railleur : *Fame !* Comme parfois ses livres lui coûtent quelque argent à publier, il pourrait

inscrire aussi celle de Montesquieu : *Prolem sine matre creatam ;* ainsi donc, jusqu'à un certain point, elles n'ont pas besoin d'être autrement justifiées. Néanmoins il n'est pas inutile d'expliquer que l'auteur ayant peu de loisir, il est, par des raisons autres que celles de ce grand Écossais, sujet au défaut de savoir mieux que ses critiques ou que ses lecteurs où il va quand il compose un livre. S'il abandonne ses idées premières pour des idées surgies après son plan primitif, il les trouve sans doute de plus agréable façon, pour lui s'entend : la main-d'œuvre est moins chère, le personnage exige moins d'étoffe dans son habillement, les couleurs de la description sont moins coûteuses. Il y a, voyez-vous, beaucoup de petites considérations que connaissent ceux qui se plaignent le plus, et qui néanmoins prennent plaisir à ameuter le public contre le fabricant. Cette mauvaise foi réduit la Critique à n'être que des querelles de boutiquier, ce qui déshonore la littérature beaucoup plus que cette *prolem sine matre creatam*, ce livre enfanté sans argent.

Qui sait ! le hasard est un bon ouvrier, il se chargera peut-être de répondre à ces criailleries assassines. Plus tard, il se pourrait que tous ces morceaux fissent une mosaïque : seulement il est certain qu'elle ne sera pas à fond d'or comme celles de Saint-Marc à Venise, ni à fond de marbre comme celles de l'antiquité, ni à fond de pierres précieuses comme celles de Florence, elle sera de la plus vulgaire terre cuite, matière dont sont faites certaines églises de village en Italie ; elle accusera plus de patience que de talent, une probe indigence de matériaux, et la parcimonie des moyens d'exécution. Mais comme dans ces églises, cette construction aura un portail à mille figures en pied, elle offrira quelques profils dans leurs cadres, des madones sortiront de leurs gaînes pour sourire au passant : on ne les donnera pas pour des vierges de Raphaël, ni de Corrége, ni de Léonard de Vinci, ni d'Andrea del Sarto, mais pour des madones de pacotille, comme des artistes, pauvres de toute manière, en ont peint sur les murailles par les chemins en Italie. On reconnaîtra chez le con-

structeur une sorte de bonne volonté à singer une ordonnance quelconque, il aura tenté de fleureter le tympan, de sculpter une corniche, d'élever des colonnes, d'allonger une nef, d'élever des autels à quelques figures de saintes souffrantes. Il aura essayé d'asseoir des manières de démons sur les gargouilles, de prendre quelques grosses physionomies grimaçantes entre deux supports. Il aura semé çà et là des anges achetés dans les boutiques de carton pierre. Le marbre est si cher! Il aura fait comme font les gens pauvres, comme la ville de Paris et le gouvernement qui mettent des papiers mâchés dans les monuments publics. Eh! diantre, l'auteur est de son époque et non du siècle de Léon X, de même qu'il est un pauvre Tourangeau, non un riche Écossais. Toutes ces choses se tiennent. Un homme sans liste civile n'est pas tenu de vous donner des livres semblables à ceux d'un roi littéraire. Les critiques disent et le monde répète que l'argent n'a rien à faire en ceci. Dites donc ces raisons à la chambre des députés, dites-lui que l'argent ne signifie rien pour achever un monument! Vous

verrez s'élancer toutes les banquettes d'arrondissement et jeter des clameurs furieuses! Rubens, Van Dyck, Raphaël, Titien, Voltaire, Aristote, Montesquieu, Newton, Cuvier, ont-ils pu monumentaliser leurs œuvres sans les ressources d'une existence princière? J.-J. Rousseau ne nous a-t-il pas avoué que le *Contrat social* était une pierre d'un grand monument auquel il avait été obligé de renoncer? Nous n'avons que les rognures d'un J.-J. Rousseau tué par les chagrins et par la misère. Les Géricault qui auraient continué les grands peintres, les écrivains à synthèses qui lutteraient avec les génies des temps passés, meurent quand ils ne rencontrent pas les hasards pécuniaires, indispensables à l'exécution de leurs pensées ou de leurs peintures : voilà tout. Aussi, sans avoir d'autre ressemblance avec ces glorieux inconnus que celle des mystères de leur vie pénible, l'auteur déclare-t-il qu'il y a beaucoup de chances pour laisser tout commencé, rien de fini, comme cela se voit encore à Pavie, à Florence, en France, partout.

Sans que personne s'en doute, cette réponse

Nr 200130
LUBLIN

à la critique, tirée de l'absence totale d'un budget affecté aux livres de l'auteur ; sa comparaison de son œuvre à un édifice, que certes les critiques déjà nommés trouveront ambitieuse, comme si l'on pouvait se comparer à quelque chose de petit, quand on est déjà si petit qu'une modeste comparaison échapperait alors à l'œil ; cette réponse si grossière, si malheureuse, si dégoûtante, si vous le voulez, tient à l'une des questions les plus importantes de notre état actuel. Elle accuse la nécessité où sont la plupart des écrivains français de vivre du produit de leurs œuvres ; et pour ce qui le concerne, l'auteur de ces fragments avoue qu'il faut, en ce cas, savoir vivre de peu. Un auteur presque aussi illustre par son nom que par la finesse de vues qui caractérise son talent, M. le marquis de Custine, a écrit, à propos de l'Espagne sous Ferdinand VII, une fort belle page sur ce sujet. L'auteur n'est pas fâché de la citer pour donner du relief à cette préface ; elle contient un si magnifique éloge de la pauvreté, qu'il n'a plus la moindre honte à parler de la sienne et de celle des écrivains qui

vivent des douloureux produits de l'écritoire. Malgré la beauté de ses pensées, cette page implique une attaque trop violente contre quelques malheureux pour ne pas être réfutée; d'ailleurs, peut-être ceux qu'elle stigmatise n'oseraient-ils pas répondre, tandis qu'un auteur libre et pauvre sera très à son aise en parlant pour tout le monde.

« En France, Rousseau est le seul qui ait rendu témoignage par ses actes autant que par ses paroles à la grandeur du sacerdoce littéraire; au lieu de vivre de ses écrits, de vendre ses pensées, il copiait de la musique, et ce trafic fournissait à ses besoins. Ce noble exemple, tant ridiculisé par un monde aveugle, me paraît à lui seul capable de racheter les erreurs de sa vie. Sa conduite était une prédication en action, car sans la célébrité qu'il devait à ses ouvrages, la musique ne lui aurait pas même valu la peine qu'elle lui rapportait... »

L'auteur se permet d'interrompre ici l'écrivain

pour lui assurer que, s'il ne sait pas copier la musique, il possède au plus haut degré le talent de faire des fleurs en papier. Si la mensongère célébrité de ses ouvrages pouvait donner à ses bouquets un prix égal à celui qu'il retire de ses livres, il serait enchanté de se livrer à ce gracieux syllogisme de conduite : il ne vendrait plus ses livres, il tiendrait des bottes de fleurs fort bien confectionnées à la disposition des riches amateurs. Peut-être les grands seigneurs saisiraient-ils ce moyen de ne pas livrer au désespoir les écrivains réduits à la misère la plus honteuse, à des suicides, à des folies que la bienséance ne permet pas de révéler, mais que les auteurs et les journalistes connaissent parfaitement. Reprenons la belle page de monsieur de Custine.

« Il y avait dans cette espèce de mensonge dont il se payait lui-même, une énergie d'orgueil plus noble que les brillantes mais vaines déclamations de ses rivaux. Il pressentait et prouvait d'avance, par sa manière de vivre, le

règne d'un Messie dont nous n'avons pas vu l'avénement : le génie. On retrouve dans la fierté cynique du philosophe de Genève quelque chose de la grandeur des prophètes hébreux, de ces hommes dont l'existence tout entière n'était qu'un symbole destiné à prouver aux justes la vérité de leurs paroles. Il y a loin de la dignité d'action du pauvre Rousseau à la pompeuse fortune littéraire des spéculateurs en philanthropie Voltaire et son écho lointain Beaumarchais... »

L'auteur est encore forcé d'interrompre cette page pour faire observer que Voltaire n'a jamais vendu ses ouvrages : *il avait des procès avec les libraires auxquels il les donnait.* L'origine de la fortune de Voltaire vient d'un emprunt viager fait, sous la Régence, à vingt pour cent, dans lequel le contrôleur général des finances lui conseilla de placer les dons du Régent et sa fortune personnelle : Voltaire avait le pressentiment de sa longue vie, et il eut dès sa jeunesse de très-beaux revenus. Il fut comblé par la cour. A

quarante-cinq ans, le roi de France le fit gentilhomme ordinaire de sa chambre, il était chambellan du roi de Prusse, il [illegible] magnifiquement à propos de l'Histoire de Charles XII, il avait les cent louis de l'Académie, des pensions sur plusieurs cassettes royales, etc. Beaumarchais possédait dix millions quand il perçut ses droits d'auteur au théâtre. Indigné du peu que recevaient les auteurs, il les assembla chez lui, dans son hôtel, rue des Singes, qui n'est pas encore démoli, et les coalisa contre les comédiens pour leur faire obtenir cinq pour cent sur les recettes du Théâtre-Français. Si Beaumarchais avait vécu sous Louis XIII, Boileau ne serait pas venu dire à Louis XIV ces épouvantables paroles : — *Sire, donnez un peu de bouillon à Corneille qui meurt !*

« ... Ces deux hommes, malgré l'éclat de leur esprit et à cause de celui de leur richesse, ne sont que les chefs de file de ces négociants d'idées qu'on appelle aujourd'hui des écrivains.

† du roi de Prusse, il protégeait Calhé-vine II. qui le récompensa magnifiquement à propos de l'Histoire de Charles XII. —

Ces entrepreneurs de livres, ces auteurs libraires ont fait de notre littérature une métairie aussi lucrative, mais aussi poudreuse, aussi crottée qu'un champ de betteraves ou de colza... »

(Betterave ou colza, nos colzas nous sont chers.)

« ... Moi comme tout autre, je voudrais trafiquer du talent que je puis avoir, le peser au poids de l'or, pourtant je ne mentirai jamais afin d'en augmenter le prix, fût-il destiné à me procurer le nécessaire ; mais sans falsifier les œuvres de mon esprit, je tâcherai de les vendre le mieux que je pourrai... »

Si, par un de ces escamotages des *Mille et une Nuits* qui ferait passer son âme dans le corps d'un pauvre auteur ne vivant que de sa plume, M. de Custine pouvait connaître, pendant une seule journée, la misère, et rouler dans les abîmes qu'elle ouvre sous les pieds à chaque pas ; il admirerait, sans la discuter, la force de ceux qui

peuvent surnager sans y périr, eux ou leurs vertus!

« ... Rousseau nous a montré un homme de lettres qui aimait mieux rester pauvre que de s'enrichir du produit de ses œuvres. Ce génie d'action vaut mieux que tous les prestiges d'un beau style. Le talent de Rousseau a eu jusqu'à présent plus d'imitateurs que sa fierté ; mais qui sait ce que le temps nous réserve? La richesse se passe si bien de gloire, qu'il faut espérer que la gloire finira par se passer de richesse. Mais la gloire mercenaire qui promet tant et se contente de si peu, n'est qu'une ombre, une caricature de la vraie gloire. Celle-ci accompagne la haute renommée, l'autre retarde le règne du génie en usurpant la charge et la place. Tant que je verrai les œuvres de la pensée arriver à leur rang sur la liste des produits de la société, comme une étoffe brodée à la vapeur ou comme un peloton de laine filé à la mécanique, je dirai : Les hommes d'esprit n'ont pas trouvé leur sphère, ils sont des marchands,

menteurs comme tous les autres marchands, car tout commerce dégénère en mensonge, et les mensonges des marchands de vérités devraient être punis plus sévèrement que la fraude d'une mesure ; les talents trompeurs volent non-seulement la bourse, ils faussent l'intelligence, etc. »

Hélas ! quel auteur calomnié ne voudrait voir un cadi turc clouant par l'oreille un journaliste à sa table pour punir les mensonges sur lesquels il appuie sa critique afin de satisfaire sa haine d'eunuque contre celui qui possède une muse ou une musette. L'auteur commencera par répondre à M. de Custine que Rousseau, dans ses Confessions, déclare fort au long les négociations très-tiraillées à la suite desquelles il obtint de Marc-Michel Rey d'Amsterdam six cents francs de rente viagère, dont moitié reversible sur Thérèse. Il fera observer, en outre, que, dans cette époque, les manuscrits ne se vendaient pas ce qu'ils se vendent aujourd'hui, que le prix des livres était plus élevé, le nombre des

lecteurs extrêmement restreint. Le président de Montesquieu n'a pas vu promptement la seconde édition de l'Esprit des Lois. Buffon eût été ruiné par ses publications si le roi n'avait mis à ses ordres l'imprimerie royale. Aucun livre de haut style ne se peut imprimer sans d'immenses frais de corrections, et ces corrections, que les gens médiocres se dispensent de faire, coûtent très-cher. M. de Chateaubriand en fait beaucoup, comme feu Bernardin de Saint-Pierre, comme Voltaire, comme tous ceux qui se battent avec la langue française. Roussseau nous a révélé les travaux de patience admirable par lesquels il suppléait au procédé typographique de l'*épreuve*, en répétant la nuit ses phrases jusqu'à ce qu'elles satisfissent ses oreilles et les recopiant jusqu'à ce qu'elles eussent une tournure qui plût à son œil. Comme M. de Custine, l'auteur admire l'indigence de Rousseau, parce que l'indigence est, dans ce cas, la poésie de l'orgueil; mais il ne croit pas que Rousseau se serait enrichi par le produit de ses livres. Diderot, qui tirait tout le parti possible des siens, et qui jouissait d'une

égale célébrité, eût été tout aussi pauvre sans la succession de son père. Enfin Rousseau s'était résigné à vivre avec une cuisinière, et tout le monde n'a pas le caractère jeté dans le moule du cynisme. Abordons cette question, non pas en travers, par la réponse assez logique des différences de tempérament; mais d'une façon absolue. Certes, pour les grands hommes nés pauvres, la vie n'a que deux faces: ou la mendicité, comme Homère, Cervantes et autres, ou l'insouciance de la Fontaine, de Machiavel et de Spinosa, ou le cynisme de Jean-Jacques, ce qui est le même système. Ou le parti pris par les Calderon, les Lope de Véga, Diderot, Raynal, Mirabeau, Walter Scott, lord Byron, Victor Hugo, Lamartine, *e tutti quanti*, de vendre leurs poésies au marché. Cette page dithyrambique eût été mieux sous toute autre plume que celle de M. le marquis de Custine, à qui sa fortune héréditaire permet de dédaigner celle qu'il pourrait conquérir avec sa plume; mais est-elle fondée? Racine a regretté de toucher ses droits d'auteur, il aurait voulu être assez riche pour

ne point vendre sa muse; mais lui comme Boileau, comme la plupart des auteurs, étaient comblés des faveurs pécuniaires du roi, qui leur payait d'une valeur de cent mille francs d'aujourd'hui les quelques lignes historiques écrites par eux sur son règne. Disons-le hardiment. Les grands écrivains doivent être les pensionnaires de leurs Pays. Le sacerdoce dont parle M. de Custine exige une vie toute arrangée, sans préoccupations matérielles ni soucis. Que voulez-vous? les Pays pensent aujourd'hui qu'ils auraient trop de pensionnaires. Les bureaucrates, chargés par le Pays de donner la pâture à de trop nombreux oiseaux, n'ont aucune méthode pour distinguer les rossignols parmi les pierrots insolents qui fondent sur le grain en venant se percher sur l'épaule du pouvoir et lui disant d'agréables flatterries. A toutes les époques, les rois éclairés ou heureux dans leur choix, les grands seigneurs, enfin la haute intelligence du siècle représentée par de magnifiques existences devenues fabuleu es, mettaient les hommes de génie à même de produire leurs

œuvres sans soucis ni contrainte. Il y a de beaux exemples de cette égalité accordée au talent, comme aussi se rencontraient des âmes mesquines qui voulaient un protectorat à bon marché, des cœurs jaloux qui abritaient leurs vengeances sous le manteau d'une pauvre bienfaisance? Cervantes et le duc de Lerme, Corneille et les trésoriers des finances qui l'ont laissé dans le besoin, sont là pour le prouver. Les madame de la Sablière et d'Hervart, ces deux sœurs de charité qui prenaient soin de La Fontaine dont elles partagent la gloire, ne sont pas communes. Philippe II, ce roi si terrible, accordait aux artistes une exemption de toutes les charges civiques, patriotiques et financières: il y a loin de son ordonnance aux tourments qu'inflige la garde nationale à quelques écrivains célèbres, et aux cent mille écus accordés par la chambre pour encourager... (Écoutez!)

Les arts!

Les sciences!

Les lettres!

François Ier envoyait à Raphaël cent mille écus

dans un bassin d'or sans lui rien demander : le peintre répondait par la Transfiguration, un des quelques tableaux peints en entier par lui, que la cour de Rome ne voulut pas livrer et qui eût bien soldé le compte. Le poëte envié par Charles IX pouvait puiser dans l'épargne royale. D'ailleurs, on sait que ces munificences entraîneraient aujourd'hui l'asservissement de la pensée qui s'exerçait autrefois sur des sujets inoffensifs au pouvoir. Encore y avait-il autrefois des princes et des protections pour toutes les révoltes de la pensée : Luther comptait des souverains parmi ses défenseurs. Frédéric le Grand était l'ami des philosophes du dix-huitième siècle. Qui, parmi les souverains d'aujourd'hui, aurait la générosité de Napoléon, tant accusé de comprimer les œuvres de l'esprit, et qui sachant son ennemi Chénier embarrassé dans ses finances, *pour un mobilier imprudemment acheté*, lui fit parvenir cent mille francs en lui laissant ignorer de quelle main ils venaient ? Aujourd'hui le plus touchant récit de la plus touchante des infortunes littéraires obtiendrait une aumône de

cinq cents francs. Est-ce un bureaucrate qui peut avoir le large esprit d'un protecteur des arts, des sciences et des lettres ? Il ne s'enquiert pas des belles intelligences en proie à la misère, il pense aux gens médiocres qui lui adressent une demande sur papier Tellière, dont le prix ne se trouve pas toujours dans la poche d'un poëte aux abois. N'est-ce pas acheter un licou trop cher ? Aujourd'hui l'on ne paye que les services militaires de la presse : on maquignonne des affaires, on n'élève pas des œuvres d'art. Certes, parmi la conscription des écrivains enrôlés depuis 1830, on peut dire que, hors trois hommes, MM. Thiers, Barthélemy, Mignet, le pouvoir n'a enrichi que des médiocrités.

Ainsi donc, la propriété littéraire est une nécessité nouvelle. M. le marquis de Custine a des yeux bien complaisants s'il aperçoit les produits de l'intelligence cotés à la bourse comme ceux de l'industrie ; c'est précisément parce que les livres ne sont pas admis comme des colzas ou des cotons que les auteurs sont volés de leur vivant, et dépouillés après leur mort par l'absurde

loi de la Convention. Le peu de faveur qui s'attache à la propriété littéraire se conçoit quand le pouvoir considère sa constitution comme la perte d'un moyen corrupteur, et quand des esprits aussi distingués que l'est celui de M. de Custine l'attaquent dans son essence, le sentiment d'honneur. La littérature française est déjà bien assez appauvrie, elle est assez menacée de mort par la contrefaçon qui enlève à l'écrivain le fruit de ses veilles, par le Vaudeville qui met en coupe réglée les bois qu'elle a semés, sans que dans ses foyers on lui reproche les restes du festin dont elle vit. S'il se publie encore des livres en France, qui doit ses plus belles conquêtes à sa langue et à sa haute littérature, c'est qu'une main de papier, deux plumes d'oie et un gobet d'encre valent encore entre cinq cents et mille francs, et qu'à ce prix il y a des auteurs qui peuvent avoir du pain.

Ceci n'est pas une digression, mais une explication positivement littéraire. Les fragments de l'œuvre entreprise par l'auteur subissent alors les lois capricieuses du goût et de la con-

venance des marchands. Tel journal a demandé un morceau qui ne soit ni trop long, ni trop court, qui puisse entrer dans tant de colonnes et de tel prix. L'auteur va dans son magasin, dit : J'ai la *Maison Nucingen !* Il se trouve que la *Maison Nucingen*, qui convient pour la longueur, pour la largeur, pour le prix, parle de choses trop épineuses qui ne cadrent point avec la politique du journal. La *Maison Nucingen* demeure sur les bras de l'auteur. Eh bien, prenez *la Torpille?* « *La Torpille* est une grisette, et l'on a déjà crié pour la *Vieille Fille*. Nos lecteurs, qui lisent les horreurs de la *Gazette des tribunaux* et les infamies des annonces, ont hurlé pour les seins trop volumineux de mademoiselle Cormon et pour la comique fraude d'une grisette normande qui se dit grosse afin de se faire donner, par des âmes pieuses et par un vieux libertin, la somme nécessaire pour un petit voyage à Paris. Donnez-nous quelque chose entre le sermon et la littérature, quelque chose qui fasse des colonnes et pas de scandale, qui soit dramatique sans péril, comique sans drôle-

rie ; guillotinez un homme, ne peignez ni fournisseur impuissant, ni banquier trop hardi, cela n'existe pas. » Que faire de ces tableaux retournés dans l'atelier ? on les expose dans les deux premiers volumes venus. Il faut subir les exigences de la librairie. La librairie vient, elle veut deux volumes ni plus ni moins, ou un bout de conte pour mettre à ceci plus d'ampleur. Elle a ses habitudes de format, elle tient à ses marges. Elle abhorre aujourd'hui ces délicieux in-dix-huit nommés *Adolphe, Paul et Virginie*, etc. Eh bien, vous qui riez de cet état de choses, ou vous qui pleurez, croyez-vous que l'art y perde ? L'art se plie à tout, il se loge partout, il se blottit dans les angles, dans les culs de four, dans les segments de voûte ; il peut briller en toutes choses, quelque forme qu'on lui donne. Autrefois il en était ainsi. Un jour, le prieur des dominicains de Milan vient trouver un grand mécanicien, un grand auteur, un grand peintre nommé Léonard, et lui dit : J'ai, au bout de mon réfectoire, un pan de muraille trop long pour son peu de hauteur ; vous devriez voir à y faire quelque chose.

Léonard y mit la fameuse Cène, la reine des fresques. Ainsi, quant à la manière bizarre ou peu ordonnée dont l'auteur publie son œuvre, c'est la faute des circonstances actuelles et non la sienne. Que les auteurs soient bien tranquilles, quoique la France ait un livre dans ses nouvelles armes, personne parmi les autorités constituées ne prendra leurs intérêts en main, ils ne donneront pas lieu demain à quelque congrès. Si l'auteur se permet de laver ici le linge sale de la librairie, de la littérature et du journalisme en pleine place publique, il le fait moins pour lui que pour bien des misères qu'il connaît, pour des gens qui l'ont injurié ; mais l'injure leur donnait de quoi vivre, il la leur a pardonnée en gémissant de savoir d'aussi belles intelligences réduites à d'aussi laides actions. Les destinées de la littérature française sont fatalement liées aujourd'hui à la librairie et au journalisme : le journal expire sous le fisc, la librairie est quasi-morte sous la contrefaçon. Les écrivains accusés par M. de Custine subissent les malheurs et les exigences de ces deux nécessités. Au moment

où la littérature française a trouvé ce qui a manqué au dix-huitième siècle, et ce que le dix-huitième siècle lui a procuré peut-être, une masse énorme de lecteurs et d'acheteurs ; la Belgique lui a enlevé les marchés de l'Europe, elle lui enlève jusqu'à la France, où vous trouvez les éditions belges dans les bibliothèques des millionnaires. L'auteur a par trois fois élevé la voix à ce sujet, il y reviendra sans cesse ! S'il tâche d'être railleur et gai quand il ne s'agit que de lui, certes il essayera d'être grave dans les affaires de la république des lettres. S'il avait les dix millions et l'hôtel de Beaumarchais, cette plaie n'existerait plus : les auteurs français pourraient la fermer ; mais ils ne se réuniront jamais comme au temps où l'auteur de *Figaro* les a convoqués. Dans ce temps, la république des lettres obéissait à des convenances aujourd'hui foulées aux pieds.

Aucun écrivain ne doit s'enorgueillir de ses talents, quand il en a. Le talent est comme la noblesse, un don du hasard qu'il faut se faire pardonner. Mais on peut tirer quelque relief

des difficultés vaincues qui ont manqué vaincre Goëthe lui-même, et tant d'autres. Or, l'auteur ne veut pas laisser ignorer que, non-seulement il ne rencontre, en édifiant son œuvre, ni aide, ni secours ; mais encore qu'il a trouvé de rebutants obstacles dans les instruments, chez les ouvriers, dans la matière et dans la façon, partout.

Ce dire naïf explique déjà beaucoup, mais ce n'est pas tout. La Touraine a un proverbe ancien que Rabelais et Verville disent tout crûment, et qui peut, à cause de la pruderie du temps présent, être traduit par : *On n'a pas toutes les muses à la fois.* Les artistes, sous peine de ne rien faire, son obligés de commencer plusieurs choses pour en achever une de ci, de là. L'une des plus belles élégies d'André de Chénier peint admirablement l'atelier qu'il portait dans son cerveau. Qui n'a mille sujets dans ses portefeuilles, les uns commencés, les autres presque finis ? Cet état confus où reste le grand ou le petit domaine de chaque écrivain aidera l'auteur dans la démonstration de son innocence, car il

n'a pas que les feuilletons sur le dos, il a aussi d'honnêtes gens qui s'intéressent à lui, plus qu'il ne le croyait. Pendant qu'il dort, les chevaux de poste lui apportent, de toute la célérité de leurs jambes, une lettre où, du fond de l'Allemagne, un inconnu l'interpelle en lui demandant de quel droit il a laissé les Illusions Perdues inachevées? une autre où un notaire de province lui reproche ne ne pas peindre les notaires comme des Grandisson et des Apollon du Belvédère, attendu qu'il y en a de très-honnêtes et très-jolis garçons ; enfin mille réclamations aussi graves et qui dérangent les plans qu'un pauvre auteur a pu former pour son repos et pour son économie domestique. Si les Illusions Perdues restent une jambe en avant comme ces murs de Paris qui avancent leurs pierres par intervalles égaux, en attendant qu'elles se marient à d'autres, il n'y avait de place que pour un volume et non pour deux ; l'auteur l'a dit dans la préface de ce livre, et rien ne démontre mieux l'inutilité des préfaces pour les lecteurs, et leur utilité pour les libraires quand ils tiennent à

grossir le dos d'un volume. On peut les écrire sans danger. Si vous trouvez ici beaucoup d'employés et peu de femmes supérieures, cette faute est explicable par les raisons sus-énoncées : les employés étaient prêts, accommodés, finis, et la femme supérieure est encore à peindre. Si vous voyez la *Maison Nucingen* séparée de son tableau correspondant, *César Birotteau*, (sans comparaison avec Léonard, messieurs les critiques) le réfectoire de *l'Estafette* n'avait de place que pour une boutique de parfumeur. Enfin, si *la Torpille*, cette histoire que peut-être un jour vous trouverez touchante entre toutes, est tronquée, et finit brusquement, prenez-vous-en aux libraires, qui déplorent déjà cinq feuilles de trop, attendu que les volumes n'en doivent avoir que vingt-cinq, et que les cabinets littéraires n'ont pas assez d'argent au mois de septembre pour acheter plusieurs volumes ; il achètent des tonneaux pour la vendange, et ont bien raison ! *Le lire* ne doit aller qu'après *le boire*. Le jour où les écrivains français n'auront d'autre protection et d'autre fortune que le produit de leurs œuvres

en libre circulation sous le pavillon du droit des gens, et que l'égide de la charte qui leur permet de payer des contributions ou de se déguiser en patrouilles, ils seront assez riches pour ne pas regretter le temps où les fermiers généraux faisaient la fortune de Voltaire dès sa jeunesse, et assez libres dans leurs allures pour publier leurs ouvrages en entier et non par fragments. Comment d'ailleurs Buffon a-t-il publié son œuvre? Par fragments.

L'auteur s'attend à d'autres reproches, parmi lesquels sera celui d'immoralité ; mais il a déjà nettement expliqué qu'il a pour idée fixe de décrire la société dans son entier, telle qu'elle est : avec ses parties vertueuses, honorables, grandes, honteuses, avec le gâchis de ses rangs mêlés, avec sa confusion de principes, ses besoins nouveaux et ses vieilles contradictions. Le courage lui manque à dire encore qu'il est plus historien que romancier, d'autant que la critique le lui reprocherait comme s'il s'adressait une louange à lui-même. Il peut seulement ajouter qu'à une époque comme celle-ci, où tout s'a-

nalyse et s'examine, où il n'y a plus de foi ni pour le prêtre ni pour le poëte, où l'on abjure aujourd'hui ce qu'on chantait hier, la poésie est impossible. Il a cru qu'il n'y avait plus d'autre merveilleux que la description de la grande maladie sociale, elle ne pouvait être dépeinte qu'avec la société, le malade étant la maladie.

Reste l'objection du notaire ! L'auteur n'a pas plus de haine contre le notaire que contre les différents états dont la réunion compose la Société. Il connaît de bons et de spirituels notaires, comme il connaît d'adorables vieilles filles, des marchands estimables et quasi grands seigneurs, surtout depuis qu'ils passent du comptoir à la pairie. L'auteur pratique de vertueuses bourgeoises, des femmes nobles qui n'ont aucun péché mignon sur la conscience. Mais que faire d'un notaire vertueux et joli garçon dans un roman? Vertueux et joli garçon, ce ne serait pas littéraire, les deux qualités se contrarient. Le notaire vertueux ne pourrait en aucune manière occuper le parterre à qui les gens de justice, huissiers, notaires, avocats, juges,

ont toujours été sacrifiés. Il y a des états malheureux au théâtre. Le notaire est toujours un figurant qui porte une perruque, un rabat, et qui ne dit pas grand'chose, absolument comme quelques notaires : il y a des gens d'esprit et des sots dans toutes les professions. L'auteur a essayé de relever le notaire, en montrant que les notaires, loin d'être ces figurants muets, effacés, sont tout aussi ridicules, tout aussi vicieux que les propriétaires, les juges, les financiers et les mille originaux copiés par les romanciers. Il est d'ailleurs enchanté d'avoir frappé sur certains points douloureux. Indiquer les désastres produits par le changement des mœurs est la seule mission des livres. Mais, pour faire la paix avec un corps qui pourrait être appelé à griffonner des contrats pour lui, l'auteur s'engage si formellement à peindre en pied et en costume, un beau notaire, un magnifique notaire, un vrai notaire, un notaire aimable, un notaire ni trop vieux ni trop jeune, un notaire marié qui pourrait avoir des bonnes fortunes, un notaire qui ait l'affection, l'estime, l'argent de ses clients

comme autrefois, enfin un notaire qui satisfera les notaires, et qui nécessitera l'acquisition de l'ouvrage où il sera pourtraict par toutes les études de notaires. Ce sera, la chose advenant, le seul succès pécuniaire de l'auteur. Vu la difficulté de l'œuvre, le prix en sera un peu plus élevé que celui des commandes ordinaires. L'auteur est sûr qu'aucun notaire du royaume ne regrettera son argent. Oui, le plus ignare en littérature des notaires de village, comme le plus difficile en poésie des élégants notaires de Paris, le plus brutal comme le plus émollient, le plus retors comme le plus naïf, en lisant ce livre où sera ce benoît portrait, dira, comme une femme qui enfin trouve un admirateur selon son cœur : — Il m'a bien compris !

Cependant si les autres états réclamaient, si les avoués, les huissiers, les filles, les marchands, les banquiers, si tous ceux qui ont des droits à l'estime publique, ce qui comprend l'immense majorité des Français, envoyaient de pareilles réclamations, il serait impossible à l'auteur d'y satisfaire : les pages de son œuvre ressemble-

raient trop aux épitaphes du Père-Lachaise où vous trouveriez plus facilement un honnête homme parmi ceux qui s'y promènent qu'un coquin dans les tombeaux.

Aux Jardies, 15 septembre 1838.

DÉDICACE.

A MADAME

La comtesse Sérafina San-Séverino,

NÉE PORCIA.

« Obligé de tout lire pour tâcher de ne rien « répéter, je feuilletais, il y a quelques jours, « les trois cents contes plus ou moins drôlatiques « de *Il Bandello*, écrivain du seizième siècle, « peu connu en France, et publié dernièrement « en entier à Florence dans l'édition compacte

« des conteurs italiens : votre nom, de même « que celui du comte, a aussi vivement frappé « mes yeux que si c'était vous-même, madame. « Je parcourais pour la première fois *Il Ban-* « *dello* dans le texte original, et j'ai trouvé, « non sans surprise, chaque conte, ne fût-il « que de cinq pages, dédié par une lettre fa- « milière aux rois, aux reines, aux plus illus- « tres personnages du temps, parmi lesquels se « remarquent les nobles du Milanais, du Pié- « mont, patrie de *Il Bandello*, de Florence et de « Gênes. C'est les *Dolcini* de Mantoue, les *San-* « *Severino* de Créma, les *Visconti* de Milan, les « *Guidoboni* de Tortone, les *Sforza*, les *Doria*, « les *Frégose*, les *Dante Alighieri* (il en existait « encore un), les *Fracastor*, la reine Marguerite « de France, l'empereur d'Allemagne, le roi de « Bohême, Maximilien, archiduc d'Autriche, les « *Medicis*, les *Sauli*, *Pallavicini*, *Bentivoglio* de « Bologne, *Soderini*, *Colonna*, *Scaliger*, les *Car-* « *done* d'Espagne. En France : les Marigny, Anne « de Polignac, princesse de Marsillac et com- « tesse de Larochefoucault, le cardinal d'Arma-

« gnac, l'évêque de Cahors, enfin toute la « grande compagnie du temps, heureuse et « flattée de sa correspondance avec le succes- « seur de Boccace. J'ai vu aussi combien *Il Ban-* « *dello* avait de noblesse dans le caractère : s'il a « orné son œuvre de ces noms illustres, il n'a « pas trahi la cause de ses amitiés privées. Après « la *signora Gallerana*, comtesse de Bergame, « vient le médecin à qui il a dédié son conte de « *Roméo et Juliette ;* après *la signora molto ma-* « *gnifica Hippolyta Visconti ed Atellana,* vient le « simple capitaine de cavalerie légère, *Livio* « *Liviano ;* après le duc d'Orléans, un prédica- « teur ; après une *Riario,* vient *messer magni-* « *fico Girolamo Ungaro, mercante lucchese,* un « homme vertueux auquel il raconte comment *un* « *gentiluomo Navarese sposa una che era sua* « *sorella et figliuola, non lo sapendo,* sujet « qui lui avait été envoyé par la reine de Na- « varre. J'ai pensé que je pouvais, comme *Il* « *Bandello,* mettre un de mes récits sous la pro- « tection d'*una virtuosa, gentilissima, illus-* « *trissima contessa Serafina San-Severino,* et

« lui adresser des vérités que l'on prendrait pour « des flatteries à propos du titre que porte cet « ouvrage ; mais je préfère vous avouer combien « je suis fier d'attester ici et ailleurs, qu'aujour- « d'hui, comme au seizième siècle, les écrivains, « à quelque étage que les mette pour un moment « la mode, sont consolés des calomnies, des in- « jures, des critiques amères, par de belles et « nobles amitiés dont les suffrages aident à vain- « cre les ennuis de la vie littéraire. Paris, cette « cervelle du monde, vous a tant plu par l'agi- « tation continuelle de ses esprits, il a été si « bien compris par la délicatesse vénitienne de « votre intelligence ; vous avez tant aimé ce ri- « che salon de Gérard que nous avons perdu et « où se voyaient, comme dans l'œuvre de *Il* « *Bandello*, les illustrations européennes de ce « quart de siècle ; puis les fêtes brillantes, les « inaugurations enchantées que fait cette grande « et dangereuse sirène, vous ont tant émerveil- « lée, vous avez si naïvement dit vos impres- « sions, que vous prendrez sans doute sous votre « protection la peinture d'un monde que vous

« n'avez pas dû connaître. J'aurais voulu avoir
« quelque belle poésie à vous offrir, à vous, que
avez autant de poésie dans l'âme et au cœur
« que votre personne en exprime; mais si un
« pauvre prosateur ne peut donner que ce qu'il
« a, peut-être rachètera-t-il à vos yeux la modi-
« cité du présent par les hommages respectueux
« d'une de ces profondes et sincères admirations
« que vous inspirez. »

De Balzac.

Milan, mai 1838.

LA MAISON NUCINGEN.

Vous savez combien sont minces les cloisons qui séparent les cabinets particuliers dans les plus élégants cabarets de Paris. Chez Véry, par exemple, le plus grand salon est coupé en deux par une cloison qui s'ôte et se remet à volonté. La scène n'était pas là, mais dans un bon endroit qu'il ne me convient pas de nommer; nous étions deux, et je dirai comme le Prudhomme de Henri Monnier : « Je ne voudrais pas la compromettre. » Nous caressions les friandises d'un dîner exquis à plusieurs titres, dans un petit salon où nous parlions à voix basse, après avoir reconnu le peu d'épaisseur de la cloison. Nous avions atteint le rôti sans avoir eu de voisins dans la pièce contiguë à la nôtre, où nous n'entendions que les petillements du feu; huit heures son-

nèrent, il se fit un grand bruit de pieds; il y eut des paroles échangées, les garçons apportèrent des bougies : il nous fut démontré que le salon voisin était occupé. En reconnaissant les voix, je sus à quels personnages nous avions affaire.

C'étaient quatre des plus hardis cormorans éclos dans l'écume qui couronne les flots incessamment renouvelés de la génération présente; aimables garçons dont l'existence est problématique, à qui l'on ne connaît ni rentes ni domaines, et qui vivent bien. Ces spirituels *condottieri* de l'industrie moderne, devenue la plus cruelle des guerres, laissent les inquiétudes à leurs créanciers, gardent les plaisirs pour eux, et n'ont de souci que de leur costume; d'ailleurs braves à fumer, comme Jean Bart, leur cigare sur une tonne de poudre, peut-être pour ne pas faillir à leur rôle; plus moqueurs que les petits journaux, moqueurs à se moquer d'eux-mêmes; perspicaces et incrédules, fureteurs d'affaires, avides et prodigues, envieux d'autrui, mais contents d'eux-mêmes; profonds politiques par saillies, analysant tout, devinant tout, et n'ayant pas encore pu se faire jour dans le monde où ils voudraient se produire.

Un seul des quatre est parvenu, mais seulement au pied de l'échelle. Ce n'est rien que d'avoir de l'argent, un parvenu ne sait tout ce qui lui manque alors qu'après six mois de flatteries. Peu parleur, froid, gourmé, sans esprit, Andoche Finot, ancien journaliste, a eu le cœur de se mettre à plat ventre devant ceux qui pouvaient le servir, et la finesse d'être insolent avec ceux dont il n'avait plus besoin. Semblable à l'un des grotesques du ballet de Gustave, il est marquis par derrière et vilain par devant. Ce prélat industriel entretient un caudataire : Alfred Blondet, rédacteur de journal, homme de beaucoup d'esprit, mais sans conduite, décousu, brillant, capable, paresseux, se sachant exploité, se laissant faire, perfide comme il est bon, par caprices; un de ces hommes que l'on aime et que l'on n'estime pas; d'ailleurs fin comme une soubrette de comédie, incapable de refuser sa plume à qui la lui demande, et son cœur à qui le lui emprunte; enfin le plus séduisant de ces hommes-filles de qui le plus fantasque de nos gens d'esprit a dit : « — Je les aime mieux en souliers de satin qu'en bottes. »

Le troisième, nommé Couture, se soutient par

la spéculation : il tente affaire sur affaire, le succès de l'une couvre l'insuccès de l'autre; il vit à fleur d'eau par la force nerveuse de son jeu, par une coupe roide et audacieuse; il nage de-ci, de-là, cherchant dans l'immense mer des intérêts parisiens un îlot assez contestable pour pouvoir s'y loger. Évidemment, il n'est pas à sa place.

Quant au dernier, le plus extraordinaire des quatre, son nom suffira : Bixiou! non le Bixiou de 1825, mais celui de 1836, le misanthrope bouffon à qui l'on connaît le plus de verve et de mordant, un diable enragé d'avoir dépensé tant d'esprit en pure perte, furieux de ne pas avoir ramassé son épave dans la dernière révolution, donnant son coup de pied à chacun en vrai Pierrot des Funambules, sachant son époque et les aventures scandaleuses sur le bout de son doigt, les ornant de ses inventions drôlatiques, sautant sur toutes les épaules comme un clown, et tâchant d'y laisser une marque à la façon du bourreau.

Après avoir satisfait aux premières exigences de la gourmandise, nos voisins arrivèrent où nous en étions, au dessert. Grâce à notre coite tenue, ils se crurent seuls. A la fumée des cigares, à l'aide

du vin de Champagne, à travers les amusements gastronomiques du dessert, il s'entama donc une intime conversation empreinte de cet esprit glacial qui roidit les sentiments les plus élastiques, arrête les inspirations les plus généreuses, et donne au rire quelque chose d'aigu, pleine de cette ironie qui change la gaieté en ricanement, et accuse l'épuisement d'âmes livrées à elles-mêmes, sans autre but que la satisfaction de l'égoïsme, fruit de la paix où nous vivons. Ce pamphlet contre l'homme que Diderot n'osa publier, le *Neveu de Rameau*, ce livre débraillé tout exprès pour montrer des plaies, est seul comparable à ce pamphlet dit sans aucune arrière-pensée, où le mot ne respecta même point ce que le penseur discute encore, où l'on ne construisit qu'avec des ruines, où l'on nia tout, où l'on n'admira que ce que le scepticisme adopte : l'omnipotence, l'omniscience, l'omniconvenance de l'argent. Après avoir tiraillé dans le cercle des personnes de connaissance, la médisance se mit à fusiller les amis intimes. Un signe suffit pour expliquer le désir que j'avais de rester et d'écouter au moment où Bixiou prit la parole, comme on va le voir. Nous entendîmes alors une de ces terribles

improvisations qui lui ont valu sa réputation auprès de quelques esprits blasés; et quoique souvent interrompue, prise et reprise, elle fut sténographiée par ma mémoire. Opinions et forme, tout y est en dehors des conditions littéraires; mais c'est ce que cela fut : un pot-pourri de choses sinistres qui peint notre temps, auquel l'on ne devrait raconter que de semblables histoires, et dont je laisse d'ailleurs la responsabilité au narrateur principal. La pantomime, les gestes, en rapport avec les fréquents changements de voix par lesquels Bixiou peignait les interlocuteurs mis en scène, devaient être parfaits, car ses trois auditeurs laissaient échapper des exclamations approbatives et des interjections de contentement.

— Et Rastignac t'a refusé? dit Blondet à Finot.

— Net!

— Mais l'as-tu menacé des journaux? demanda Bixiou.

— Il s'est mis à rire, répondit Finot.

— Rastignac est l'héritier direct de feu de Marsay, il fera son chemin en politique comme dans le monde, dit Blondet.

— Mais comment a-t-il fait sa fortune? demanda

Couture. Il était en 1819 avec l'illustre Bianchon. dans une misérable pension du quartier latin ; sa famille mangeait des hannetons rôtis et buvait le vin du cru, pour pouvoir lui envoyer cent francs par mois; le domaine de son père ne valait pas mille écus ; il avait deux sœurs et un frère sur les bras, et maintenant...

— Maintenant, il a quarante mille livres de rentes, reprit Finot; chacune de ses sœurs a été richement dotée, noblement mariée, et il a laissé l'usufruit du domaine à sa mère...

— En 1830, dit Blondet, je l'ai vu sans le sou.

— En 1830, dit Bixiou.

— Eh bien, reprit Finot, aujourd'hui nous le voyons en passe de devenir ministre, pair de France, et tout ce qu'il voudra être ! Il a depuis six ans fini convenablement avec Delphine, il ne se mariera qu'à bonnes enseignes, et il peut épouser une fille noble, lui ! Le gars a eu le bon esprit de s'attacher à une femme riche.

— Mes amis, tenez-lui compte des circonstances atténuantes, dit Blondet, il est tombé dans les pattes d'un homme habile en sortant des griffes de la misère.

— Tu connais bien Nucingen, dit Bixiou. Dans les premiers temps Delphine et Rastignac le trouvaient *bon*. Une femme semblait être pour lui, dans sa maison, un joujou, un ornement. Et voilà ce qui, pour moi, rend cet homme carré de base comme de hauteur : Nucingen ne se cache pas pour dire que sa femme est la représentation de sa fortune, *une chose* indispensable, mais secondaire dans la vie à haute pression des hommes politiques et des grands financiers. Il a dit, devant moi, que Bonaparte avait été bête comme un bourgeois dans ses premières relations avec Joséphine, et, qu'après avoir eu le courage de la prendre comme un marchepied, il avait été ridicule en voulant faire d'elle une compagne.

— Tout homme supérieur doit avoir les opinions de l'Orient sur les femmes, dit Blondet.

— Le baron a fondu les doctrines orientales et occidentales en une charmante doctrine parisienne. Il avait en horreur de Marsay qui n'était pas maniable, mais Rastignac lui a plu beaucoup et il l'a exploité sans que Rastignac s'en doutât : il lui a laissé toutes les charges de son ménage, Rastignac a endossé tous les caprices de Delphine, il la menait

au bois, il l'accompagnait au spectacle. Ce grand politique d'aujourd'hui a longtemps passé sa vie à lire et à écrire de jolis billets. Dans les commencements, il était grondé pour des riens, il s'égayait avec elle quand elle était gaie, s'attristait quand elle était triste, il supportait le poids de ses migraines, de ses confidences, il lui donnait tout son temps, ses heures, sa précieuse jeunesse pour combler le vide de l'oisiveté de cette jolie Parisienne. Delphine et lui tenaient de grands conseils sur les parures qui allaient le mieux, il essuyait le feu des colères et la bordée des boutades ; tandis que, par compensation, elle se faisait charmante pour le baron. Le baron riait à part lui, quand il voyait Rastignac pliant sous le poids de ses charges, il avait l'*air de soupçonner quelque chose,* et reliait les deux amants par une peur commune.

— Je conçois qu'une femme riche l'ait fait vivre et vivre honorablement, mais où a-t-il pris sa fortune? demanda Couture. Une fortune aussi considérable se prend quelque part, et personne ne l'a jamais accusé d'avoir inventé une bonne affaire.

— Il a hérité, dit Finot.

— De qui? dit Blondet.

— Des sots qu'il a rencontrés, reprit Couture.

— Il n'a pas tout pris, mes petits amours, dit Bixiou :

... Remettez-vous d'une alarme aussi chaude :
Nous vivons dans un temps très-ami de la fraude.

Je vais vous raconter l'origine de sa fortune. D'abord, hommage au talent! Notre ami n'est pas un gars, comme dit Finot, mais un gentleman qui sait le jeu, qui connaît les cartes et que la galerie respecte. Rastignac a tout l'esprit qu'il faut avoir dans un moment donné, comme un militaire qui ne place son courage qu'à quatre-vingt-dix jours, trois signatures et des garanties. Il paraîtra cassant, brise-raison, sans suite dans les idées, sans constance dans ses projets, sans opinion fixe; mais s'il se présente une affaire sérieuse, une combinaison à suivre, il ne s'éparpillera pas comme Blondet que voilà, et qui discute alors pour le compte du voisin ; il se concentre, se ramasse, étudie le point où il faut charger, et il charge à fond de train. Avec la valeur de Murat, il enfonce les carrés, les actionnaires, les fondateurs et toute la boutique; quand

la charge a fait son trou, il rentre dans sa vie molle et insouciante, il redevient l'homme du Midi, le voluptueux, le diseur de riens, l'inoccupé Rastignac, qui peut se lever à midi parce qu'il ne s'est pas couché au moment de la crise.

— Voilà qui va bien, mais arrive donc à sa fortune, dit Finot.

— Bixiou ne nous fera qu'une charge, reprit Blondet. La fortune de Rastignac, c'est Delphine de Nucingen, femme remarquable, et qui joint l'audace à la prévision.

— T'a-t-elle prêté de l'argent? demanda Bixiou.

Un rire général éclata.

— Vous vous trompez sur elle, dit Couture à Blondet, son esprit consiste à dire des mots plus ou moins piquants, à aimer Rastignac avec une fidélité gênante, à lui obéir aveuglément, une femme tout à fait italienne.

— Argent à part, dit aigrement Andoche Finot.

— Allons, allons, reprit Bixiou d'une voix pateline, après ce que nous venons de dire, osez-vous encore reprocher à ce pauvre Rastignac d'avoir vécu aux dépens de la maison Nucingen, d'avoir été mis dans ses meubles ni plus ni moins que Ninette par

notre ami des Lupeaulx ? vous tomberiez dans la vulgarité de la rue Saint-Denis. D'abord, abstraitement parlant, comme dit Royer-Collard, la question peut soutenir *la critique de la raison pure,* quant à celle de la raison impure...

— Le voilà lancé ! dit Finot à Blondet.

— Mais, s'écria Blondet, il a raison. La question est très-ancienne , elle fut le grand mot du fameux duel à mort entre la Chateigneraie et Jarnac. Jarnac était accusé d'être en de bons termes avec sa belle-mère, qui fournissait au faste du trop aimé gendre. Quand un fait est aussi vrai, il ne doit pas être dit. Par dévouement pour le roi Henri II, qui s'était permis cette médisance, la Chataigneraie la prit sur son compte ; de là ce duel qui a enrichi la langue française de l'expresion : *coup de Jarnac.*

— Ha ! l'expression vient de si loin, elle est donc noble ! dit Finot.

— Tu pouvais ignorer cela en ta qualité d'ancien journaliste, dit Blondet.

— Il est des femmes, reprit gravement Bixiou, il est aussi des hommes qui peuvent scinder leur existence, et n'en donner qu'une partie (remarquez que je vous phrase mon opinion d'après la formule

humanitaire). Pour ces personnes, tout intérêt matériel est en dehors des sentiments; elles donnent leur vie; leur temps, leur honneur à une femme, et trouvent qu'il n'est pas comme il faut de gaspiller entre soi du papier de soie où l'on grave : *La loi punit de mort le contrefacteur.* Par réciprocité, ils n'acceptent rien d'une femme. Oui, tout devient déshonorant s'il y a fusion des intérêts comme il y a fusion des âmes. Cette doctrine se professe, elle s'applique rarement.

— Hé! dit Blondet, quelles vétilles! le maréchal de Richelieu, qui se connaissait en galanterie, fit une pension de millle louis à madame Lapopelinière, après l'aventure de la plaque de cheminée. Agnès Sorel apporta tout naïvement au roi Charles VII sa fortune, et le roi la prit. Jacques Cœur a entretenu la couronne de France, qui s'est laissée faire, et a été ingrate comme une femme.

— Messieurs, dit Bixiou, l'amour qui ne comporte pas une indissoluble amitié, me semble un libertinage momentané. Qu'est-ce qu'un entier abandon où l'on se réserve quelque chose? Entre ces deux doctrines, aussi opposées et aussi profondément immorales l'une que l'autre, il n'y a pas de

réconciliation possible. Selon moi, les gens qui craignent une liaison aussi complète ont sans doute la croyance qu'elle peut finir, et adieu l'illusion : la passion qui ne se croit pas éternelle est hideuse. (Ceci est du Fénélon tout pur.) Aussi, ceux à qui le monde est connu, les observateurs, les gens comme il faut, les hommes bien gantés et bien cravatés, qui ne rougissent pas d'épouser une femme pour sa fortune, proclament-ils comme indispensable une complète scission des intérêts et des sentiments. Les autres sont des fous qui aiment, qui se croient seuls dans le monde avec leur maîtresse ! Pour eux, les millions sont de la boue ; le gant, le camélia porté par l'idole vaut des millions ! Si vous ne retrouvez jamais chez eux le vil métal dissipé, vous trouvez des débris de fleurs cachés dans de jolies boîtes de cèdre ! Ils ne se distinguent plus l'un de l'autre. Pour eux, il n'y a plus de *moi*. Toi, voilà leur verbe incarné. Que voulez-vous ? Empêcherez-vous cette maladie secrète du cœur ? Il y a des niais qui aiment sans aucune espèce de calcul, et il y a des sages qui calculent en aimant.

— Bixiou me semble sublime ! s'écria Blondet. Qu'en dit Finot ?

— Partout ailleurs, répondit Finot en se posant dans sa cravate, je dirais comme les gentlemen; mais ici je pense...

— Comme les infâmes mauvais sujets avec lesquels tu as l'honneur d'être, reprit Bixiou.

— Ma foi oui, dit Finot.

— Et toi? dit Bixiou à Couture.

— Niaiseries! s'écria Couture. Une femme qui ne fait pas de son corps un marchepied pour faire arriver plus vite l'homme qu'elle distingue, est une femme qui n'a de cœur que pour elle.

— Et toi, Blondet?

— Moi, je pratique.

— Hé bien, reprit Bixiou de sa voix la plus mordante, Rastignac n'était pas de votre avis. Prendre et ne pas rendre est horrible et même un peu léger; mais prendre pour avoir le droit d'imiter le Seigneur, en rendant le centuple, est un acte chevaleresque. Ainsi pensait Rastignac. Rastignac était profondément humilié de sa communauté d'intérêts avec Delphine de Nucingen. Je puis parler de ses regrets, je l'ai vu les larmes aux yeux déplorant sa position. Oui, il en pleurait véritablement et après souper! Hé bien, selon vous...

— Ah çà, tu te moques de nous, dit Finot.

— Pas le moins du monde. Il s'agit de Rastignac, dont la douleur serait selon vous une preuve de sa corruption, car alors il aimait beaucoup moins Delphine! Mais que voulez-vous? le pauvre garçon avait cette épine au cœur : c'est un gentilhomme profondément dépravé, voyez-vous, et nous sommes de vertueux artistes. Donc, Rastignac voulait enrichir Delphine, lui pauvre, elle riche. Le croirez-vous! il y est parvenu. Rastignac, qui se serait battu comme Jarnac, passa dès lors à l'opinion de Henri II, en vertu de son grand mot : Il n'y a pas de vertu absolue, mais des circonstances. Ceci tient à l'histoire de sa fortune.

— Tu devrais bien nous entamer ton conte au lieu de nous induire à nous calomnier nous-mêmes, dit Blondet avec une gracieuse bonhomie.

— Ha! ha! mon petit, lui dit Bixiou en lui donnant le baptême d'une petite tape sur l'occiput, tu te rattrapes au vin de Champagne.

— Hé, par le saint nom de l'actionnaire, dit Couture, raconte-nous ton histoire.

— J'y étais d'un cran, repartit Bixiou; mais avec ton juron, tu me mets au dénoûment.

— Il y a donc des actionnaires dans l'histoire? demanda Finot.

—Richissimes comme les tiens, lui répondit Bixiou.

— Il me semble, dit Finot d'un ton gourmé, que tu dois des égards à un bon enfant chez qui tu trouves dans l'occasion un billet de cinq cents.

— Garçon ! cria Bixiou.

— Que veux-tu au garçon? lui dit Blondet.

— Faire rendre à Finot ses cinq cents francs, afin de dégager ma langue et déchirer ma reconnaissance.

— Dis ton histoire, reprit Finot en feignant de rire.

— Vous êtes témoins, dit Bixiou, que je n'appartiens pas à cet impertinent qui croit que mon silence ne vaut que cinq cents francs! tu ne seras jamais ministre si tu ne sais pas jauger les consciences. Eh bien, oui, dit-il d'une voix caline, mon bon Finot, je dirai l'histoire sans personnalités, et nous serons quittes.

— Il va nous démontrer, dit en souriant Blondet, que Nucingen a fait la fortune de Rastignac.

— Tu n'en es pas si loin que tu le penses, reprit Bixiou. Vous ne connaissez pas ce qu'est Nucingen, financièrement parlant?

— Tu ne sais seulement pas, dit Blondet, un mot de ses débuts ?

— Je ne l'ai connu que chez lui, dit Bixiou, mais nous pourrions nous être vus autrefois sur la grand'route.

— La prospérité de la maison Nucingen est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre époque, reprit Blondet. En 1804, Nucingen était peu connu. Les banquiers d'alors auraient tremblé de savoir sur la place cent mille écus de ses acceptations. Ce grand financier sent son infériorité. Comment se faire connaître ? Il suspend ses payements. Bon ! Son nom, restreint à Strasbourg et au quartier Poissonnière, retentit sur toutes les places ! il désintéresse son monde avec des valeurs mortes, et reprend ses payements. Aussitôt son papier se fait dans toute la France. Par une circonstance inouïe, les valeurs revivent, reprennent faveur, donnent des bénéfices. Le Nucingen est très-recherché. 1815 arrive, mon gars réunit ses capitaux, achète des fonds à la bataille de Waterloo, suspend ses payements au moment de la crise, liquide avec des actions dans les mines de Wortschin qu'il s'était procurées à vingt pour cent au-dessous de la

valeur à laquelle il les émettait lui-même! oui, messieurs! Il prend à Reims cent cinquante mille bouteilles de vin de Champagne pour se couvrir dans la faillite Gendebien, autant à Durberghe en vins de Bordeaux; ces trois cent mille bouteilles *acceptées*, acceptées, mon cher, à trente sous, il les a fait boire aux alliés, à six francs, au Palais-Royal. Le papier de la maison Nucingen et son nom deviennent européens. Il s'est élevé sur l'abîme où d'autres auraient sombré : deux fois sa liquidation a produit d'immenses avantages à ses créanciers, il a voulu les rouer, impossible! Il passe pour le plus honnête homme du monde. A sa troisième suspension, son papier se fera en Asie, au Mexique, en Australasie, chez les sauvages. Ouvrard est le seul qui l'ait deviné : « Quand Nucingen lâche son or, disait-il, croyez qu'il saisit des diamants! »

— Son compère du Tillet le vaut bien, dit Finot. Songez donc que du Tillet est un homme qui, en fait de naissance, n'en a que ce qui nous est indispensable pour exister, et que ce gars, qui n'avait pas un liard en 1814, est devenu ce que vous le voyez; mais ce qu'aucun de nous (je ne

parle pas de toi, Couture) n'a su faire, il a eu des amis au lieu d'avoir des ennemis; il a si bien caché ses antécédents, qu'il a fallu fouiller des égouts pour le trouver commis chez un parfumeur de la rue Saint-Honoré, pas plus tard qu'en 1814.

—Ta! ta! ta! reprit Bixiou, ne comparez jamais à Nucingen un petit *carotteur* comme du Tillet, un chacal qui réussit par son odorat, qui devine les cadavres et arrive le premier pour avoir le meilleur os. Voyez-les d'ailleurs? L'un a la mine aiguë des chats, il est maigre, élancé. L'autre est cubique, il est gras, il est lourd comme un sac, immobile comme un diplomate; il a la main épaisse et un regard de loup-cervier qui ne s'anime jamais; sa profondeur n'est pas en avant, mais en arrière : il est impénétrable, on ne le voit jamais venir, tandis que la finesse de du Tillet ressemble, comme le disait Napoléon de je ne sais qui, à du coton filé trop fin, il casse.

— Je ne vois à Nucingen d'autre avantage sur du Tillet que d'avoir le bon sens de deviner qu'un financier ne doit être que baron, tandis que du Tillet veut se faire nommer comte en Italie, dit Blondet.

— Blondet, un mot, mon enfant, reprit Couture. D'abord Nucingen a osé dire qu'il n'y a que des apparences d'honnête homme ; mais pour le bien connaître il faut être dans les affaires. Chez lui, la banque est un très-petit département, il y a les fournitures du gouvernement, les vins, les laines, les indigos, enfin tout ce qui donne matière à un gain quelconque. Son génie embrasse tout : il vendrait des députés au ministère, et les Grecs aux Turcs. Pour lui le commerce est, dirait Cousin, la totalité des variétés, l'unité des spécialités. La banque envisagée ainsi devient toute une politique, elle exige une tête puissante, et porte alors un homme bien trempé à se mettre au-dessus des lois de la probité dans lesquelles il se trouve à l'étroit.

— Tu as raison, mon fils, dit Blondet. Mais nous seuls, nous comprenons que c'est alors la guerre portée dans le monde de l'argent. Le banquier est un conquérant qui sacrifie des masses pour arriver à des résultats cachés ; ses soldats sont les intérêts des particuliers, il a ses stratagèmes à combiner, ses embuscades à tendre, ses partisans à lancer, ses villes à prendre. La plupart de ces hommes sont si contigus à la politique, qu'ils finissent par s'en

mêler, et leurs fortunes y succombent. La maison Necker s'y est perdue, le fameux Samuel Bernard s'y est presque ruiné. Dans chaque siècle, il se trouve un banquier de fortune colossale qui ne laisse ni fortune ni successeur. Les frères Pâris, qui contribuèrent à abattre Law, et Law lui-même auprès de qui tous ceux qui inventent des sociétés par actions sont des pygmées, Bouret, Baujon, tous ont disparu sans se faire représenter par une famille. La banque est comme le Temps, elle dévore ses enfants. Pour pouvoir subsister, le banquier doit devenir noble, fonder une dynastie comme les prêteurs de Charles Quint, les Fugger, créés princes de Babenhausen, et qui existent encore... dans l'almanach de Gotha. La banque cherche la noblesse par instinct de conservation, et sans le savoir peut-être. Jacques Cœur a fait une grande maison noble, celle de Noirmoutier, éteinte sous Louis XIII. Quelle énergie chez cet homme, ruiné pour avoir fait un roi légitime ! Il est mort prince d'une île de l'Archipel où il a bâti une magnifique cathédrale.

— Ah ! si vous faites des cours d'histoire, nous sortons du temps actuel où le trône est destitué du droit de conférer la noblesse, où l'on fait des barons

et des comtes à huis clos, quelle pitié! dit Finot.

— Tu regrettes la savonnette à vilaïn, dit Bixiou, tu as raison. Je reviens à nos moutons. Connaissez-vous Beaudenord? — Non, non, non. Bien. Voyez comme tout passe! Le pauvre garçon était la fleur du dandysme il y a dix ans. Mais il a été si bien absorbé, que vous ne le connaissez pas plus que Finot ne connaissait tout à l'heure l'origine du coup de Jarnac (c'est pour la phrase et non pour te taquiner que je dis cela, Finot!). A la vérité, il appartenait au faubourg Saint-Germain. Eh bien, Beaudenord est le premier pigeon que je vais vous mettre en scène. D'abord, il se nommait Godefroid de Beaudenord. Ni Finot, ni Blondet, ni Couture, ni moi, nous ne méconnaîtrons un pareil avantage. Le gars ne souffrait point dans son amour-propre en entendant appeler ses gens au sortir d'un bal, quand trente jolies femmes encapuchonnées et flanquées de leurs maris et de leurs adorateurs, attendaient leurs voitures. Puis il jouissait de tous les membres que Dieu a donnés à l'homme : sain et entier, ni taie sur un œil, ni faux toupet, ni faux mollets; ses jambes ne rentraient point en dedans, ne sortaient point en dehors; genoux sans engorgement, épine

dorsale droite, main blanche et jolie, cheveux noirs; teint ni rose comme celui d'un garçon épicier, ni trop brun comme celui d'un Calabrois; taille mince, enfin, chose essentielle! Beaudenord n'était pas trop joli homme, comme le sont ceux de nos amis qui ont l'air de faire état de leur beauté, de ne pas avoir autre chose; mais ne revenons pas là-dessus, nous l'avons dit, c'est infâme! Il tirait bien le pistolet, montait fort agréablement à cheval; il s'était battu pour une vétille, et n'avait pas tué son adversaire. Savez-vous que pour faire connaître de quoi se compose un bonheur entier, pur, sans mélange, au dix-neuvième siècle, à Paris, et un bonheur de jeune homme de vingt-six ans, il faut entrer dans les infiniment petites choses de la vie? Son bottier avait attrapé son pied et le chaussait bien, son tailleur aimait à l'habiller. Godefroid ne grasseyait pas, ne gasconnait pas, ne normandisait pas, il parlait purement et correctement, et mettait fort bien sa cravate, comme Finot. Cousin par alliance du marquis d'Aiglemont, son tuteur (il était orphelin de père et de mère, autre bonheur), il pouvait aller et allait chez les banquiers, sans que le faubourg Saint-Germain lui reprochât de les hanter, car heureusement un

jeune homme a le droit de faire du plaisir son unique loi, de courir où l'on s'amuse, et de fuir les recoins sombres où fleurit le chagrin. Enfin il avait été vacciné (tu me comprends, Blondet). Malgré toutes ces vertus, il aurait pu se trouver très-malheureux. Hé! hé! le bonheur a le malheur de paraître signifier quelque chose d'absolu; apparence qui induit tant de niais à demander : « Qu'est-ce que le bonheur? » Une femme de beaucoup d'esprit disait : « Le bonheur est où on le met. »

— Elle proclamait une immense vérité, dit Blondet.

— Et morale, ajouta Finot.

— Archi-morale! LE BONHEUR, comme LA VERTU, comme LE MAL, exprime quelque chose de relatif, répondit Blondet. Ainsi La Fontaine espérait que, par la suite des temps, les damnés s'habitueraient à leur position, et finiraient par être dans l'enfer comme les poissons dans l'eau.

— Les épiciers connaissent tous les mots de La Fontaine! dit Bixiou.

— Le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Paris, n'est pas le bonheur d'un homme de vingt-six ans qui vit à Blois, dit Blondet, sans en-

tendre l'interruption. Ceux qui partent de là pour déblatérer contre l'instabilité des opinions sont des fourbes ou des ignorants. La médecine moderne, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, de 1799 à 1837, passé de l'état conjectural à l'état de science positive, et ce par l'influence de la grande école analyste de Paris, a démontré que, dans une certaine période, l'homme s'est complétement renouvelé...

—A la manière du couteau de Jeannot, et vous le croyez toujours le même, reprit Bixiou. Il y a donc plusieurs losanges dans cet habit d'Arlequin que nous nommons le bonheur; eh bien, le costume de mon Godefroid n'y avait ni trous ni taches. Un jeune homme de vingt-six ans, qui serait heureux en amour, c'est-à-dire aimé, non à cause de sa florissante jeunesse, non pour son esprit, non pour sa tournure, mais irrésistiblement, pas même à cause de l'amour en lui-même, mais quand même cet amour serait abstrait, pour revenir au mot de Royer-Collard, ce susdit jeune homme pourrait fort bien ne pas avoir un liard dans la bourse que l'objet aimant lui aurait brodée, il pourrait devoir son loyer à son propriétaire, ses bottes à ce bottier déjà nommé, ses habits au tailleur qui finirait par se

désaffectionner ; il pourrait être pauvre ! La misère gâte le bonheur du jeune homme qui n'a pas nos opinions transcendantes sur la fusion des intérêts. Je ne sais rien de plus fatigant que d'être moralement très-heureux et matériellement très-malheureux. N'est-ce pas avoir une jambe glacée comme la mienne par le vent coulis de la porte, et l'autre grillée par la braise du feu. J'espère être bien compris, il y a de l'écho dans la poche de ton gilet, Blondet ? Entre nous, laissons le cœur, il gâte l'esprit. Poursuivons ! Godefroid de Beaudenord avait donc l'estime de ses fournisseurs, car ses fournisseurs avaient assez régulièrement sa monnaie. La femme de beaucoup d'esprit déjà citée, et qu'on ne peut pas nommer parce que, malgré sa pléthore, elle vit...

— Qui est-ce ?

— La vicomtesse de Chamilly ! Elle disait qu'un jeune homme devait demeurer dans un entre-sol, n'avoir chez lui rien qui sentît le ménage, ni cuisinière, ni cuisine, être servi par un vieux domestique, et n'annoncer aucune prétention à la stabilité. Selon elle, tout autre établissement était de mauvais goût. Godefroid de Beaudenord, fidèle à ce

programme, logeait quai Malaquais, dans un entre-sol; néanmoins il avait été forcé d'avoir une petite similitude avec les gens mariés, en mettant dans sa chambre un lit d'ailleurs si étroit qu'il y tenait peu. Une Anglaise, entrée par hasard chez lui, n'y aurait pu rien trouver d'*improper*. Finot, tu te feras expliquer la grande loi de l'*improper* qui régit l'Angleterre! Mais puisque nous sommes liés par un billet de mille, je vais t'en donner une idée, car je suis allé en Angleterre, moi! (Bas à l'oreille de Blondet : Je lui donne de l'esprit pour plus de deux mille francs.) En Angleterre, tu te lies extrêmement avec une femme, pendant la nuit, au bal ou ailleurs; tu la rencontres le lendemain dans la rue, et tu as l'air de la reconnaître : *improper!* Tu trouves à dîner, sous le frac de ton voisin de gauche, un homme charmant, de l'esprit, nulle morgue, du laisser aller; il n'a rien d'anglais; suivant les lois de l'ancienne compagnie française, si accorte, si aimable, tu lui parles : *improper*. Vous abordez au bal une jolie femme afin de la faire danser : *improper*. Vous vous échauffez, vous discutez, vous riez, vous répandez votre cœur, votre âme, votre esprit dans votre conversation; vous y exprimez

des sentiments ; vous jouez quand vous êtes au jeu, vous causez en causant et vous mangez en mangeant : *improper! improper! improper!* Un des hommes les plus spirituels et les plus profonds de cette époque, Stendahl, a très-bien caractérisé l'*improper* en disant qu'il est tel lord de la Grande-Bretagne, qui, seul, n'ose pas se croiser les jambes devant son feu, de peur d'être *improper*. Une dame anglaise, fût-elle de la secte furieuse des *saints* (protestants renforcés qui laisseraient mourir toute leur famille de faim, si elle était *improper*), ne sera pas *improper* en faisant le diable à trois dans sa chambre à coucher, et se regardera comme perdue si elle reçoit un ami dans cette même chambre. Grâce à l'*improper*, on trouvera quelque jour Londres et ses habitants pétrifiés.

— Quand on pense qu'il est en France des niais qui veulent y importer les solennelles bêtises que les Anglais font chez eux avec ce beau sang-froid que vous leur connaissez, dit Blondet, il y a de quoi faire frémir quiconque a vu l'Angleterre et se souvient des gracieuses et charmantes mœurs françaises. Dans les derniers temps, Walter Scott, qui n'a pas osé peindre les femmes comme elles sont

de peur d'être *improper*, se repentait d'avoir fait la belle figure d'*Effie* dans la Prison d'Édimbourg.

—Veux-tu ne pas être *improper* en Angleterre? dit Bixiou à Finot.

— Hé bien? dit Finot.

—Va voir aux Tuileries une espèce de pompier en marbre intitulé Thémistocle par le statuaire, et tâche de marcher comme la statue du commandeur, tu ne seras jamais *improper*. C'est par une application rigoureuse de la grande loi de l'*improper* que le bonheur de Godefroid se compléta. Voici l'histoire. Il avait un tigre, et non pas un groom, comme l'écrivent des gens qui ne savent rien du monde. Son tigre était un petit Irlandais, nommé Paddy, Joby, Toby (à volonté), trois pieds de haut, vingt pouces de large, figure de belette, des nerfs d'acier faits au gin, agile comme un écureuil, menant avec une habileté qui ne s'est jamais trouvée en défaut ni à Londres ni à Paris, un œil de lézard, fin comme le mien, montant à cheval comme le vieux Franconi, les cheveux blonds comme ceux d'une vierge de Rubens, les joues roses, dissimulé comme un prince, instruit comme un avoué retiré, âgé de dix ans, enfin une vraie fleur de perversité,

jouant et jurant, aimant les confitures et le punch, insulteur comme un feuilleton, hardi et chipeur comme un gamin de Paris. Il était l'honneur et le profit d'un célèbre lord anglais, auquel il avait déjà fait gagner sept cent mille francs aux courses. Le lord l'aimait beaucoup : son tigre était une curiosité, personne à Londres n'avait un tigre aussi petit; sur un cheval de course, Joby avait l'air d'un faucon. Eh bien, il le renvoya, non pour gourmandise, ni pour vol, ni pour meurtre, ni pour criminelle conversation, ni pour défaut de tenue, ni pour insolence envers milady, non pour avoir troué les poches de la première femme de milady, non pour s'être laissé corrompre par les adversaires de milord, aux courses; non pour s'être amusé le dimanche, enfin pour aucun fait reprochable; Toby eût fait toutes ces choses, il aurait même parlé à milord sans être interrogé, milord lui aurait encore pardonné ce crime domestique. Milord aurait supporté bien des choses de Toby, tant milord y tenait. Son tigre menait une voiture à deux roues et à deux chevaux l'un devant l'autre, en selle sur le second, les jambes ne dépassant pas les brancards, ayant l'air enfin d'une de ces

têtes d'anges que les peintres italiens sèment autour du Père éternel. Un journaliste anglais fit une délicieuse description de ce petit ange, il le trouva trop joli pour un tigre, il offrit de parier que Paddy était une tigresse apprivoisée. La description menaçait de s'envenimer et de devenir *improper* au premier chef, car le superlatif de l'*improper* est d'être pendu. Milord fut beaucoup loué de sa circonspection par milady. Toby ne put trouver de place nulle part, après s'être vu contester son état civil dans la zoologie britannique. En ce temps, Godefroid florissait à l'ambassade de France à Londres, où il apprit l'aventure de Toby, Joby, Paddy; Godefroid s'empara du tigre qu'il trouva pleurant auprès d'un pot de confitures, car l'enfant avait déjà perdu les guinées par lesquelles milord avait doré son malheur. A son retour, Godefroid de Beaudenord importa donc chez nous le plus charmant tigre de l'Angleterre, il fut connu par son tigre comme Couture s'est fait remarquer par ses gilets; aussi entra-t-il facilement dans la confédération du club dit aujourd'hui de Grammont. Il n'inquiétait aucune ambition après avoir renoncé à la carrière diplomatique, il n'avait pas un esprit dangereux,

il fut bien reçu de tout le monde. Nous autres, nous serions offensés dans notre amour-propre en ne rencontrant que des visages riants; nous nous plaisons à voir la grimace amère de l'Envieux. Godefroid n'aimait pas être haï. A chacun son goût! Arrivons au solide, à la vie matérielle! Son appartement, où j'ai léché plus d'un déjeuner, se recommandait par un cabinet de toilette mystérieux, bien orné, plein de choses confortables, à cheminée, à baignoire; sortie sur un petit escalier, portes battantes assourdies, serrures faciles, gonds discrets, fenêtres à carreaux dépolis, à rideaux impassibles. Si la chambre offrait et devait offrir le plus beau désordre que puisse souhaiter le peintre d'aquarelle le plus exigeant, si tout y respirait l'allure bohémienne d'une vie de jeune homme élégant, le cabinet de toilette était comme un sanctuaire : blanc, propre, rangé, chaud, point de vent coulis, tapis fait pour y sauter pieds nus, en chemise et effrayée. Là est la signature du garçon vraiment petit-maître et sachant la vie! car là, pendant quelques minutes, il peut paraître ou sot ou grand dans les petits détails de l'existence qui révèlent le caractère. La comtesse déjà citée est sortie furieuse d'un cabinet

de toilette, et n'y est jamais revenue, elle n'y avait rien trouvé d'*improper*. Godefroid y avait une petite armoire pleine...

— De camisoles ! dit Finot.

— Allons, te voilà, gros Turcaret, je ne te formerai jamais ! Mais non, de gâteaux, de fruits, jolis petits flacons de vin de Malaga, de Lunel, un en cas à la Louis XIV, tout ce qui peut amuser des estomacs délicats et bien appris, des estomacs de seize quartiers. Un vieux malicieux domestique, très-fort en l'art vétérinaire, servait les chevaux et pansait Godefroid, car il avait été à feu M. Beaudenord, et portait à Godefroid une affection invétérée, cette lèpre du cœur dont les caisses d'épargne ont fini par guérir les domestiques. Tout bonheur matériel repose sur des chiffres. Vous, à qui la vie parisienne est connue jusque dans ses exostoses, vous devinez qu'il lui fallait environ dix-sept mille livres de rentes, car il avait dix-sept francs d'impositions et mille écus de fantaisies. Eh bien, mes chers enfants, le jour où il se leva majeur, le marquis d'Aiglemont lui présenta des comptes de tutelle comme nous ne serions pas capables d'en rendre à nos neveux, et lui remit une inscription de dix-huit mille livres

de rente sur le grand-livre, reste de l'opulence paternelle étrillée par la grande réduction républicaine, et grêlée par les arriérés de l'empire. Ce vertueux tuteur le mit à la tête d'une trentaine de mille francs d'économies placées dans la maison Nucingen, en lui disant avec toute la grâce d'un grand seigneur et le laisser aller d'un soldat de l'empire qu'il lui avait ménagé cette somme pour ses folies de jeune homme. « Si tu m'écoutes, Godefroid, ajouta-t-il, au lieu de les dépenser sottement comme tant d'autres, fais des folies utiles, accepte une place d'attaché d'ambassade à Turin, de là va à Naples, de Naples reviens à Londres, et pour ton argent tu te seras amusé, instruit. Plus tard, si tu veux prendre une carrière, tu n'auras perdu ni ton temps ni ton argent. » Feu d'Aiglemont valait mieux que sa réputation, on ne peut pas en dire autant de nous.

— Un jeune homme qui débute à vingt et un ans avec dix-huit mille francs de rentes, est un garçon ruiné, dit Couture.

— S'il n'est pas avare, ou très-supérieur, dit Blondet.

— Godefroid séjourna dans quatre capitales de l'Italie, reprit Bixiou. Il vit l'Allemagne et l'An-

gleterre, un peu Saint-Pétersbourg, parcourut la Hollande ; mais il se sépara desdits trente mille francs en vivant comme s'il avait trente mille livres de rente. Il trouva partout *le suprême de volaille, l'aspic,* et *les vins de France,* entendit parler français à tout le monde, enfin il ne sut pas sortir de Paris. Il aurait bien voulu se dépraver le cœur, se le cuirasser, perdre ses illusions, apprendre à tout écouter sans rougir, à parler sans rien dire, à pénétrer les secrets intérêts des puissances... Bah ! il eut bien de la peine à se munir de quatre langues, c'est-à-dire à s'approvisionner de quatre mots contre une idée ; il revint veuf de plusieurs douairières ennuyeuses, appelées *bonnes fortunes* à l'étranger, timide et peu formé, bon garçon, plein de confiance, incapable de dire du mal des gens qui lui faisaient l'honneur de l'admettre chez eux, ayant trop de bonne foi pour être diplomate, enfin ce que nous appelons un loyal garçon.

— Bref un *moutard* qui tenait ses dix-huit mille livres de rentes à la disposition des premières actions venues, dit Couture.

— Ce diable de Couture a tellement l'habitude d'anticiper les dividendes, qu'il anticipe le dénoû-

ment de mon histoire. Où en étais-je? Au retour de Beaudenord. Quand il fut installé quai Malaquais, il arriva que mille francs au-dessus de ses besoins furent insuffisants pour sa part de loge aux Italiens et à l'Opéra. Quand il perdait vingt-cinq ou trente louis au jeu dans un pari, naturellement il payait; puis il les dépensait en cas de gain, ce qui nous arriverait si nous étions assez bêtes pour nous laisser prendre à parier. Beaudenord, gêné dans ses dix-huit mille livres de rente, sentit la nécessité de créer ce que nous appelons aujourd'hui *le fonds de roulement*. Il tenait beaucoup *à ne pas s'enfoncer lui-même,* il alla consulter son tuteur : « Mon cher enfant, lui dit d'Aiglemont, les rentes arrivent au pair, vends tes rentes, j'ai vendu les miennes et celles de ma femme. Nucingen a tous mes capitaux et m'en donne six pour cent; fais comme moi, tu auras un pour cent de plus, et ce un pour cent te permettra d'être tout à fait à ton aise. » En trois jours, notre Godefroid fut à son aise; ses revenus étant dans un équilibre parfait avec son superflu, son bonheur matériel fut complet. S'il était possible d'interroger tous les jeunes gens de Paris d'un seul regard, comme il paraît que la chose se fera lors du

jugement dernier pour les milliards de générations qui auront pataugé sur tous les globes, en gardes nationaux ou en sauvages, et de leur demander si le bonheur d'un jeune homme de vingt-six ans ne consiste pas :

A pouvoir sortir à cheval, en tilbury, ou en cabriolet avec un tigre gros comme le poing, frais et rose comme Toby, Joby, Paddy ;

A avoir, le soir, pour douze francs, un coupé de louage très-convenable ;

A se montrer élégamment tenu suivant les lois vestimentales qui régissent huit heures, midi, quatre heures et le soir ;

A être bien reçu dans toutes les ambassades, et y recueillir les fleurs éphémères d'amitiés cosmopolites et superficielles ;

A être d'une beauté supportable, et à bien porter son nom, son habit et sa tête ;

A loger dans un charmant petit entre-sol arrangé comme je vous ai dit que l'était l'entre-sol quai Malaquais ;

A pouvoir inviter des amis à vous accompagner au Rocher de Cancale sans avoir interrogé préalablement son gousset, et n'être arrêté dans aucun

de ses mouvements raisonnables par ce mot : Ah ! et de l'argent ?

A pouvoir renouveler les bouffettes roses qui embellissent les oreilles de ses trois chevaux pur sang, et avoir toujours une coiffe neuve à son chapeau ;

Tous, nous-mêmes, gens supérieurs, tous répondraient que ce bonheur est incomplet, que c'est la Madeleine sans autel, qu'il faut aimer et être aimé, ou aimer sans être aimé, ou être aimé sans aimer, ou pouvoir aimer à tort et à travers. Arrivons au bonheur moral. Quand, en janvier 1825, il se trouva bien assis dans ses jouissances, après avoir pris pied et langue dans les différentes sociétés parisiennes où il lui plut d'aller, il sentit la nécessité de se mettre à l'abri d'une ombrelle, d'avoir à se plaindre d'une femme comme il faut, de ne pas mâchonner la queue d'une rose achetée dix sous à madame Prévost, à l'instar des petits jeunes gens qui gloussent dans les corridors de l'Opéra, comme des poulets en épinette ; enfin il résolut de rapporter ses sentiments, ses idées, ses affections à une femme, *une femme !* La FEMME ! AH ! Il conçut d'abord la pensée saugrenue d'avoir une passion malheureuse, il tourna pendant quelque temps autour de sa belle

cousine, madame d'Aiglemont, sans s'apercevoir qu'un diplomate avait déjà dansé la valse de Faust avec elle. L'année 25 se passa en essais, en recherches, en coquetteries inutiles; l'objet aimant ne se trouva pas. Les passions sont extrêmement rares, faute de s'entendre. Dans cette époque, il s'est élevé tout autant de barricades dans les mœurs que dans les rues! En vérité, mes frères, je vous le dis, l'*improper* nous gagne! Comme on nous fait le reproche d'aller sur les brisées des peintres en portraits, des commissaires-priseurs et des marchandes de modes, je ne vous ferai pas subir la description de la personne en laquelle Godefroid reconnut sa femelle. Age, dix-neuf ans; taille, un mètre cinquante centimètres; cheveux blonds, sourcils *idem*, yeux bleus, front moyen, nez courbé, bouche petite, menton court et relevé, visage ovale; signes particuliers : néant. Tel, le passe-port de l'objet aimé. Ne soyez pas plus difficile que la police, les maires de toutes les villes et communes de France, que les gendarmes et autres autorités constituées. D'ailleurs, c'est le bloc de la Vénus de Médicis, parole d'honneur. La première fois que Godefroid alla chez madame de Nucingen, qui l'avait invité à l'un de ces bals par

lesquels elle acquit, à bon compte, une certaine réputation, il y aperçut, dans un quadrille, la personne à aimer et fut émerveillé par cette taille d'un mètre cinquante centimètres. Ces cheveux blonds ruisselaient en cascades bouillonnantes sur une petite tête ingénue et fraîche comme celle d'une naïade qui aurait mis le nez à la fenêtre cristalline de sa source, pour voir les fleurs du printemps. (Ceci est notre nouveau style, des phrases qui filent comme notre macaroni tout à l'heure.) L'*idem* des sourcils, n'en déplaise à la préfecture de police, aurait pu demander six vers à l'aimable Parny ; ce poëte badin les eût fort agréablement comparés à l'arc de Cupidon, en faisant observer que le trait était au-dessous, mais un trait sans force, épointé, car il y règne encore aujourd'hui la moutonne douceur que les devants de cheminée attribuent à madame de la Vallière, au moment où elle signe sa tendresse pardevant Dieu, faute d'avoir pu la signer par-devant notaire. Vous connaissez l'effet des cheveux blonds et des yeux bleus, combinés avec une danse molle, voluptueuse et décente? une jeune personne ne vous frappe pas alors audacieusement au cœur, comme ces brunes qui par leur regard ont l'air de vous dire,

en mendiant espagnol : La bourse ou la vie! cinq francs, ou je te méprise. Ces beautés insolentes (et quelque peu dangereuses!) peuvent plaire à beaucoup d'hommes; mais, selon moi, la blonde qui a le bonheur de paraître excessivement tendre et complaisante, sans perdre ses droits de remontrance, de taquinage, de discours immodérés, de jalousie à faux et tout ce qui rend la femme adorable, sera toujours plus sûre de se marier que la brune ardente. Le bois est cher. Isaure, blanche comme une Alsacienne (elle avait vu le jour à Strasbourg et parlait l'allemand avec un petit accent français fort agréable), dansait à merveille. Ses pieds, dont l'employé de police n'avait fait aucune mention, et qui cependant pouvaient trouver leur place sous la rubrique *signes particuliers*, étaient remarquables par leur petitesse, par ce jeu particulier que les vieux maîtres ont nommé *flic-flac*, et comparable au débit agréable de mademoiselle Mars, car toutes les muses sont frères, le danseur et le poëte ont également les pieds sur terre. Les pieds d'Isaure conversaient avec une netteté, une précision, une legèreté, une rapidité de très-bon augure pour les choses du cœur. — « Elle a du *flic-flac!* »

était le suprême éloge de Marcel, le seul maître de danse qui ait mérité le nom de grand. On a dit le grand Marcel comme le grand Frédéric, et du temps de Frédéric !

— A-t-il composé des ballets? demanda Finot.

— Oui, quelque chose comme les *Quatre Éléments*, l'*Europe galante*.

— Quel temps, dit Couture, que le temps où les grands seigneurs habillaient les danseuses !

— Et les déshabillaient, dit Finot.

— *Improper !* reprit Bixiou. Isaure ne s'élevait pas sur ses pointes, elle restait terre à terre, se balançait sans secousses, ni plus ni moins voluptueusement que doit se balancer une jeune personne. Marcel disait avec une profonde philosophie que chaque état avait sa danse : une femme mariée pouvait danser autrement qu'une jeune personne, un robin autrement qu'un financier, et un militaire autrement qu'un page ; il allait même jusqu'à prétendre qu'un fantassin devait danser autrement qu'un cavalier, et de là il partait pour analyser toute la société. Toutes ces belles nuances sont bien loin de nous.

— Ah ! dit Blondet, tu mets le doigt sur un grand

malheur. Si Marcel eût été compris, la révolution française n'aurait pas eu lieu.

— Godefroid, reprit Bixiou, n'avait pas eu l'avantage de parcourir l'Europe, sans observer à fond les danses étrangères. Sans cette profonde connaissance en chorégraphie, qualifiée de futile, peut-être n'eût-il pas aimé cette jeune personne; mais des trois cents invités qui se pressaient dans les beaux salons de la rue Saint-Lazare, il fut le seul à comprendre l'amour inédit que trahissait une danse aussi bavarde. On remarqua bien la manière d'Isaure d'Aldrigger; mais, dans ce siècle où chacun s'écrie : Glissons, n'appuyons pas! l'un dit : Voilà une jeune fille qui danse fameusement bien (c'était un clerc de notaire)! L'autre : Voilà une jeune personne qui danse à ravir (c'était une dame en turban)! La troisième, une femme de trente ans : Voilà une petite personne qui ne danse pas mal! Revenons au grand Marcel, et disons en parodiant son plus fameux mot : Que de choses dans un avant-deux!

— Et allons un peu plus vite! dit Blondet, tu marivaudes.

— Isaure, reprit Bixiou, avait une simple robe

de crêpe blanc ornée de rubans verts, un camélia dans ses cheveux, un camélia à sa ceinture, un autre camélia dans le bas de sa robe, et un camélia...

— Allons, voilà les trois cents chèvres de Sancho !

— C'est toute la littérature, mon cher ! Clarisse est un chef-d'œuvre, il a quatorze volumes, le plus obtus vaudevilliste te le racontera dans un acte. Pourvu que je t'amuse, de quoi te plains-tu ? Cette toilette était d'un effet délicieux, est-ce que tu n'aimes pas le camélia, veux-tu des dahlias ? Non. Eh bien, un marron, tiens ! « N'est-ce pas joli à épouser ? » dit Rastignac à Beaudenord en lui montrant la petite aux camélias blancs, purs et sans une feuille de moins. Rastignac était un des intimes de Godefroid. — « Eh bien ! j'y pensais, lui répondit à l'oreille Godefroid. J'étais occupé à me dire qu'au lieu de trembler à tout moment dans son bonheur, de jeter à grand'peine un mot dans une oreille inattentive, de regarder aux Italiens s'il y a une fleur rouge ou blanche dans une coiffure, s'il y a au bois une main gantée sur le panneau d'une voiture, comme cela se fait à Milan, au Corso ;

« Qu'au lieu de voler une bouchée de baba derrière une porte, comme un laquais qui achève une bouteille, d'user son intelligence pour donner et recevoir une lettre, comme un facteur;

« Qu'au lieu de recevoir des tendresses infinies en deux lignes, avoir cinq volumes in-folio à lire aujourd'hui, demain une livraison de deux feuilles, ce qui est fatigant;

« Qu'au lieu de se traîner dans les ornières et derrière les haies, il vaudrait mieux se laisser aller à l'adorable passion enviée par J.-J. Rousseau, aimer tout bonnement une jeune personne comme Isaure, avec l'intention d'en faire sa femme, si, durant l'échange des sentiments, les cœurs se conviennent, enfin être Werther heureux! » — « C'est un ridicule tout comme un autre, dit Rastignac sans rire. A ta place, peut-être me plongerais-je dans les délices infinies de cet ascétisme; il est neuf, original et peu coûteux. Ta *Monna Lisa* est suave, mais sotte comme une musique de ballet, je t'en préviens. » La manière dont Rastignac dit cette dernière phrase fit croire à Beaudenord que son ami avait intérêt à le désenchanter, et il le crut son rival en sa qualité d'ancien diplomate. Les vocations

manquées déteignent sur toute l'existence. Godefroid s'amouracha si bien de mademoiselle Isaure d'Aldrigger, que Rastignac alla trouver une grande fille qui causait dans un salon de jeu, et lui dit à l'oreille : « Malvina, votre sœur vient de ramener dans son filet un poisson qui pèse dix-huit mille livres de rente, il a un nom, une certaine assiette dans le monde et de la tenue. Surveillez-les. S'ils filent le parfait amour, ayez soin d'être la confidente d'Isaure, pour ne pas lui laisser répondre un mot sans l'avoir corrigé. » Vers deux heures du matin, le valet de chambre vint dire à une petite bergère des Alpes, de quarante ans, coquette comme la Zerline de l'opéra de *Don Juan*, et auprès de laquelle se tenait Isaure : « La voiture de madame la baronne est avancée. » Godefroid vit alors sa beauté de ballade allemande entraîner sa mère fantastique dans le salon de partance, où ces deux dames furent suivies par Malvina. Godefroid, qui feignit, l'enfant! d'aller savoir dans quel pot de confitures s'était blotti Joby, eut le bonheur d'apercevoir Isaure et Malvina embobelinant leur sémillante maman dans sa pelisse, et se rendant ces petits soins de toilette exigés par un voyage nocturne dans Paris. Les deux

sœurs l'examinèrent du coin de l'œil en chattes bien apprises, qui lorgnent une souris sans avoir l'air d'y faire attention. Il éprouva quelque satisfaction en voyant le ton, la mise, les manières du grand Alsacien en livrée, bien ganté, qui vint apporter de gros souliers fourrés à ses trois maîtresses. Jamais deux sœurs ne furent plus dissemblables que l'étaient Isaure et Malvina. L'aînée grande et brune, Isaure petite et mince; celle-ci les traits fins et délicats; l'autre des formes vigoureuses et prononcées; Isaure était la femme qui règne par son défaut de force, et qu'un lycéen se croit obligé de protéger; Malvina était la femme « d'*Avez-vous vu dans Barcelone?* » A côté d'elle, Isaure faisait l'effet d'une miniature auprès d'un portrait à l'huile. — Elle est riche! dit Godefroid à Rastignac en rentrant dans le bal. — Qui? — Cette jeune personne. — Ah! Isaure d'Aldrigger. Mais oui. La mère est veuve, son mari a eu Nucingen dans ses bureaux. Veux-tu la revoir? tourne un compliment à ma belle-sœur, madame de Restaud qui donne un bal après-demain, la baronne d'Aldrigger et ses deux filles y seront, tu seras invité. Pendant trois jours dans la chambre obscure de son cerveau, Gode-

froid vit *son* Isaure et les camélias blancs, et les airs de tête, comme lorsqu'après avoir contemplé longtemps un objet fortement éclairé, nous le retrouvons les yeux fermés sous une forme moindre, radieux et coloré, qui petille au centre des ténèbres.

— Bixiou, tu tombes dans le phénomène, massenous des tableaux.

— Voilà! reprit Bixiou en se posant comme un garçon de café, voilà, messieurs, le tableau demandé! Attention, Finot! il faut tirer sur ta bouche comme un cocher de coucou sur celle de sa rosse! Madame Théodora-Marguerite-Wilhelmine Adolphus (de la maison Adolphus et compagnie, de Manheim), veuve du baron d'Aldrigger, n'était pas une bonne grosse Allemande, compacte et réfléchie, blanche, à visage doré comme la mousse d'un pot de bière, enrichie de toutes les vertus patriarcales dont la Germanie est, romancièrement parlant, en possession. Elle avait les joues encore fraîches, colorées aux pommettes comme celles d'une poupée de Nuremberg, des tire-bouchons très-éveillés aux tempes, les yeux agaçants, pas le moindre cheveu blanc, une taille mince, et dont les

prétentions étaient mises en relief par des robes à corset ; elle avait au front et aux tempes quelques rides involontaires qu'elle aurait bien voulu, comme Ninon, exiler à ses talons ; mais les rides persistaient à dessiner leurs zigzags aux endroits les plus visibles ; le tour du nez se fanait, et le bout rougissait, ce qui était d'autant plus gênant qu'il s'harmoniait à la couleur des pommettes. En qualité d'unique héritière, gâtée par ses parents, gâtée par son mari, gâtée par la ville de Strasbourg, et toujours gâtée par ses deux filles qui l'adoraient, la baronne se permettait le rose, la jupe courte, le nœud à la pointe du corset qui lui dessinait la taille. Quand un Parisien la voit passant sur le boulevard, il sourit, la condamne sans admettre les circonstances atténuantes : le moqueur est toujours un être superficiel et conséquemment cruel ; le drôle ne tient aucun compte de la part qui revient à la société dans le ridicule dont il rit.

— Ce que je trouve de beau dans Bixiou, dit Blondet, c'est qu'il est complet ; quand il ne raille pas les autres, il se moque de lui-même.

— Blondet, je te revaudrai cela, dit Bixiou. Si cette petite baronne était évaporée, insouciante,

égoïste, incapable de calcul, la responsabilité de ses défauts revenait à la maison Adolphus et compagnie de Manheim, à l'amour aveugle du baron d'Aldrigger. La baronne était douce comme un agneau, elle avait le cœur tendre, facile à émouvoir, mais malheureusement l'émotion durait peu et conséquemment se renouvelait souvent. Quand le baron mourut, elle faillit le suivre, tant sa douleur fut violente et vraie; le lendemain, à déjeuner, on lui servit des petits pois qu'elle aimait, et ces délicieux petits pois calmèrent la crise. Elle était si aveuglément aimée par ses deux filles, par ses gens, que toute la maison fut heureuse d'une circonstance qui leur permettait de dérober à la baronne le spectacle douloureux du convoi. Isaure et Malvina, ses deux filles, lui cachèrent leurs larmes, et l'occupèrent à choisir ses habits de deuil, à les commander pendant que l'on chantait le *Requiem*. Quand un cercueil est placé sous ce grand catafalque noir et blanc, taché de cire, qui a servi à trois mille cadavres de gens comme il faut avant d'être réformé, selon l'estimation d'un croquemort philosophe que j'ai consulté sur ce point, entre deux *verres de petit blanc*; quand un bas clergé très-indifférent braille

le *Dies iræ*, quand le haut clergé non moins indifférent dit l'office, savez-vous ce que disent les amis vêtus de noir, assis ou debout dans l'église? (Voilà le tableau demandé.) Tenez, les voyez-vous? — Combien croyez-vous que laisse M. d'Aldrigger? disait Desroches à Taillefer, qui nous a fait faire avant sa mort la plus belle orgie connue...

— Est-ce que Desroches était avoué dans ce temps-là?

— Il venait de traiter, dit Couture. Et c'était hardi pour le fils d'une veuve qui tenait un estaminet au Palais-Royal.

— Desroches!

— Oui, dit Bixiou, Desroches a roulé comme nous sur les fumiers du *Jobisme*. Ennuyé de porter des habits trop étroits et à manches trop courtes, il avait dévoré le Droit par désespoir, et venait d'acheter un titre nu. Il était avoué sans le sou, sans clientèle, sans autres amis que nous, et devait payer les intérêts d'une charge et d'un cautionnement.

— Il me faisait alors l'effet d'un tigre sorti du Jardin des Plantes, dit Couture. Maigre, à cheveux roux, les yeux couleur tabac d'Espagne, un teint

aigre, l'air froid et flegmatique, mais âpre à la veuve, tranchant sur l'orphelin, travailleur, la terreur de ses clercs qui ne devaient pas perdre leur temps, instruit, retors, double, d'une élocution mielleuse, ne s'emportant jamais, haineux à la manière de l'homme judiciaire.

— A Paris, dit Blondet, l'avoué n'a que deux nuances : il y a l'avoué honnête homme qui demeure dans les termes de la loi, pousse les procès, ne court pas les affaires, ne néglige rien, conseille ses clients avec loyauté, les fait transiger sur les points douteux, un Derville enfin. Puis il y a l'avoué famélique à qui tout est bon pourvu que les frais soient assurés, qui ferait battre, non pas des montagnes, il les vend, mais des planètes, qui se charge du triomphe d'un coquin sur un honnête homme, quand par hasard l'honnête homme ne s'est pas mis en règle. Quand un de ces avoués-là fait un tour de maître Gonin un peu trop fort, la chambre le force à vendre. Desroches, notre ami Desroches, a compris ce métier assez pauvrement fait par de pauvres hères : il a acheté des causes aux gens qui tremblaient de les perdre et les a gagnées ; il s'est rué sur la chicane en homme déterminé à sortir de la

misère. Il a eu raison, car il a trouvé des protecteurs dans les hommes politiques dont il a sauvé les affaires embarrassées en manœuvrant avec habileté, comme pour notre cher des Lupeaulx, dont il a sauvé la position compromise. Voyons, Bixiou, pourquoi se trouvait-il dans l'église?

— D'Aldrigger laisse sept ou huit cent mille francs! répondit Taillefer à Desroches. — Ah! bah! il n'y a qu'une personne qui connaisse *leur* fortune, dit Werbrust qui était ami du défunt. — Qui? — Ce gros malin de Nucingen; il ira jusqu'au cimetière; d'Aldrigger a été son patron, et par reconnaissance il faisait valoir les fonds du bonhomme. — Sa veuve va trouver une bien grande différence! — Comment l'entendez-vous? — Mais d'Aldrigger aimait tant sa femme! Ne riez donc pas, on nous regarde. — Tiens, voilà du Tillet, il est bien en retard, il arrive à l'Épître. — Il épousera sans doute l'aînée. — Est-ce possible? dit Desroches, il est plus que jamais engagé avec madame Roguin. — Lui engagé, vous ne le connaissez pas! — Savez-vous la position de Nucingen et de du Tillet? demanda Desroches. — La voici, dit Taillefer : Nucingen n'est pas homme à dévorer le capital de son ancien patron.

— Heu! heu! fit Werbrust. Il fait diablement humide dans les églises, heu! heu! — Hé bien! Nucingen sait que du Tillet a une immense fortune, il veut le marier à Malvina; du Tillet se défie de Nucingen, et pour qui voit le jeu, cette partie est amusante. — Comment, dit Werbrust, déjà bonne à marier! Comme nous vieillissons vite! — Malvina d'Aldrigger a vingt ans, mon cher. Le bonhomme s'est marié en 1800; il nous a donné d'assez belles fêtes à Strasbourg pour son mariage et pour la naissance de Malvina. C'était en 1801, à la paix d'Amiens, et nous sommes en 1821, papa Werbrust. Dans ce temps-là l'on ossianisait tout, il a nommé sa fille Malvina. Six ans après, sous l'empire, il y a eu pendant quelque temps une fureur pour les choses chevaleresques, c'était : *Partant pour la Syrie*, un tas de bêtises. Il a nommé sa seconde fille Isaure, elle a quatorze ans. Voilà deux filles à marier. — Ces femmes n'auront pas le sou dans dix ans, dit Werbrust à Desroches. — Il y a, répondit Taillefer, le valet de chambre de d'Aldrigger, ce vieux qui beugle au fond de l'église, il a vu élever ces deux demoiselles, il est capable de tout pour leur conserver de quoi vivre. (Les chantres :

Dies iræ! (Les enfants de chœur : *Dies illa!*) Taillefer : — Adieu, Werbrust ; en entendant le *dies iræ*, je pense trop à mon pauvre fils. — Je m'en vais aussi, il fait trop humide, dit Werbrust. (*In favilla.*) (Les pauvres à la porte : Quelques sous, mes chers messieurs !) (Le suisse : Pan ! pan ! *pour les besoins de l'église.* Les chantres : *Amen!* Un ami : — De quoi est-il mort ? Un curieux farceur : — D'un vaisseau rompu dans le talon. Un passant : — Savez-vous quel est le personnage qui s'est laissé mourir ? — M. le président de Montesquieu. Le sacristain aux pauvres : —Allez-vous-en donc, on a des pauvres payés !)

— Quelle verve ! dit Couture.

(En effet il nous semblait entendre tout le mouvement qui se fait dans une église, car Bixiou imita par un remuement de pieds le bruit des gens qui s'en vont avec le corps.)

— Il y a des poëtes, des romanciers, des écrivains qui disent beaucoup de belles choses sur les mœurs parisiennes, reprit Bixiou, mais voilà la vérité sur les enterrements. Sur cent personnes qui rendent les derniers devoirs à un pauvre diable de mort, quatre-vingt-dix-neuf parlent d'affaires, et

pour observer quelque pauvre petite vraie douleur, il faut des circonstances impossibles. Encore, y a-t-il une douleur sans égoïsme! heu! heu! Il n'y a rien de moins respecté que la mort; peut-être est-ce ce qu'il y a de moins respectable, c'est si commun! Quand le service fut fini, Nucingen et du Tillet accompagnèrent le défunt au cimetière; le vieux valet de chambre allait à pied, le cocher menait la voiture derrière le corbillard. — *Hé pien! ma ponne ami*, dit Nucingen à du Tillet en tournant le boulevard, *location est pelle pire episer Malfina : fous serez le brudecdir teu zette baufre famille han pli-res, visse saurez eine famille, ine indérir; vous drouferez eine mison doute mondée, et Malfina cer-des est ine frais tressor.*

— Il me semble entendre parler ce vieux Robert Macaire de Nucingen! dit Finot.

— Une charmante personne, reprit Ferdinand du Tillet avec feu, mais sans s'échauffer. Elle peut paraître laide à ceux qui ne la connaissent pas, mais, je l'avoue, elle a de l'âme. — *Et tu quir, c'est le pon, mon cher, il aura ti téfuement et te l'indelligence. Tans nodre chin de médier, in ne sait ni ki fit, ni ki mire; c'est in crant ponhire ki te*

pufoir se confire au quir te sa femme. Che droguerais bienne Telphine qui, fous le safez, m'a abordé plis d'eine million gondre Malfina qui n'a pas ine daute aussi grante. — Mais qu'a-t-elle? — *Che ne sais pas au chiste*, dit le baron de Nucingen, *mais il a keke chausse.* — Elle a une mère qui aime bien le rose! dit du Tillet. Après le dîner, le baron de Nucingen apprit à la Wilhelmine-Adolphus qu'il lui restait à peine quatre cent mille francs chez lui. La fille des Adolphus de Manheim, réduite à vingt-quatre mille livres de rente, se perdit dans des calculs qui se brouillaient dans sa tête. — Comment! disait-elle à Malvina, comment! j'ai toujours eu six mille francs pour nous chez la couturière! mais où ton père prenait-il de l'argent? Nous n'aurons rien avec vingt-quatre mille francs, nous sommes dans la misère. Ah! si mon père me voyait ainsi déchue, il en mourrait, s'il n'était pas mort déjà! Pauvre Wilhelmine! Et elle se mit à pleurer. Malvina, ne sachant comment consoler sa mère, lui représenta qu'elle était encore jeune et jolie, le rose lui seyait toujours, elle irait à l'Opéra, aux Bouffons dans la loge de madame de Nucingen. Elle endormit sa mère dans un rêve de fêtes, de bals, de musique,

de belles toilettes et de succès, qui commença sous les rideaux d'un lit en soie bleue, dans une chambre élégante, contiguë à celle où, deux nuits auparavant, avait expiré M. Jean-Baptiste baron d'Aldrigger, dont voici l'histoire en trois mots. En son vivant, ce respectable Alsacien, banquier à Strasbourg, s'était enrichi d'environ trois millions. En 1800, à l'âge de trente-six ans, à l'apogée d'une fortune faite pendant la révolution, il avait épousé, par ambition et par inclination, l'héritière des Adolphus de Manheim, jeune fille adorée de toute une famille dont elle recueillit la fortune dans l'espace de dix années. D'Aldrigger fut alors baronifié par S. M. l'empereur et roi, car sa fortune se doubla ; mais il se passionna pour le grand homme qui l'avait titré; donc, entre 1814 et 1815, il se ruina pour avoir pris au sérieux le soleil d'Austerlitz. L'honnête Alsacien ne suspendit pas ses payements, ne désintéressa pas ses créanciers avec les valeurs qu'il regardait comme mauvaises ; il paya tout à bureau ouvert, se retira de la banque, et mérita le mot de son ancien premier commis, Nucingen : « Honnête homme, mais bête! » Tout compte fait, il lui resta cinq cent mille francs et des recouvrements sur l'empire qui n'exis-

tait plus. — *Foilà ze que z'est gué t'afoir drop cri anne Néppolion,* dit-il en voyant le résultat de sa liquidation. Lorsqu'on a été les premiers d'une ville, le moyen d'y rester amoindri ! le banquier de l'Alsace fit comme font tous les provinciaux ruinés, il vint à Paris, il y porta courageusement des bretelles tricolores sur lesquelles étaient brodées les aigles impériales, et s'y concentra dans la société bonapartiste. Il remit ses valeurs au baron qui lui donna huit pour cent du tout, en acceptant ses créances impériales à soixante pour cent seulement de perte, ce qui fut cause que d'Aldrigger serra la main de Nucingen, en lui disant : — *J'édais pien sir te de droufer le quir d'in Elsacien !* Nucingen se fit intégralement payer par notre ami des Lupeaulx. Quoique bien étrillé, l'Alsacien eut un revenu industriel de quarante-quatre mille francs. Son chagrin se compliqua du *spleen* dont sont saisis les gens habitués à vivre par le jeu des affaires quand ils en sont sevrés, le banquier se donna pour tâche de se sacrifier, noble cœur! à sa femme, dont la fortune venait d'être dévorée, et qu'elle avait laissé prendre avec la facilité d'une fille à qui les affaires d'argent étaient tout à fait inconnues. Sa femme retrouva

donc les jouissances auxquelles elle était habituée, le vide que pouvait lui causer la société de Strasbourg fut comblé par les plaisirs de Paris : la maison Nucingen tenait déjà comme elle tient encore le haut bout de la société financière, et le baron habile mit son honneur à bien traiter le baron honnête. Cette belle vertu faisait bien chez lui. Chaque hiver écornait le capital, mais le baron n'osait faire le moindre reproche à la perle des Adolphus. Sa tendresse fut la plus ingénieuse et la plus inintelligente qu'il y eût en ce monde. Brave homme, mais bête ! Il mourut, en se demandant : « Que deviendront-elles sans moi? » Puis, dans un moment où il fut seul avec son vieux valet de chambre Wirth, le bonhomme, entre deux étouffements, lui recommanda sa femme et ses deux filles, comme si ce Caleb d'Alsace était le seul être raisonnable qu'il y eût dans la maison. Six ans après, en 1826, Isaure était âgée de vingt ans et Malvina n'était pas mariée. En allant dans le monde Malvina avait fini par remarquer combien les relations y sont superficielles, combien tout y est examiné, défini. Semblable à la plupart des filles dites *bien élevées*, Malvina ignorait le mécanisme de la vie, l'importance de la for-

tune, la difficulté de l'acquérir, le prix des choses; aussi, pendant ces six années, chaque enseignement avait-il été une blessure. Les quatre cent mille francs laissés à la maison Nucingen furent portés au crédit de la baronne, car la succession de son mari lui redevait douze cent mille francs; et dans les moments de gêne, la bergère des Alpes y puisait comme dans une caisse inépuisable. Au moment où notre pigeon s'avançait vers sa colombe, Nucingen, connaissant le caractère de son ancienne patronne, avait dû s'ouvrir à Malvina sur la situation financière où elle se trouvait : il n'y avait plus que trois cent mille francs chez lui, les vingt-quatre mille livres de rente se trouvaient donc réduites à dix-huit mille. Wirth avait maintenu la position pendant six ans! Après la confidence du banquier, les chevaux furent réformés, la voiture fut vendue et le cocher congédié par Malvina, à l'insu de sa mère; le mobilier de l'hôtel, qui comptait dix années d'existence, ne put être renouvelé, mais tout s'était fané en même temps. Pour ceux qui aiment l'harmonie, il n'y avait que demi-mal. La baronne, cette fleur si bien conservée, avait pris l'aspect d'une rose froide et grippée qui reste unique dans un

buisson au milieu de novembre. Moi qui vous parle, j'ai vu cette opulence se dégrader par teintes, par demi-tons! Effroyable! parole d'honneur. Ç'a été mon dernier chagrin, après je me suis dit : C'est bête de prendre tant d'intérêt aux autres! Pendant que j'étais employé, j'avais la sottise de m'intéresser à toutes les maisons où je dînais, je les défendais en cas de médisance, je ne les calomniais pas, je... Oh j'étais un enfant! Quand sa fille lui eut expliqué sa position, la ci-devant perle s'écria : — Mes pauvres enfants! qui donc me fera mes robes? Je ne pourrai donc plus avoir de bonnets frais? ni recevoir, ni aller dans le monde!

— A quoi pensez-vous que se reconnaisse l'amour chez un homme? dit Bixiou en s'interrompant, il s'agit de savoir si Beaudenord était vraiment amoureux de cette petite blonde!

— Il néglige ses affaires, répondit Couture.

— Il met trois chemises par jour, dit Finot.

— Une question préalable? dit Blondet, un homme supérieur peut-il et doit-il être amoureux?

— Mes amis, reprit Bixiou d'un air sentimental, gardons-nous comme d'une bête venimeuse de l'homme qui, se sentant pris d'amour pour une

femme, fait claquer ses doigts ou jette son cigare en disant : — Bah ! il y en a d'autres dans le monde ! mais le gouvernement peut l'employer dans le ministère des affaires étrangères. Blondet, je te fais observer que Godefroid avait quitté la diplomatie.

— Hé bien, il a été absorbé, l'amour est la seule chance qu'aient les sots pour se grandir.

— Blondet, Blondet, pourquoi donc sommes-nous si pauvres ?

— Et pourquoi Finot est-il riche ? reprit Blondet. Je te le dirai, va mon fils, nous nous entendons. Allons, voilà Finot qui me verse à boire comme si j'avais monté son bois. Mais à la fin d'un dîner, on doit *siroter* le vin. Eh bien ?

— Tu l'as dit, l'absorbé Godefroid fit ample connaissance avec la grande Malvina, la légère baronne et la petite danseuse. Il tomba dans le servantisme le plus minutieux et le plus astringent. Ces restes d'une opulence cadavéreuse ne l'effrayèrent pas. Ah bah ! il s'habitua par degrés à toutes ces guenilles : jamais le lampas vert à ornements blancs du salon ne devait lui paraître ni passé, ni vieux, ni taché, ni bon à remplacer ; les rideaux, la table à thé, les chinoiseries étalées sur la cheminée,

le lustre rococo, le tapis façon cachemire qui montrait la corde, le piano, le petit service fleureté, les serviettes frangées et aussi trouées à l'espagnole, le salon de Perse qui précédait la chambre à coucher bleue de la baronne, avec ses accessoires, tout était saint et sacré. Les femmes stupides et chez qui la beauté brille de manière à laisser dans l'ombre l'esprit, le cœur, l'âme, peuvent seules inspirer de pareils oublis, car une femme d'esprit n'abuse jamais de ses avantages. Beaudenord, il me l'a dit, aimait le vieux et solennel Wirth! Ce vieux drôle avait pour lui le respect d'un croyant catholique pour l'Eucharistie, car l'honnête Wirth était un Gaspard allemand, un de ces buveurs de bière qui enveloppent leur finesse de bonhomie, comme un cardinal moyen âge, son poignard dans sa manche. Wirth voyant un mari pour Isaure, entourait Godefroid des ambages et circonlocutions arabesques de sa bonhomie alsacienne, la glu la plus adhérente de toutes les matières collantes. Madame d'Aldrigger, cette mère profondément *improper*, trouvait l'amour la chose la plus naturelle. Quand Isaure et Malvina sortaient ensemble et allaient aux Tuileries ou aux Champs-

Élysées, où elles devaient rencontrer des jeunes gens de leur société, la mère leur disait : — «Amusez-vous bien, mes chères filles ! » Leurs amis, les seuls qui pussent les calomnier, les défendaient, car l'excessive liberté que chacun avait dans le salon des d'Aldrigger, en faisait un endroit unique à Paris. Avec des millions on aurait obtenu difficilement de pareilles soirées où l'on parlait de tout avec esprit, où la mise soignée n'était pas de rigueur, où l'on était à son aise. Les deux sœurs écrivaient à qui leur plaisait, recevaient tranquillement des lettres, à côté de leur mère, sans que jamais la baronne eut l'idée de leur demander de quoi il s'agissait; l'adorable mère donnait à ses filles tous les bénéfices de son égoïsme, la passion la plus aimable du monde, en ce sens que les égoïstes, ne voulant pas être gênés, ne gênent personne, et n'embarrassent point la vie de ceux qui les entourent par les ronces du conseil, par les épines de la remontrance, ni par les taquinages de guêpe que se permettent les amitiés excessives qui veulent tout savoir, tout contrôler...

—Tu me vas au cœur, dit Blondet. Mais mon cher, tu ne racontes pas, tu *blagues*...

— Blondet, si tu n'étais pas gris tu me ferais de la peine! De nous quatre, il est le seul homme sérieusement littéraire; à cause de lui, je vous fais l'honneur de vous traiter en gourmets, je vous distille goutte à goutte mon histoire, et il me critique! Mes amis, la plus grande marque de stérilité spirituelle est l'entassement des faits. L'art consiste à bâtir un palais sur la pointe d'une aiguille, et le mythe de mon idée est dans la baguette des fées qui peut faire de la plaine des Sablons, un *Interlachen,* en dix secondes, le temps de vider ce verre! Voulez-vous que je vous fasse un récit qui aille comme un boulet de canon, un rapport général en chef? Nous causons, nous rions, ce journaliste bibliophobe à jeun veut quand il est ivre que je donne à ma langue la sotte allure d'un livre (il feignit de pleurer). Malheur à l'imagination française et aux aiguilles de sa plaisanterie! *Dies iræ.* Pleurons Candide, et vive la *Critique de la raison pure!* la *symbolique,* et les systèmes en cinq volumes compactes, imprimés par des Allemands qui ne les savaient pas à Paris depuis 1750, en quelques mots fins, les diamants de l'intelligence. Blondet mène le convoi de son suicide, lui qui fait les derniers mots de tous

les grands hommes qui nous meurent sans rien dire!

— Va ton train, dit Finot.

— J'ai voulu vous expliquer en quoi consiste le bonheur d'un homme qui n'est pas actionnaire, eh bien! ne voyez-vous pas maintenant à quel prix Godefroid se procura le bonheur le plus étendu que puisse rêver un jeune homme. Il étudiait Isaure pour être sûr d'être compris; les choses qui se comprennent doivent être similaires, et il n'y a de pareils à eux-mêmes que le néant et l'infini; le néant est la bêtise, le génie est l'infini. Les deux amants s'écrivaient les plus stupides lettres du monde, en se renvoyant sur du papier parfumé des mots à la mode : *ange! harpe éolienne! avec toi je serai complet! il y a un cœur dans ma poitrine d'homme! faible femme! pauvre moi!* etc. Godefroid restait à peine dix minutes dans un salon, il causait sans aucune prétention avec les femmes, elles le trouvèrent alors très-spirituel, il était de ceux qui n'ont d'autre esprit que celui qu'on leur prête. Enfin, Joby, ses chevaux, ses voitures devinrent des choses secondaires dans son existence. Il n'était heureux qu'enfoncé dans sa bonne bergère en face de la baronne, au coin de cette cheminée

de marbre vert antique, occupé à voir Isaure, à prendre du thé en causant avec le petit cercle d'amis qui venaient tous les soirs entre onze heures et minuit, rue Joubert, et où on pouvait toujours jouer à la bouillotte sans crainte, j'y ai toujours gagné. Quand Isaure avait avancé son joli petit pied chaussé d'un soulier de satin noir et que Godefroid l'avait longtemps regardé, il restait le dernier et disait à Isaure : — Donne-moi ton soulier... Isaure levait le pied, le posait sur une chaise, ôtait son soulier, le lui donnait en lui jetant un regard, un de ces regards! enfin vous comprenez. Godefroid finit par découvrir un grand mystère chez Malvina, la fille aînée. Quand du Tillet frappait à la porte, la rougeur vive qui colorait les joues de Malvina, disait : Ferdinand! En le regardant, ses yeux s'allumaient comme un brasier sur lequel afflue un courant d'air; elle trahissait un bonheur infini quand Ferdinand l'emmenait pour faire un *aparté* près d'une console ou d'une croisée. Comme c'est rare et beau, une femme assez amoureuse pour devenir naïve et laisser lire dans son cœur! Mon Dieu, c'est aussi rare à Paris, que la fleur qui chante l'est aux Indes. Malgré cette amitié com-

mencée depuis le jour où les d'Aldrigger apparurent chez les Nucingen, Ferdinand n'épousait pas Malvina. L'ami du Tillet n'avait pas paru jaloux de la cour assidue que Desroches faisait à Malvina, car pour achever de payer sa charge avec une dot qui ne paraissait pas être moindre de cinquante mille écus, il avait feint l'amour, lui homme de palais ! Quoique profondément humiliée de l'insouciance de du Tillet, Malvina l'aimait trop pour lui fermer la porte. Chez cette fille, tout âme, tout sentiment, tout expansion, tantôt la fierté cédait à l'amour, tantôt l'amour offensé laissait la fierté prendre le dessus. Calme et froid, notre ami Ferdinand acceptait cette tendresse, il la respirait avec les tranquilles délices du tigre léchant le sang qui lui teint la gueule. Il en venait chercher les preuves; il ne passait pas deux jours sans se montrer rue Joubert; le drôle possédait alors environ quinze cent mille francs, la question de fortune devait être peu de chose à ses yeux, et il avait résisté non-seulement à Malvina, mais aux barons de Nucingen et de Rastignac, qui, tous deux, lui avaient fait faire soixante-quinze lieues par jour, à quatre francs de guides, postil-

lon en avant, et sans fil! dans les labyrinthes de leur finesse. Godefroid ne put s'empêcher de parler à sa future belle-sœur de la situation ridicule où elle était entre un banquier et un avoué. — Vous voulez me sermonner au sujet de Ferdinand, et savoir le secret qu'il y a entre nous, dit-elle avec franchise, cher Godefroid ; n'y revenez jamais, ne croyez à rien de vulgaire : ni sa naissance, ni ses antécédents, ni sa fortune n'y sont pour quelque chose. Cependant, à quelques jours de là, Malvina le prit à part, et lui dit : — Je ne crois pas M. Desroches honnête homme (ce que c'est que l'instinct de l'amour!), il voudrait m'épouser, et fait la cour à la fille d'un épicier. Je voudrais bien savoir si je suis un pis aller, si le mariage est pour lui une affaire d'argent. Malgré la profondeur de son esprit, Desroches ne pouvait deviner du Tillet, et il craignait de lui voir épouser Malvina. Donc, le gars s'était ménagé une retraite, sa position était intolérable, il gagnait à peine, tous frais faits, les intérêts de sa dette. Les femmes ne comprennent rien à ces situations-là. Pour elles, le cœur est toujours millionnaire!

— Mais comme ni Desroches, ni du Tillet ne

sont mariés, dit Finot, explique-nous le secret de Ferdinand?

— Le secret, le voici. Règle générale : une jeune personne qui a donné une seule fois son soulier, le refusât-elle pendant dix ans, n'est jamais épousée par celui à qui...

— Bêtise! dit Blondet en interrompant. Le secret, le voici : Règle générale, ne vous mariez pas sergent, quand vous pouvez devenir duc de Dantzick et maréchal de France.

— La mère de Desroches avait une amie, reprit Bixiou, une femme de droguiste, lequel droguiste s'était retiré gras d'une fortune. Ces droguistes ont des idées bien saugrenues : pour donner à sa fille une bonne éducation, il l'avait mise dans un pensionnat, il comptait la bien marier, par la raison deux cent mille francs, en bel et bon argent qui ne sentait pas la drogue. Monsieur et madame Matifat étaient venus habiter la rue du Cherche-Midi, le quartier le plus opposé à la rue des Lombards, où ils avaient fait fortune. Moi, je les ai connus les Matifat! Durant mon temps de galère ministérielle, où j'étais serré pendant huit heures de jour entre des niais à vingt-deux carats, j'ai vu des originaux

qui m'ont convaincu que l'ombre a des aspérités, et que dans la plus grande platitude il y a des angles! Oui, mon cher, tel bourgeois est à tel autre ce que Raphaël est à Natoire. Madame veuve Desroches avait moyenné de longue main ce mariage à son fils, malgré l'obstacle énorme que présentait un certain Cochin, fils de l'associé commanditaire des Matifat, jeune employé au ministère des finances. Aux yeux de monsieur et madame Matifat, l'état d'avoué paraissait offrir des garanties pour le bonheur d'une femme. Desroches s'était prêté aux plans de sa mère afin d'avoir un pis aller, il ménageait les droguistes de la rue du Cherche-Midi. Pour vous faire comprendre un autre genre de bonheur, il faudrait vous peindre ces deux négociants mâle et femelle, jouissant d'un jardinet, logés à un beau rez-de-chaussée, s'amusant à regarder un jet d'eau, mince et long comme un épi, qui allait perpétuellement et s'élançait d'une petite table ronde en pierre de liais, située au milieu d'un bassin de six pieds de diamètre, se levant de bon matin pour voir si les fleurs de leur jardin avaient poussé, désœuvrés et inquiets, s'habillant pour s'habiller, s'ennuyant au spectacle, et toujours en-

tre Paris et Luzarches où ils avaient une maison de campagne et où j'ai dîné. Blondet, un jour ils ont voulu me faire poser, je leur ai raconté une histoire depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, une aventure à tiroirs! J'en étais à l'introduction de mon vingt-neuvième personnage, quand le père Matifat, qui en qualité de maître de maison, tenait encore bon, a ronflé comme les autres, après avoir clignoté pendant cinq minutes. Le lendemain, tous m'ont fait des compliments. Ces épiciers avaient pour société monsieur et madame Cochin, Adolphe Cochin, madame Desroches, un petit Popinot, droguiste en exercice, qui leur donnait des nouvelles de la rue des Lombards. Madame Matifat aimait les arts, elle achetait des lithographies, des lithocromies, des dessins coloriés, tout ce qu'il y avait de meilleur marché. M. Matifat se distrayait en examinant les entreprises nouvelles et en essayant de jouer quelques capitaux, afin de ressentir des émotions. Un seul mot vous fera comprendre la profondeur de mon Matifat. Le bonhomme souhaitait ainsi le bonsoir à ses nièces : « Va te coucher, mes nièces! » Il avait peur de les affliger en leur disant *vous*. Leur fille était une jeune personne sans ma-

nières, ayant l'air d'une femme de chambre de bonne maison, jouant tant bien que mal une sonate, ayant une jolie écriture anglaise, sachant le français et l'orthographe, enfin une complète éducation bourgeoise. Elle était assez impatiente d'être mariée, afin de quitter la maison paternelle, où elle s'ennuyait comme un officier au quart de nuit, excepté que le quart durait toute la journée. Desroches ou Cochin fils, un notaire on un garde du corps, un faux lord anglais, tout mari lui était bon. Comme évidemment elle ne savait rien de la vie, j'en ai eu pitié, j'ai voulu lui en révéler le grand mystère. Bah ! les Matifat m'ont fermé leur porte : les bourgeois et moi nous ne nous comprendrons jamais. En quarante-huit heures, Godefroid de Beaudenord, l'ex-diplomate, devina les Matifat et leur intrigante corruption. Par hasard, Rastignac se trouvait chez la légère baronne à causer au coin du feu pendant que Godefroid faisait son rapport à Malvina. Quelques mots frappèrent son oreille, il devina de quoi il s'agissait, surtout à l'air aigrement satisfait de Malvina. Rastignac resta, lui, jusqu'à deux heures du matin, et l'on dit qu'il est égoïste ! Beaudenord partit quand la baronne alla

se coucher. « Chère enfant, dit-il à Malvina d'un ton bonhomme et paternel quand ils furent seuls, souvenez-vous qu'un pauvre garçon lourd de sommeil a pris du thé pour rester éveillé jusqu'à deux heures du matin, afin de pouvoir vous dire solennellement : Mariez-vous. Ne faites pas la difficile, ne vous occupez pas de vos sentiments, ne pensez pas à l'ignoble calcul des hommes qui ont un pied ici, un pied chez les Matifat, ne réfléchissez à rien. Mariez-vous ! Pour une fille, se marier, c'est s'imposer à un homme qui prend l'engagement de la faire vivre dans une position plus ou moins heureuse, mais où la question matérielle est assurée. Je connais le monde : jeunes filles, mamans et grand'mères sont toutes hypocrites en démanchant sur le sentiment quand il s'agit de mariage. Aucun ne pense à autre chose qu'à un bel état. Quand sa fille est bien mariée, une mère dit qu'elle a fait une excellente affaire. » Et il lui developpa sa théorie sur le mariage, qui, selon lui, est une société de commerce instituée pour supporter la vie. « Je ne vous demande pas votre secret, ajouta-t-il, je le sais, les hommes disent tout entre eux, comme vous autres quand vous sortez après le dîner. Eh

bien, voici mon dernier mot : mariez-vous. Si vous ne vous mariez pas, souvenez-vous que je vous ai suppliée ici, ce soir, de vous marier ! » Rastignac parlait avec un certain accent qui commandait, non pas l'attention, mais la réflexion. Son insistance était de nature à surprendre, et Malvina fut si bien frappée au vif de l'intelligence où Rastignac avait voulu atteindre, qu'elle y songeait encore le lendemain, et cherchait inutilement la cause de cet avis.

— Je ne vois, dans toutes ces toupies que tu lances, rien qui ressemble à l'origine de la fortune de Rastignac, et tu nous prends pour des Matifat multipliés par six bouteilles de vin de Champagne, s'écria Finot.

— Nous y sommes, s'écria Bixiou. Vous avez suivi le cours de tous les petits ruisseaux qui ont fait les vingt mille livres de rentes auxquelles nous portons envie ! Rastignac tenait alors entre ses mains le fil de toutes ces existences.

— Desroches, les Matifat, Beaudenord, les d'Aldrigger, d'Aiglemont !

— Et de cent autres.

— Voyons comment ! s'écria Couture.

— Blondet vous a dit en gros les deux premières

liquidations de Nucingen, voici la troisième en détail. Dès la paix de 1815, Nucingen avait compris ce que nous ne comprenons qu'aujourd'hui : que l'argent n'est une puissance que quand il est en quantités disproportionnées. Il jalousait secrètement les frères Rotschild. Il possédait cinq millions, il en voulait dix ! Avec dix millions, il savait pouvoir en gagner trente, et n'en aurait eu que quinze avec cinq. Il avait donc résolu d'opérer une troisième liquidation, il songeait à payer ses créanciers avec des valeurs fictives, en gardant leur argent. Sur la place, une conception de ce genre ne se présente pas sous une expression aussi mathématique. Une pareille liquidation consiste à donner un petit pâté pour un louis d'or à de grands enfants qui, comme les petits enfants d'autrefois, préfèrent le pâté à la pièce, sans savoir qu'avec la pièce ils peuvent avoir deux cents pâtés.

— Qu'est-ce que tu dis donc là, Bixiou ? s'écria Couture, mais rien n'est plus loyal, il ne se passe pas de semaine aujourd'hui que l'on ne présente des pâtés au public en lui demandant un louis, est-il forcé de donner son argent ? n'a-t-il pas le droit de s'éclairer ?

— Vous l'aimeriez mieux contraint d'être actionnaire, dit Blondet.

— Non, dit Finot, où serait le talent?

— C'est bien fort pour Finot, dit Bixiou.

— Qui lui a donné ce mot-là? demanda Couture.

— Enfin, reprit Bixiou, Nucingen avait eu deux fois le bonheur de donner, sans le vouloir, un pâté qui s'était trouvé valoir mille francs, il avait réfléchi à ce malheureux bonheur, de pareils bonheurs finissent par tuer un homme, et il attendait depuis dix ans l'occasion de ne pas se tromper, de créer des valeurs qui auraient l'air de valoir quelque chose et qui...

— Mais, dit Couture, en expliquant ainsi la Banque, aucun commerce n'est possible. Plus d'un loyal banquier a persuadé, sous l'approbation d'un loyal gouvernement, aux plus fins boursiers de prendre des fonds qui devaient, dans un temps donné, se trouver dépréciés. Vous avez vu mieux que cela! émettre des valeurs pour payer les intérêts de certains fonds, afin d'en maintenir le cours et s'en défaire. Ces opérations ont plus ou moins d'analogie avec la liquidation à la Nucingen.

— En petit, dit Blondet, l'affaire peut paraître

singulière ; mais en grand, haute finance. Il y a des actes arbitraires qui sont criminels d'individu à individu, lesquels arrivent à rien quand ils sont étendus à une multitude quelconque, comme une goutte d'acide prussique devient innocente dans un baquet d'eau. Vous tuez un homme, on vous guillotine. Mais, avec une conviction gouvernementale quelconque, vous tuez cinq cents hommes, on respecte le crime politique. Vous prenez cinq mille francs dans mon secrétaire, vous allez au bagne. Mais avec le piment d'un gain à faire, habilement mis dans la gueule de mille boursiers, vous les forcez à prendre les rentes de je ne sais quelle république ou monarchie en faillite, émises, comme dit Couture, pour payer les intérêts de ces mêmes rentes, personne ne peut se plaindre. Voilà les vrais principes de l'âge d'or où nous vivons !

— La mise en scène d'une machine aussi immense, reprit Bixiou, exigeait bien des polichinelles. D'abord la maison Nucingen avait sciemment et à dessein employé ses cinq millions dans une affaire en Amérique, dont les profits devaient revenir toujours trop tard. Elle s'était dégarnie avec préméditation, car toute liquidation doit être motivée.

Elle avait en fonds particuliers et en valeurs émises environ six millions, et parmi les fonds particuliers étaient les trois cent mille de la baronne d'Aldrigger, les quatre cent mille de Beaudenord, un million à d'Aiglemont, trois cent mille à Matifat, un demi-million à Charles Grandet, le mari de mademoiselle d'Aubrion, etc. En créant lui-même une entreprise industrielle par actions, avec lesquelles il se proposait de désintéresser ses créanciers au moyen de manœuvres plus ou moins habiles, Nucingen aurait pu être suspecté, mais il s'y prit avec plus de finesse : il fit créer par un autre cette machine destinée à jouer le rôle du Mississipi dans le système de Law, car le propre de Nucingen est de faire servir les plus habiles gens de la place à ses projets, sans les leur communiquer. Nucingen laissa donc échapper devant du Tillet l'idée pyramidale et victorieuse de combiner une entreprise par actions en constituant un capital assez fort pour pouvoir servir de très-gros intérêts aux actionnaires pendant les premiers temps. Essayée pour la première fois, en un moment ou des capitaux niais abondaient, cette combinaison devait produire une hausse sur les actions, et par conséquent un bénéfice pour le ban-

quier qui les émettrait. Songez que ceci est du 1826. Quoique frappé de cette idée aussi féconde qu'ingénieuse, du Tillet pensa naturellement que si l'entreprise ne réussissait pas, il y aurait un blâme quelconque ; il suggéra de mettre en avant un directeur visible de cette machine commerciale. Vous connaissez aujourd'hui le secret de la maison Claparon fondée par du Tillet, une de ses plus belles inventions!...

— Oui, dit Blondet, l'éditeur responsable en finance, l'agent provocateur, le bouc émissaire ; mais aujourd'hui nous sommes plus forts, nous mettons : S'adresser à *l'administration de la chose*, telle rue, tel numéro, et le public trouve des employés en casquettes vertes, jolis comme des recors.

— Nucingen avait appuyé la maison Charles Claparon de tout son crédit, on pouvait jeter sans crainte sur quelques places un million de papier Claparon. Du Tillet proposa de mettre sa maison Claparon en avant. Adopté. En 1825, l'actionnaire n'était pas gâté dans les conceptions industrielles, le *fonds de roulement* était inconnu, les gérants ne s'obligeaient pas à ne point émettre leurs actions bénéficiaires, ils ne déposaient rien à la banque, ils ne garantissaient rien ; on ne daignait pas expliquer

la commandite en disant à l'actionnaire qu'on avait la bonté de ne pas lui demander plus de mille, de cinq cents, ou même de deux cent cinquante francs, et que l'expérience *in œre publico* ne durerait que sept ans, cinq ans, ou même trois ans, et qu'ainsi le dénoûment ne se fera pas longtemps attendre. C'était l'enfance de l'art! On n'avait même pas fait intervenir la publicité de ces gigantesques annonces par lesquelles on stimule les imaginations, en demandant de l'argent à tout le monde...

— Cela arrive quand personne n'en veut donner, dit Couture.

— Enfin la concurrence dans ces sortes d'entreprises n'existait pas, reprit Bixiou. Les fabricants de papier mâché, d'impressions sur indiennes, les lamineurs de zinc, les théâtres, les journaux ne se ruaient pas comme des chiens à la curée de l'actionnaire expirant. Nos belles affaires par actions, si naïvement publiées, se traitaient honteusement dans le silence et dans l'ombre de la Bourse. Les loups-cerviers exécutaient, financièrement parlant, l'air de la calomnie du Barbier de Séville; ils allaient *piano, piano*, et n'exploitaient le patient, l'actionnaire, qu'à domicile, à la Bourse, ou dans le monde,

par une rumeur plus ou moins habilement créée.

—Mais, quoique nous soyons entre nous et que nous puissions tout dire, je reviens là-dessus, dit Couture.

— Vous êtes orfévre, M. Josse ?

— Oui, je suis orfévre, reprit Couture. Je soutiens que la nouvelle méthode est infiniment moins traîtresse, plus loyale, moins assassine. La publicité permet la réflexion et l'examen. Si quelque actionnaire est gobé, il est venu de propos délibéré, on ne lui a pas vendu *chat en poche*. L'industrie...

— Allons, voilà l'industrie ! s'écria Bixiou.

— L'industrie y gagne, dit Couture sans prendre garde à l'interruption. Tout gouvernement qui se mêle du commerce et ne le laisse pas libre, entreprend une coûteuse sottise : il arrive ou au *maximum* ou au monopole. Selon moi, rien n'est plus conforme aux principes sur la liberté du commerce que les sociétés par actions ! Y toucher, c'est vouloir répondre du capital et des bénéfices, ce qui est stupide, car les bénéfices sont en proportion avec les risques ! Qu'importe à l'État la manière dont s'obtient le mouvement rotatoire de l'argent, pourvu qu'il soit dans une activité perpétuelle ! Qu'importe qui est riche, qui est pauvre, s'il y a tou-

jours la même quantité de riches imposables ! D'ailleurs, voilà vingt ans que les sociétés par actions, les commandites, primes sous toutes les formes, sont en usage dans le pays le plus commercial du monde, en Angleterre, où tout se conteste, où les chambres pondent mille ou douze cents lois par session, et où jamais un membre du parlement ne s'est levé pour parler contre la méthode...

— Curative des coffres pleins, et par les végétaux ! dit Bixiou, *les carottes !*

— Voyons? dit Couture enflammé... Vous avez dix mille francs, vous prenez dix actions de chacune *mille* dans dix entreprises différentes. Vous êtes volé neuf fois... (Cela n'est pas, le public est plus fort que qui que ce soit ! mais je le suppose.) une seule affaire réussit! (par hasard, d'accord ! on ne l'a pas fait exprès, allez ! blaguez !) Eh bien ! le *ponte* assez sage pour diviser ainsi ses masses, rencontre un superbe placement, comme l'ont trouvé ceux qui ont pris les actions des mines de Wortschin. Messieurs, avouons entre nous que les gens qui crient sont des hypocrites au désespoir de n'avoir ni l'idée d'une affaire, ni la puissance de la proclamer, ni l'adresse de l'exploiter. La preuve ne se fera

pas attendre. Avant peu, vous verrez l'aristocratie, les gens de cour, les ministériels descendre en colonnes serrées dans la Spéculation, et avancer des mains plus crochues que les nôtres et avoir des idées plus tortueuses, sans avoir notre supériorité. Quelle tête il faut pour fonder une affaire à une époque où l'avidité de l'actionnaire est égale à celle de l'inventeur! Quel grand magnétiseur doit être l'homme qui crée un Claparon, qui trouve des expédients nouveaux!

— Est-il beau, Couture, est-il beau! dit Bixiou à Blondet, il va demander qu'on lui élève des statues comme à un bienfaiteur de l'humanité.

— Il faudrait l'amener à conclure que l'argent des sots est de droit divin le patrimoine des gens d'esprit, dit Blondet.

— Messieurs, reprit Couture, rions ici pour tout le sérieux que nous garderons ailleurs quand nous entendrons parler des respectables bêtises que consacrent les lois faites à l'improviste.

— Il a raison. Quel temps, messieurs, dit Blondet, qu'un temps où dès que le feu de l'intelligence apparaît, on l'éteint vite par l'application d'une loi de circonstance, et alors les législateurs communaux

renferment le feu dans la machine, et quand la machine saute, arrivent les pleurs et les grincements de dents! Un temps où il ne se fait que des lois fiscales et pénales! Le grand mot de ce qui se passe, le voulez-vous? *Il n'y a plus de religion dans l'État!*

— Ah, dit Bixiou, bravo Blondet, tu as mis le doigt sur la plaie de la France, la fiscalité qui a plus ôté de conquêtes à notre pays que les vexations de la guerre. Dans le ministère où j'ai fait huit ans de galères, accouplé avec des bourgeois, il y avait un employé, homme de talent, qui avait résolu de changer tout le système des finances. Ah, bien! nous l'avons joliment dégommé. La France eût été trop heureuse, elle se serait amusée à reconquérir l'Europe, nous avons agi pour le repos des nations. Je l'ai tué par une caricature!

— Quand je dis le mot *religion*, je n'entends pas dire une capucinade, j'entends le mot en grand politique, reprit Blondet.

— Explique-toi, dit Finot.

— Voici, reprit Blondet. On a beaucoup parlé des affaires de Lyon, de la république canonnée dans les rues, personne n'a dit la vérité. La république s'était emparée de l'émeute comme un insurgé

s'empare d'un fusil. La vérité, je vous la donne pour drôle et profonde. Le commerce de Lyon est un commerce sans âme, qui ne fait pas fabriquer une aune de soie sans qu'elle soit commandée et que le payement soit sûr. Quand la commande s'arrête, l'ouvrier meurt de faim, il gagne à peine de quoi vivre en travaillant, les forçats sont plus heureux que lui. Après la révolution de juillet, la misère est arrivée à ce point que les Canuts ont arboré le drapeau : *Du pain ou la mort!* une de ces proclamations que le gouvernement aurait dû étudier, elle était produite par la cherté de la vie à Lyon. Lyon veut bâtir des théâtres et devenir une capitale, de là des octrois insensés. Les républicains ont flairé cette révolte à propos de pain, et ils ont organisé les *Canuts* qui se sont battus en partie double. Lyon a eu ses trois jours, mais tout est rentré dans l'ordre, et le Canut dans son taudis. Le Canut, probe jusque-là, rendant en étoffe la soie qu'on lui pesait en bottes, a mis la probité à la porte en songeant que les négociants le victimaient, et a mis de l'huile à ses doigts : il a rendu poids pour poids, mais il a vendu la soie représentée par l'huile, et le commerce des soieries françaises a été infesté d'*étoffes graissées,*

ce qui aurait pu entraîner la perte de Lyon, et celle d'une branche de commerce français. Les fabricants et le gouvernement, au lieu de supprimer la cause du mal, ont fait, comme certains médecins, rentrer le mal par un violent topique ; il fallait envoyer un homme habile, un de ces gens qu'on appelle immoraux, un abbé Terray, mais l'on a vu le côté militaire ! Les troubles ont donc produit les gros de Naples à quarante sous l'aune. Ces gros de Naples sont aujourd'hui vendus, on peut le dire, et les fabricants ont sans doute inventé je ne sais quel moyen de contrôle. Ce système de fabrication sans prévoyance devait arriver dans un pays où Richard Lenoir, un des plus grands citoyens que la France ait eus, est ruiné pour avoir fait travailler six mille ouvriers sans commande, les avoir nourris, et avoir rencontré des ministres assez stupides pour le laisser succomber à la révolution que 1814 a faite dans le prix des tissus. Voilà le seul cas où le négociant mérite une statue. Eh bien, cet homme est aujourd'hui l'objet d'une souscription sans souscripteurs, tandis que l'on a donné un million aux enfants du général Foy. Lyon est conséquent, il connaît la France, elle est sans aucun sentiment religieux.

L'histoire de Richard Lenoir est une de ces fautes que Fouché trouvait pires qu'un crime.

— Si dans la manière dont les affaires se présentent, reprit Couture en se remettant au point où il était avant l'interruption, il y a une teinte de charlatanisme, mot devenu flétrissant et mis à cheval sur le mur mitoyen du juste et de l'injuste, car je demande où commence, où finit le charlatanisme, ce qu'est le charlatanisme? Faites-moi l'amitié de me dire qui n'est pas charlatan? Voyons? un peu de bonne foi, l'ingrédient social le plus rare! Le commerce qui consisterait à aller chercher la nuit ce qu'on vendrait dans la journée serait un nonsens. Un marchand d'allumettes a l'instinct de l'accaparement. Accaparer la marchandise est la pensée du boutiquier de la rue Saint-Denis *dit* le plus vertueux, comme du spéculateur *dit* le plus effronté. Quand les magasins sont pleins, il y a nécessité de vendre. Pour vendre, il faut allumer le chaland, de là l'enseigne du moyen âge et aujourd'hui le prospectus! Entre appeler la pratique et la forcer d'entrer, de consommer, je ne vois pas la différence d'un cheveu! Il peut arriver, il doit arriver, il arrive souvent que des marchands attra-

pent des marchandises avariées, car le vendeur trompe incessamment l'acheteur. Eh bien, consultez les plus honnêtes gens de Paris, les notables commerçants enfin, tous vous raconteront triomphalement la rouerie qu'ils ont alors inventée pour écouler leur marchandise, quand on la leur avait vendue mauvaise. La rue Saint-Denis ne nous vend qu'une robe de soie graissée, elle ne peut que cela! Blondet vous a fait voir les affaires de Lyon dans leurs causes et leurs suites; moi, je vais à l'application de ma théorie par une anecdote. Un ouvrier en laine, ambitieux et criblé d'enfants par une femme trop aimée, croit à la république. Mon gars achète de la laine rouge, et fabrique ces casquettes en laine tricotée que vous avez pu voir sur la tête de plusieurs gamins de Paris, et vous allez savoir pourquoi. La république est vaincue. Après l'affaire de Saint-Méry, les casquettes étaient invendables. Quand un ouvrier se trouve dans son ménage avec femme, enfants et dix mille casquettes en laine rouge dont les chapeliers ne veulent plus, il lui passe par la tête autant d'idées qu'il en peut venir à un banquier bourré de dix millions d'actions à placer dans une affaire dont il se défie. Savez-vous ce

qu'a fait l'ouvrier, ce Law faubourien, ce Nucingen des casquettes ? Il a été trouver un dandy d'estaminet, un de ces farceurs qui font le désespoir des sergents de ville dans les bals champêtres aux barrières ; il l'a prié de jouer le rôle d'un capitaine américain pacotilleur, logé hôtel Meurice, et d'aller *désirer* dix mille casquettes en laine rouge, chez un riche chapelier qui en avait encore *une* dans sa montre. Le chapelier flaire une affaire avec l'Amérique, accourt chez l'ouvrier, et se rue au comptant sur les casquettes. Plus de capitaine américain, mais beaucoup de casquettes. Attaquer la liberté commerciale à cause de ces inconvénients, ce serait attaquer la justice sous prétexte qu'il y a des délits qu'elle ne punit pas, ou accuser la société d'être mal organisée à cause des malheurs qu'elle engendre ! Des casquettes et de la rue Saint-Denis, aux actions et à la banque, concluez !

— Couture, une couronne ! dit Blondet en lui mettant sa serviette tortillée sur sa tête. Je vais plus loin, messieurs. S'il y a vice dans la théorie actuelle, à qui la faute ? à la loi ! à la loi prise dans son système entier, à la législation ! à ces grands hommes d'arrondissement que la province envoie

bouffis d'idées morales, idées indispensables dans la conduite de la vie à moins de se battre avec la justice, mais stupides dès qu'elles empêchent un homme de s'élever à la hauteur où doit se tenir le législateur, Que les lois interdisent aux passions tel ou tel développement (le jeu, la loterie, les Ninons de la borne, tout ce que vous voudrez), elles n'extirperont jamais les passions. Tuer les passions, ce serait tuer la société, qui, si elle ne les engendre pas, du moins les développe. Ainsi vous entravez par des restrictions l'envie de jouer qui gît au fond de tous les cœurs, chez la jeune fille, chez l'homme de province, comme chez le diplomate, car tout le monde souhaite une fortune *gratis*, le jeu s'exerce aussitôt en d'autres sphères. Vous supprimez stupidement la loterie, les cuisinières n'en volent pas moins leurs maîtres, elles portent leurs vols à une caisse d'épargne, et la mise est pour elles de deux cent cinquante francs au lieu d'être de quarante sous, car les actions industrielles, les commandites, deviennent la loterie, le jeu sans tapis, mais avec un râteau invisible et un refait calculé. Les jeux sont fermés! la loterie n'existe plus, voilà la France bien plus morale, crient les imbéciles, comme s'ils

avaient supprimé les *pontes !* On joue toujours, seulement le bénéfice n'est plus à l'État qui remplace un impôt payé avec plaisir par un impôt gênant sans diminuer les suicides, car le joueur ne meurt pas, mais bien sa victime ! Je ne vous parle pas des capitaux à l'étranger, perdus pour la France, ni des loteries de Francfort, contre le colportage desquelles la convention avait décerné la peine de mort, et auquel se livraient les procureurs syndics ! Voilà le sens de la niaise philanthropie du législateur. L'encouragement donné aux caisses d'épargne est une grosse sottise politique. Supposez une inquiétude quelconque sur la marche des affaires, le gouvernement aura créé la *queue de l'argent*, comme on a créé dans la révolution la *queue du pain*. Autant de caisses, autant d'émeutes, et si dans un coin trois gamins arborent un seul drapeau, voilà une révolution. Un grand politique doit être un scélérat abstrait, sans quoi les sociétés sont mal menées. Un politique honnête homme est une machine à vapeur qui sentirait, ou un pilote qui ferait l'amour en tenant la barre : le bateau sombre. Un premier ministre qui prend cent millions et rend la France grande et heureuse, n'est-il

pas préférable à un ministre enterré aux frais de l'État, mais qui a ruiné son pays? Entre Richelieu, Mazarin, Potemkim, riches tous de trois cents millions, et le vertueux Robert-Lindet, qui n'a su tirer parti ni des assignats, ni des biens nationaux, ou les vertueux imbéciles qui ont perdu Louis XVI, hésiteriez-vous? Va ton train, Bixiou.

— Je ne vous expliquerai pas, reprit Bixiou, la nature de l'entreprise inventée par le génie financier de Nucingen, ce serait d'autant plus inconvenant qu'elle existe encore aujourd'hui, ses actions sont cotées à la Bourse; les combinaisons étaient si réelles, l'objet de l'entreprise si vivace, que, créées au capital nominal de mille francs, établies par une ordonnance royale, descendues à trois cents francs, elles ont remonté à sept cents francs, et arriveront au pair après avoir traversé les orages des années 27, 30 et 32. La crise financière de 1827 les fit fléchir, la révolution de juillet les abattit, mais l'affaire a des réalités dans le ventre (car Nucingen ne saurait inventer une mauvaise affaire). Enfin, comme plusieurs maisons de banque du premier ordre y ont participé, il ne serait pas parlementaire d'entrer dans plus de détails. Le capital

nominal fut de vingt millions, capital réel dix-huit, deux millions appartenaient aux fondateurs et aux banquiers chargés de l'émission des actions. Tout fut calculé pour faire arriver dans les six premiers mois l'action à gagner deux cents francs, par la distribution d'un faux dividende. Donc vingt pour cent sur vingt millions. En tout quatre millions. L'intérêt de du Tillet fut de cinq cent mille francs. Dans le vocabulaire financier, ce gâteau s'appelle *part à goinfre!* Nucingen se proposait d'opérer avec ses trois millons cinq cent mille francs, trois millions faits avec une main de papier rose et une pierre lithographique, de jolies petites actions à placer, précieusement conservées dans son cabinet. Les actions réelles allaient servir à fonder l'affaire, acheter un magnifique hôtel et commencer les opérations. Nucingen avait encore des actions dans je ne sais quelles mines de plomb argentifère, dans des mines de houille et dans deux canaux, actions bénéficiaires accordées pour la mise en scène de ces quatre entreprises en pleine activité, supérieurement montées et en faveur, au moyen du dividende pris sur le capital. Nucingen pouvait compter sur un *agio* si les actions montaient, mais le baron le

négligea dans ses calculs, il le laissait à fleur d'eau, sur la place, afin d'attirer les poissons! Il avait donc massé ses valeurs, comme Napoléon ses troupiers, afin de liquider durant la crise qui se dessinait et qui révolutionna, en 26 et 27, les places européennes. S'il avait eu son prince de Wagram, il aurait pu dire comme Napoléon du haut du Santon : Examinez bien la place, tel jour, à telle heure, il y aura là des fonds répandus! Mais à qui pouvait-il se confier? Du Tillet ne soupçonnait pas son compérage involontaire. Les deux premières liquidations avaient démontré à notre puissant baron la nécessité de s'attacher un homme qui pût lui servir de piston pour agir sur le créancier. Nucingen n'avait point de neveu, n'osait prendre de confident, il lui fallait un homme dévoué, un Claparon intelligent, doué de bonnes manières, un véritable diplomate, un homme digne d'être ministre et digne de lui. Pareilles liaisons ne se forment ni en un jour, ni en un an. Rastignac avait alors été si bien entortillé par le baron que, comme le prince de la Paix qui était autant aimé par le roi que par la reine d'Espagne, il croyait avoir conquis dans Nucingen une précieuse dupe. Après avoir ri d'un

homme dont la portée lui fut longtemps inconnue, il avait fini par lui vouer un culte grave et sérieux en reconnaissant en lui la force qu'il croyait posséder seul. Dès son début à Paris, Rastignac fut conduit à mépriser la société tout entière. Dès 1820, il pensait, comme le baron, qu'il n'y avait que des apparences d'honnête homme, il regardait le monde comme la réunion de toutes les corruptions, de toutes les friponneries. S'il admettait des exceptions, il condamnait la masse : il ne croyait à aucune vertu, mais à des circonstances où l'homme est vertueux. Cette science fut l'affaire d'un moment, elle fut acquise au sommet du Père-Lachaise, le jour où il conduisit un pauvre honnête homme, le père de sa Delphine, mort dupe de la société, des sentiments les plus vrais, et abandonné par ses filles et ses gendres. Il résolut de jouer tout ce monde, et de s'y tenir en grand costume de vertu, de probité, de belles manières. L'égoïsme l'arma de pied en cap. Quand il trouva Nucingen revêtu de la même armure, il l'estima comme au moyen âge, dans un tournoi, un chevalier damasquiné de la tête aux pieds, monté sur un barbe, eût estimé son adversaire houzé, monté comme lui. Mais il

s'amollit pendant quelque temps dans les délices de Capoue. L'amitié d'une femme comme Delphine de Nucingen est de nature à faire abjurer tout égoïsme. Après avoir été trompée une première fois dans ses affections, en rencontrant une mécanique de Birmingham comme était feu de Marsay, elle dut éprouver, pour un homme jeune et plein des religions de la province, un attachement sans bornes. Sa tendresse a réagi sur Rastignac. Quand Nucingen eut passé à l'ami de sa femme le harnais que l'exploitant met à l'exploité, ce qui arriva précisément au moment où il méditait sa troisième liquidation, il lui confia sa position, en lui montrant comme une obligation de son intimité, comme une réparation, le rôle de compère à prendre et à jouer. Le baron jugea dangereux de l'initier à son plan, Rastignac crut au malheur, et le baron lui laissa croire qu'il sauvait la boutique. Mais quand un écheveau a tant de fils, il s'y fait des nœuds. Rastignac trembla pour la fortune de Delphine : il stipula l'indépendance de la baronne, en exigeant une séparation de biens, en se jurant à lui-même de solder son compte avec elle en lui triplant sa fortune. Comme il ne parlait pas de lui-même,

Nucingen le supplia d'accepter, en cas de réussite complète, vingt-cinq actions de mille francs chacune dans les mines de plomb argentifère, que Rastignac prit pour ne pas l'offenser! Nucingen avait seriné Rastignac la veille de la soirée où il avait dit à Malvina de se marier. A l'aspect des cent familles heureuses qui allaient et venaient dans Paris, tranquilles sur leur fortune, les Godefroid de Beaudenord, les d'Aldrigger, les d'Aiglemont, etc., il lui prit un frisson comme à un jeune général qui pour la première fois contemple une armée avant la bataille. La pauvre petite Isaure et Godefroid, jouant à l'amour, lui représentaient Acis et Galatée sous le rocher que le gros Polyphême va faire tomber sur eux.

— Ce singe de Bixiou, dit Blondet, il a presque du talent.

— Ah! je ne marivaude donc plus, dit Bixiou. Depuis deux mois, Godefroid se livrait à tous les petits bonheurs d'un homme qui se marie. On ressemble alors à ces oiseaux qui font leurs nids au printemps, vont et viennent, ramassent des brins de paille, les portent dans leur bec, et cotonnent le domicile de leurs œufs. Il avait loué rue de la

Planche un petit hôtel de mille écus, commode, convenable, ni trop grand, ni trop petit; il allait tous les matins voir travailler les ouvriers, surveiller les peintures. Il y avait introduit le *comfort*, la seule bonne chose qu'il y ait en Angleterre : calorifère pour maintenir une température égale dans la maison; mobilier bien choisi, ni trop brillant, ni trop élégant; couleurs fraîches et douces à l'œil, stores intérieurs et extérieurs à toutes les croisées; argenterie, voitures neuves; il avait fait arranger l'écurie, la sellerie, les remises où Toby, Joby, Paddy se démenait et frétillait comme une marmotte déchaînée, en paraissant très-heureux de savoir qu'il y aurait des femmes au logis et une *lady!* Cette passion de l'homme qui se met en ménage, qui choisit des pendules, vient chez sa future les poches pleines d'échantillons d'étoffes, la consulte sur l'ameublement de la chambre à coucher, qui va, vient, trotte, quand il va, vient et trotte animé par l'amour, est une des choses qui réjouissent le plus un cœur honnête et surtout les fournisseurs. Et comme rien ne plaît davantage au monde que le mariage d'un joli jeune homme de vingt-sept ans avec une charmante personne de

vingt ans qui danse bien, Godefroid, embarrassé pour la corbeille, invita Rastignac et madame de Nucingen à déjeuner, pour les consulter sur cette affaire majeure ; il eut l'excellente idée de prier son cousin d'Aiglemont et sa femme, et madame de Serisy. Les femmes du monde aiment assez à se dissiper une fois par hasard chez les garçons, à y déjeuner.

— C'est leur école buissonnière, dit Blondet.

— On devait aller voir rue de la Planche le petit hôtel des futurs époux, reprit Bixiou, les femmes sont pour ces petites expéditions comme les ogres pour la chair fraîche, elles rafraîchissent leur présent de cette jeune joie qui n'est pas encore flétrie par la jouissance. Le couvert fut mis dans un petit salon qui, pour l'enterrement de la vie de garçon, fut paré comme un cheval de cortége. Le déjeuner fut commandé de manière à offrir ces jolis petits plats que les femmes aiment à manger, croquer, sucer le matin, temps où elles ont un effroyable appétit, sans vouloir l'avouer, car il semble qu'elles se compromettent en disant : J'ai faim ! — Et pourquoi tout seul? dit Godefroid en voyant arriver Rastignac. — Madame de Nucingen est triste, je te

conterai tout cela, répondit Rastignac qui avait une tenue d'homme contrarié. — De la brouille? s'écria Godefroid. — Non, dit Rastignac. A quatre heures, les femmes envolées au bois de Boulogne, Rastignac resta dans le salon, et il regarda mélancoliquement par la fenêtre Toby, Joby, Paddy, qui se tenait audacieusement devant le cheval attelé au tilbury, les bras croisés comme Napoléon; il ne pouvait pas le tenir en bride autrement que par sa voix clairette, et le cheval craignait Joby, Toby. — Hé bien, qu'as-tu, mon cher ami? dit Godefroid à Rastignac, tu es sombre, inquiet, ta gaieté n'est pas franche. Le bonheur incomplet te tiraille l'âme! Il est en effet bien triste de ne pas être marié à la mairie et à l'église avec la femme que l'on aime. — As-tu du courage, mon cher, pour entendre ce que j'ai à te dire, et sauras-tu reconnaître à quel point il faut s'attacher à quelqu'un pour commettre l'indiscrétion dont je vais me rendre coupable? lui dit Rastignac de ce ton qui ressemble à un coup de fouet. — Quoi? dit Godefroid en pâlissant. — J'étais triste de ta joie, et je n'ai pas le cœur, en voyant tous ces apprêts, ce bonheur en fleur, de garder un secret pareil. — Dis donc en trois mots. — Jure-moi

sur l'honneur que tu seras en ceci muet comme une tombe. — Comme une tombe. — Que si l'un de tes proches était intéressé dans ce secret, il ne le saurait pas. — Pas. — Hé bien, Nucingen est parti cette nuit pour Bruxelles; il faut déposer, si l'on ne peut pas liquider. Sa femme vient de demander ce matin même au Palais sa séparation de biens. Tu peux encore sauver ta fortune. — Comment? dit Godefroid en se sentant un sang de glace dans les veines. — Écris tout simplement au baron de Nucingen une lettre antidatée de quinze jours, par laquelle tu lui donnes l'ordre de t'employer tous tes fonds en actions (et il lui nomma la société Claparon). Tu as quinze jours, un mois, trois mois peut-être pour les vendre au-dessus du prix actuel, elles gagneront encore. — Mais d'Aiglemont qui déjeunait avec nous, d'Aiglemont qui a chez Nucingen un million! — Écoute, je ne sais pas s'il y a assez de ces actions pour le couvrir, et puis, je ne suis pas son ami, je ne puis pas trahir les secrets de Nucingen, tu ne dois pas lui en parler, si tu dis un mot tu me réponds des conséquences. Godefroid resta pendant dix minutes dans la plus parfaite immobilité. — Acceptes-tu, oui ou non? lui dit impitoya-

blement Rastignac. Godefroid prit une plume et de l'encre, il écrivit et signa la lettre que lui dicta Rastignac. — Mon pauvre cousin! s'écria-t-il. — Chacun pour soi, dit Rastignac. Et d'un de chambré! ajouta-t-il en quittant Godefroid. Pendant que Rastignac manœuvrait dans Paris, voilà quel aspect présentait la Bourse. J'ai un ami de province, une bête qui me demandait en passant à la Bourse, entre quatre et cinq heures, pourquoi ce rassemblement de causeurs qui vont et viennent, ce qu'ils peuvent se dire, et pourquoi se promener après l'irrévocable fixation du cours des effets publics. Mon ami, lui dis-je, ils ont mangé, ils digèrent; pendant la digestion, ils font des cancans sur le voisin, sans cela pas de sécurité commerciale à Paris. Là se lancent les affaires, et il y a tel homme, Palma, par exemple, dont l'autorité est semblable à celle d'*Arago* à l'Académie royale des sciences. Il dit que la spéculation se fasse, et la spéculation est faite.

— Quel homme, messieurs, dit Blondet, que ce juif qui possède une instruction non pas universitaire, mais universelle. Chez lui, l'universalité n'exclut pas la profondeur; ce qu'il sait, il le sait

à fond; son génie est intuitif en affaires ; c'est le grand référendaire des loups-cerviers qui dominent la place de Paris, et qui ne font une entreprise que quand Palma l'a examinée. Il est grave, il écoute, il étudie, il réfléchit, et dit à son interlocuteur qui, vu son attention, le croit empaumé : — Cela ne me va pas. Ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est qu'après avoir été dix ans l'associé de Werbrust, il ne s'est jamais élevé de nuages entre eux.

— Ça n'arrive qu'entre gens très-forts ou très-faibles ; tout ce qui est entre les deux se dispute et ne tarde pas à se séparer ennemis, dit Couture.

— Vous comprenez, dit Bixiou, que Nucingen avait savamment et d'une main habile, lancé sous les colonnes de la Bourse un petit obus qui éclata sur les quatre heures. — Savez-vous une nouvelle grave? dit du Tillet à Werbrust en l'attirant dans un coin. Nucingen est à Bruxelles, sa femme a présenté au tribunal une demande en séparation de biens. — Êtes-vous son compère pour une liquidation? dit Werbrust en souriant. — Pas de bêtises, Werbrust, dit du Tillet, vous connaissez les gens qui ont de son papier, écoutez-moi, nous avons une affaire à combiner. Les actions de notre société gagnent

vingt pour cent, elles gagneront vingt-cinq fin du mois, vous savez pourquoi, on distribue le dividende. — Finaud! dit Werbrust, allez, allez votre train, vous êtes un diable qui avez les griffes longues et pointues. — Mais laissez-moi donc dire, nous n'aurons pas le temps d'opérer, je viens de trouver mon idée en apprenant la nouvelle, et j'ai positivement vu madame de Nucingen dans les larmes, elle a peur pour sa fortune. — Pauvre petite! dit Werbrust d'un air ironique. — Hé bien? — Hé bien, il y a chez moi mille actions de mille francs que Nucingen m'a remises à placer, comprenez-vous? — Bon! — Achetons à dix pour cent de remise, du papier de la maison Nucingen pour un million, nous gagnerons quinze pour cent d'un million, car nous serons créanciers et débiteurs, la confusion s'opérera! mais agissons finement, les détenteurs pourraient croire que nous manœuvrons dans les intérêts de Nucingen. Werbrust comprit et serra la main de du Tillet en lui jetant le regard d'une femme qui fait une niche à sa voisine. — Hé bien, vous savez la nouvelle, leur dit Martin Falleix, la maison Nucingen suspend? — Bah! répondit Werbrust, n'ébruitez donc pas cela, laissez les gens

qui ont de son papier faire leurs affaires. — Savez-vous la cause du désastre? dit Claparon en intervenant. — Toi, tu ne sais rien, lui dit du Tillet, il n'y aura pas le moindre désastre, il y aura un payement intégral. Nucingen recommencera les affaires et trouvera des fonds tant qu'il en voudra chez moi. Je sais la cause de la suspension : il a disposé de tous ses capitaux en faveur du Mexique, qui lui retourne des métaux, des canons espagnols si sottement fondus qu'il s'y trouve de l'or, des cloches, des argenteries d'église, toutes les démolitions de la monarchie espagnole dans les Indes. Le retour de ces valeurs tarde, il est gêné, voilà tout. — C'est vrai, dit Werbrust, je prends son papier à vingt pour cent d'escompte. La nouvelle circulait avec la rapidité du feu sur une meule de paille. Les choses les plus contradictoires se disaient; mais il y avait une telle confiance en la maison Nucingen, toujours à cause des deux précédentes liquidations, que personne n'offrait de papier Nucingen. — Il faut que Palma nous donne un coup de main, dit Werbrust. Palma était l'oracle des Keller, gorgés de valeurs Nucingen, un mot d'alarme dit par lui suffisait. Werbrust obtint de Palma qu'il donnât un

coup de cloche. Le lendemain, l'alarme régnait à la Bourse : les Keller conseillés par Palma cédèrent leurs valeurs à quinze pour cent d'escompte, et ils firent autorité à la Bourse, on les savait très-fins. Taillefer donna dès lors trois cent mille francs à vingt pour cent, Martin Falleix deux cent mille à dix pour cent. Gigonnet devina le coup ! Il chauffa la panique afin de se procurer du papier Nucingen pour gagner quelques deux ou trois pour cent en le cédant à Werbrust. Il avise, dans un coin de la Bourse, le pauvre Matifat, qui avait trois cent mille francs chez Nucingen. Le droguiste, pâle et blême, ne vit pas sans frémir le terrible Gigonnet, l'escompteur de son ancien quartier, venir à lui pour le scier en deux. — Ça va mal, la crise se dessine, Nucingen arrange! mais ça ne vous regarde pas, père Matifat, vous êtes retiré des affaires. — Hé bien, vous vous trompez, Gigonnet, je suis pincé de trois cent mille francs avec lesquels je voulais opérer sur les rentes d'Espagne. — Ils sont sauvés, les rentes d'Espagne vous auraient tout dévoré, tandis que je vous donnerai quelque chose de votre compte chez Nucingen, comme cinquante pour cent. — J'aime mieux voir venir la liquidation, répondit Matifat, jamais un

banquier n'a donné moins de cinquante pour cent? Ah! s'il ne s'agissait que de six pour cent, dit l'ancien droguiste. — Hé bien, voulez-vous à quinze? dit Gigonnet. — Vous me paraissez bien pressé, dit Matifat. — Bonsoir, dit Gigonnet. — Voulez-vous à dix? — Soit, dit Gigonnet. Deux millions étaient rachetés le soir et balancés chez Nucingen par du Tillet, pour le compte de ces trois associés fortuits, qui le lendemain touchèrent leur prime. La vieille, jolie, petite baronne d'Aldrigger déjeunait avec ses deux filles et Godefroid, lorsque Rastignac vint d'un air diplomatique engager la conversation sur la crise financière. Le baron de Nucingen avait une vive affection pour la famille d'Aldrigger, il s'était arrangé, en cas de malheur, pour couvrir le compte de la baronne, par ses meilleures valeurs, des actions dans les mines de plomb argentifère; mais pour la sûreté de la baronne, elle devait le prier d'employer ainsi les fonds. — Ce pauvre Nucingen, dit la baronne, et que lui arrive-t-il donc? — Il est en Belgique, sa femme demande une séparation de biens; mais il est allé chercher des ressources chez les Arstkée et Fluerens. — Mon Dieu, cela me rappelle mon pauvre mari! Cher monsieur de Rasti-

gnac, comme cela doit vous faire mal, à vous si attaché à cette maison-là ! — Pourvu que tous les indifférents soient à l'abri, ses amis seront récompensés plus tard, il s'en tirera, c'est un homme habile. — Un honnête homme, dit la baronne. Au bout de neuf jours, la liquidation du passif de la maison Nucingen était opérée, sans autres procédés que les lettres par lesquelles chacun demandait l'emploi de son argent en valeurs désignées et sans autres formalités de la part des maisons de banque que la remise des valeurs Nucingen contre les actions qui prenaient faveur. Pendant que du Tillet, Werbrust, Claparon, Gigonnet et quelques gens, qui se croyaient fins, faisaient revenir de l'étranger avec un pour cent de prime le papier de la maison Nucingen, car ils gagnaient encore à l'échanger contre les actions en hausse, la rumeur était d'autant plus grande sur la place de Paris, que personne n'avait plus rien à craindre. On babillait sur Nucingen, on l'examinait, on le jugeait, on trouvait moyen de le calomnier ! Son luxe, ses entreprises, quand un homme en fait autant, il se coule, etc. Quelques maisons furent très-étonnées de recevoir des lettres de Genève, de Bâle, de Milan, de Naples,

de Gênes, de Marseille, de Londres, dans lesquelles leurs correspondants annonçaient, non sans étonnement, qu'on leur offrait un pour cent de prime du papier de Nucingen dont elles leur mandaient la faillite. — Il se passe quelque chose, dirent les loups-cerviers. Le tribunal avait prononcé la séparation des biens entre Nucingen et sa femme. La question se compliqua bien plus encore : les journaux annoncèrent le retour de M. le baron de Nucingen, lequel avait été s'entendre avec un célèbre industriel de la Belgique, pour l'exploitation d'anciennes mines de charbon de terre, alors en souffrance, les fosses des bois de Bossut. Le baron reparut à la Bourse, sans seulement prendre la peine de démentir les rumeurs calomnieuses qui avaient circulé sur sa maison, il dédaigna de réclamer par la voie des journaux, il acheta pour deux millions un magnifique domaine aux portes de Paris. Six semaines après, le journal de Bordeaux annonça l'entrée en rivière de deux vaisseaux chargés, pour le compte de la maison Nucingen, de métaux dont la valeur était de sept millions. Palma, Werbrust et du Tillet comprirent que le tour était fait, mais ils furent les seuls à le comprendre. Ces écoliers étudièrent la

mise en scène de ce *puff* financier, reconnurent qu'il était préparé depuis onze mois, et proclamèrent Nucingen le plus grand financier européen. Rastignac n'y comprit rien, mais il y avait gagné trois cent mille francs que Nucingen lui avait laissé tondre sur les brebis parisiennes, et avec lesquels il a doté ses deux sœurs. D'Aiglemont, averti par son cousin Baudenord, était venu supplier Rastignac d'accepter dix pour cent de son million, s'il lui faisait obtenir l'emploi du million en actions sur un canal qui est encore à faire, car Nucingen a si bien roulé le gouvernement dans cette affaire-là que les concessionnaires du canal ont intérêt à ne pas le finir. Charles Grandet l'a imploré pour échanger son argent contre des actions. Enfin, Rastignac a joué pendant dix jours le rôle de Law supplié par les plus jolies duchesses de leur donner des actions, et aujourd'hui le gars peut avoir quinze ou vingt mille livres de rente en actions dans les mines de plomb argentifère.

— Si tout le monde gagne, qui donc a perdu? dit Finot.

— Conclusion, reprit Bixiou. Alléchés par le second faux dividende qu'ils touchèrent quelques

mois après l'échange de leur argent contre les actions, le marquis d'Aiglemont et Beaudenord les gardèrent (je vous les pose pour tous les autres), ils avaient trois pour cent de plus de leurs capitaux, ils chantèrent les louanges de Nucingen, et le défendirent au moment même où il fut soupçonné de suspendre ses payements, Godefroid épousa sa chère Isaure, et reçut pour cent mille francs d'actions dans les mines. A l'occasion de ce mariage, les Nucingen donnèrent un bal dont la magnificence surpassa l'idée qu'on s'en faisait. Delphine offrit à la jeune mariée une charmante parure en rubis. Isaure dansa, non plus en jeune fille, mais en femme heureuse. La petite baronne fut plus que jamais la petite bergère des Alpes. Malvina, la femme d'*Avez-vous vu dans Barcelone?* entendit, au milieu de ce bal, du Tillet lui conseiller sèchement d'être madame Desroches. Desroches, chauffé par les Nucingen, par Rastignac, essaya de traiter les affaires d'intérêt; mais aux premiers mots d'actions des mines données en dot, il rompit, et se retourna vers les Matifat. Rue du Cherche-Midi, l'avoué trouva les damnées actions sur les canaux dont Gigonnet avait bourré Matifat au lieu de lui

donner de l'argent. Vois-tu Derosches rencontrant le râteau de Nucingen sur les deux dots qu'il avait conchées en joue ? Les catastrophes ne se firent pas attendre. La société Claparon fit trop d'affaires, il y eut engorgement, elle cessa de servir les intérêts et de donner des dividendes, quoique ses opérations fussent excellentes. Ce malheur se combina avec les événements de 1827, 1830 et 1832. De douze cent cinquante francs, les actions tombèrent à quatre cents francs, quoiqu'elles valussent intrinsèquement six cents francs. Nucingen, qui connaissait leur prix intrinsèque, racheta. La petite baronne d'Aldrigger avait vendu ses actions dans les mines qui ne rapportaient rien, et Godefroid vendit celles de sa femme par la même raison, et comme la baronne, il avait échangé les mines contre les actions de la société Claparon. Leurs dettes les forcèrent à vendre en pleine baisse. De ce qui leur représentait sept cent mille francs, ils en eurent deux cent trente mille, avec lesquels ils firent leur lessive, et le reste fut prudemment placé dans le trois pour cent à 75. Godefroid, si heureux garçon, sans soucis, qui n'avait qu'à se laisser vivre, se vit chargé d'une petite femme incapable de supporter l'infortune,

bête comme une oie, car au bout de six mois il s'était aperçu du changement de l'objet aimé en volatile, et chargé d'une belle-mère sans pain qui rêve toilettes. Les deux familles se sont réunies pour pouvoir exister. Godefroid fut obligé d'en venir à faire agir toutes ses protections refroidies pour avoir une place de mille écus au ministère des finances. Les amis?... aux Eaux. Les parents?... étonnés, promettant : « *Comment, mon cher, mais comptez sur moi ! Pauvre garçon !* » Oublié un quart d'heure après. Il dut sa place à l'influence de Nucingen et de Vandenesse. Ces gens si estimables et si malheureux logent aujourd'hui rue de Mont-Thabor, à un troisième étage au-dessus de l'entre-sol. L'arrière-petite perle des Adolphus, Malvina, ne possède rien, elle donne des leçons de piano pour ne pas être à charge à son beau-frère. Noire, grande, mince, sèche, elle ressemble à une momie échappée de chez Passalacqua et qui court à pied dans Paris. En 1830, Beaudenord a perdu sa place, et sa femme lui a donné un quatrième enfant. Huit maîtres et deux domestiques (Wirth et sa femme)! argent : huit mille livres de rentes. Les mines donnent aujourd'hui des dividendes si considérables que l'ac-

tion de mille francs vaut mille francs de rente. Rastignac et madame de Nucingen ont acheté les actions vendues par Godefroid et par la baronne. Nucingen a été créé pair de France par la révolution de juillet, et grand officier de la Légion d'honneur. Quoiqu'il n'ait pas liquidé après 1830, il a, dit-on, seize à dix-huit millions de fortune. Sûr des ordonnances de juillet, il avait vendu tous ses fonds et replacé hardiment quand le trois pour cent fut à 45, et il a fait croire au château que c'était par dévouement. Dernièrement, en passant rue de Rivoli pour aller au bois de Boulogne, il aperçut sous les arcades la baronne d'Aldrigger; elle avait une capote verte doublée de rose, une robe à fleurs, une mantille, enfin elle était toujours et plus que jamais bergère des Alpes, car elle n'a pas plus compris les causes de son malheur que les causes de son opulence, elle s'appuyait sur la pauvre Malvina, modèle des dévouements héroïques, et qui avait l'air d'être la vieille mère, tandis que la baronne avait l'air d'être la jeune fille. Wirth les suivait un parapluie à la main. « Foilà tes chens, dit le baron à un nouveau ministre avec lequel il allait se promener, tont il m'a été imbossible de faire la forteine. La pour-

rasque à principes est passée, reblacez tonc ce baufre Peautenord. » Beaudenord est rentré aux finances par les soins de Nucingen que les d'Aldrigger vantent comme un héros d'amitié, car il invite toujours la petite bergère des Alpes et ses filles. Il est impossible à qui que ce soit au monde de démontrer comment il a, par trois fois et sans effraction, voulu voler le public enrichi par lui, malgré lui. Personne n'a de reproches à lui faire. Qui viendrait dire que la haute banque est parfois un coupe-gorge, commettrait la plus insigne calomnie. Si les effets haussent et baissent, si les valeurs augmentent et se détériorent, ce flux et reflux est produit par un mouvement naturel, atmosphérique, en rapport avec l'influence de la lune, et M. Arago est coupable de ne donner aucune théorie scientifique sur cet important phénomène. Il résulte seulement de ceci une vérité pécuniaire que je n'ai vue écrite nulle part.

— Laquelle?

— Le débiteur est plus fort que le créancier.

— Oh! dit Blondet, moi je vois dans ce que nous avons dit la paraphrase d'un mot de Montesquieu, dans lequel il a concentré l'Esprit des Lois.

— Quoi ? dit Finot.

— Les lois sont des toiles d'araignée à travers lesquelles passent les grosses mouches.

— Où veux-tu donc en venir ? dit Finot à Blondet.

— Au gouvernement absolu, le seul où les entreprises de l'esprit contre la loi puissent être réprimées ! Oui, l'arbitraire sauve les peuples en venant au secours de la justice, car le droit de grâce n'a pas d'envers, le roi peut gracier le banqueroutier frauduleux, il ne rend rien à l'actionnaire. La légalité tue la société moderne.

— Fais comprendre cela à des électeurs, dit Bixiou.

— Il y a quelqu'un qui s'en est chargé.

— Qui ?

— Le temps. Comme l'a dit l'evêque de Léon, si la liberté est ancienne, le pouvoir absolu est éternel : toute nation saine d'esprit y reviendra sous une forme ou sous une autre.

— Tiens, il y avait du monde à côté, dit Finot en nous entendant sortir.

— Il y a toujours du monde à côté, répondit Bixiou qui me parut aviné.

Paris, novembre 1837.

ENVOI

A Madame Zulma Carraud,

A FRAPESLE.

N'est-ce pas à vous, madame, dont la haute et probe intelligence est comme un trésor pour vos amis, à vous, qui êtes à la fois pour moi tout un public judicieux, et la plus indulgente des sœurs, que je dois dédier cette œuvre? Daignez l'accepter comme témoignage d'une amitié dont je suis fier.

DE BALZAC.

Aux Jardies, août 1838.

FIN DE LA MAISON NUCINGEN.

LA TORPILLE.

DÉDICACE.

A SON ALTESSE

Le prince Alfonso Serafino di Porcia,

A MILAN.

Permettez-moi de mettre votre nom en tête d'une œuvre essentiellement parisienne et méditée chez vous ces jours derniers. N'est-il pas naturel de vous offrir les fleurs de rhétorique poussées dans votre jardin, arrosées des regrets qui m'ont fait connaître la nostalgie, et que vous avez adoucis,

quand j'errais sous les *boschetti*, dont les ormes me rappelaient les Champs-Élysées. Peut-être rachèterai-je ainsi le crime d'avoir rêvé Paris en face du Dôme, d'avoir aspiré à nos rues si boueuses sur les dalles si propres et si élégantes de Porta Renza. Quand j'aurai quelques livres à publier qui pourront être dédiés à des Milanaises, j'aurai le bonheur de trouver des noms déjà chers à vos vieux conteurs italiens parmi ceux des personnes que nous aimons, et au souvenir desquelles je vous prie de rappeler

Votre sincèrement affectionné,

DE BALZAC.

LE BAL DE L'OPÉRA.

En 1824, au dernier bal de l'Opéra, plusieurs masques furent frappés de la beauté d'un jeune homme qui se promenait dans la salle, dans les corridors et dans le foyer, avec l'allure des gens en quête d'une femme attardée, ou que des circonstances imprévues retiennent au logis. Le secret de cette démarche, tour à tour indolente et pressée, n'est connu que des vieilles femmes et de quelques

flaneurs émérites : dans cet immense rendez-vous, la foule observe peu la foule, les intérêts sont passionnés, le désœuvrement s'ennuie.

Le jeune dandy était si bien absorbé par son inquiète recherche, qu'il ne s'apercevait pas de son succès. Les exclamations railleusement admiratives de certains masques, les étonnements sérieux, les mordants lazzi, les plus douces paroles, il ne les entendait, il ne les voyait point. Quoique sa beauté le classât parmi ces personnages exceptionnels qui viennent au bal de l'Opéra pour y avoir une aventure, et qui l'attendent comme on attendait un coup heureux à la roulette quand Frascati vivait, il paraissait bourgeoisement sûr de sa soirée, il devait être le héros d'un de ces mystères à trois personnages qui composent tout le bal masqué de l'Opéra, et connus seulement de ceux qui y jouent leur rôle ; car pour les jeunes femmes qui viennent là pour pouvoir dire : J'ai vu ; pour les gens de province, pour les jeunes gens inexpérimentés, pour les étrangers, l'Opéra doit être alors le palais de la fatigue et de l'ennui. Pour eux, cette foule noire, lente et pressée, qui va, vient, serpente, tourne, retourne, monte, descend, et ne peut être compa-

rée qu'à des fourmis sur leur tas de bois, n'est pas plus compréhensible que la Bourse pour un paysan bas-breton qui ignore l'existence du grand-livre.

A de rares exceptions près, à Paris, les hommes ne se masquent point : un homme en domino paraît ridicule. En ceci le génie de la nation éclate : les gens qui veulent cacher leur bonheur peuvent aller au bal de l'Opéra sans y venir, les masques absolument forcés d'y entrer en sortent aussitôt, car une des choses les plus amusantes est l'encombrement que produit à la porte, dès l'ouverture du bal, les masses ascendantes et descendantes; ainsi, les hommes masqués sont des maris jaloux qui viennent espionner leurs femmes, ou des maris en bonne fortune qui ne veulent pas être espionnés par elles, deux situations également moquables. Le jeune homme était suivi, sans qu'il le sût, par un masque assassin, gros et court, roulant sur lui-même comme un tonneau. Pour tout habitué de l'Opéra, ce domino trahissait un administrateur, un agent de change, un banquier, un notaire, un bourgeois quelconque en soupçon de son infidèle, car, dans la très-haute société, personne ne court après d'humiliants témoignages. Déjà plusieurs mas-

ques s'étaient montré en riant ce monstrueux personnage, d'autres l'avaient apostrophé, quelques jeunes gens s'en étaient moqués; sa carrure et son maintien annonçaient un dédain marqué pour ces traits sans portée : il allait où le menait le jeune homme, comme va un sanglier poursuivi qui ne se soucie ni des balles qui sifflent à ses oreilles, ni des chiens qui aboient après lui. Quoiqu'au premier abord le plaisir et l'inquiétude aient pris la même livrée, l'illustre robe noire vénitienne, et que tout soit confus au bal de l'Opéra, les différents cercles dont se compose la société parisienne se retrouvent, se reconnaissent et s'observent : il y a des notions si précises pour quelques initiés, que ce grimoire d'intérêts est lisible comme un roman qui serait amusant. Pour les habitués, cet homme ne pouvait donc pas être en bonne fortune, il eût infailliblement porté quelque marque convenue, rouge, blanche ou verte, qui signale des bonheurs apprêtés de longue main.

S'agissait-il d'une vengeance? En le voyant suivre de si près un amant, quelques désœuvrés revenaient au beau visage sur lequel le plaisir avait mis sa divine auréole. Le jeune homme intéressait :

plus il allait, plus il réveillait de curiosités. Tout en lui signalait les habitudes d'une vie élégante. Suivant une fatale loi de cette époque, il n'y avait aucune différence ni physique ni morale entre le plus distingué, le mieux élevé des fils d'un duc et pair, et lui que naguère la misère étreignait de ses mains de fer au milieu de Paris. Sa beauté, sa jeunesse pouvaient masquer de profonds abîmes, comme chez beaucoup de jeunes gens qui veulent jouer un rôle à Paris sans posséder le capital nécessaire à leurs prétentions, et qui chaque jour risquent le tout pour le tout en sacrifiant au Dieu le plus courtisé de cette cité royale, le Hasard. Sa mise, ses manières étaient donc irréprochables, il foulait le parquet classique du foyer en habitué de l'Opéra, car il y a là, comme dans toutes les zones de Paris, une façon d'être qui révèle ce que vous êtes, ce que vous faites, d'où vous venez et ce que vous voulez.

— Le beau jeune homme! Ici l'on peut se retourner pour le voir, dit un masque en qui les habitués du bal reconnaissaient une femme comme il faut.

— Vous ne vous le rappelez pas? lui répondit son

cavalier, il est vrai qu'il est bien changé! Madame du Châtelet vous l'a présenté...

— Eh! c'est le petit apothicaire dont elle s'était amourachée : il s'est formé.

— Sa physionomie, reprend le baron du Châtelet, annonce une pensée mûrie au feu des plus vives contrariétés, les misères de la vie littéraire y ont laissé leurs empreintes, il a été journaliste, il a écrit, il a fait des dettes, il a ruiné sa famille, il...

— Ah, il a écrit!

— Oui, mais reprit l'envieux, il a, dit-on, assez de talent pour ne pas avoir d'amis, et pas assez de succès pour avoir des ennemis. Sa médiocrité coulait entre deux eaux. Je le croyais tombé trop au fond pour jamais pouvoir remonter, et je ne comprends pas comment il peut reparaître dans le monde.

— Il a de belles mains et un air de prince, dit le masque, certes quelque femme comme il faut a passé par là. Ma cousine, qui l'avait deviné, n'a pas su le débarbouiller. Dites-moi quelque chose de sa vie qui puisse me permettre de l'intriguer.

Ce couple qui suivait le jeune homme en chu-

chotant fut alors particulièrement observé par le masque aux épaules carrées.

— Cher monsieur Chardon, dit le baron du Châtelet en prenant le dandy par le bras, je vous présente une personne qui veut renouer connaissance avec vous...

— Cher baron Châtelet, répondit le jeune homme, cette personne m'a appris combien était ridicule le nom que vous me donnez. Une ordonnance du roi m'a rendu celui de mes ancêtres maternels, les Rubempré. Quoique les journaux aient annoncé ce fait, il concerne un si pauvre personnage que je ne rougis point de le rappeler à mes amis, à mes ennemis et aux indifférents : vous vous classerez où vous voudrez, mais je suis certain que vous ne désapprouverez point une mesure qui me fut conseillée par la baronne quand elle n'était encore que madame de Bargeton.

— Puisque vous m'avez reconnue, je ne puis plus vous intriguer, et ne saurais vous exprimer à quel point vous m'intriguez, lui dit à voix basse la marquise d'Espard tout étonnée de l'impertinence et de l'aplomb acquis par l'homme qu'elle avait jadis méprisé.

— Permettez-moi donc, madame, de conserver la seule chance que j'aie d'occuper votre pensée en restant dans ma pénombre mystérieuse, dit-il avec le sourire d'un homme qui ne veut pas compromettre un bonheur sûr.

La marquise ne put réprimer un petit mouvement sec en se sentant, suivant une expression anglaise, *coupée* par la précision de Lucien.

— Je vous fais mon compliment sur votre changement de position, dit le haut fonctionnaire.

— Et je le reçois comme vous me l'adressez, répliqua Lucien en saluant la marquise avec une grâce infinie.

— Le fat! dit à voix basse le baron à madame d'Espard, il a des ancêtres!

— Chez les jeunes gens, la fatuité, quand elle tombe sur nous, annonce presque toujours un bonheur très-haut situé, car, entre vous autres, elle annonce la mauvaise fortune. Aussi voudrais-je connaître celle de nos amies qui a pris ce bel oiseau sous sa protection, peut-être aurais-je alors la possibilité de m'amuser ce soir. Mon billet anonyme est peut-être une méchanceté préparée par quelque rivale, car il y est question de lui : son imperti-

nence lui aura été dictée. Espionnez-le, je vais prendre le bras du duc de Navarreins, vous saurez bien me retrouver.

Au moment où madame d'Espard allait aborder son parent, le masque mystérieux se plaça entre elle et le duc pour lui dire à l'oreille : — Lucien vous aime, il est l'auteur du billet, votre cavalier est son plus grand ennemi, pouvait-il s'expliquer devant lui ? Puis il s'éloigna, la laissant en proie à une double surprise. La marquise ne savait personne au monde capable de jouer le rôle de ce masque, elle craignait un piége, elle alla s'asseoir et se cacha. Le baron Châtelet, à qui Lucien avait retranché son *du* ambitieux avec une affectation qui sentait une vengeance longtemps rêvée, suivit à distance ce merveilleux dandy et rencontra bientôt un jeune homme auquel il crut pouvoir parler à cœur ouvert.

— Eh bien, Rastignac, avez-vous vu Lucien ? il a fait peau neuve.

— Si j'étais aussi joli garçon, je serais encore plus riche que lui, répondit le jeune élégant d'un ton léger mais fin qui exprimait une raillerie attique.

— Non, lui dit à l'oreille le gros masque en lui rendant mille railleries pour une par la manière dont il accentua le monosyllabe.

Rastignac, qui n'était pas homme à dévorer une insulte, resta comme frappé de la foudre, et se laissa mener dans l'embrasure d'une fenêtre par une main de fer qu'il lui fut impossible de secouer.

— Jeune coq sorti du poulailler de maman Vauquer, vous à qui le cœur a manqué pour saisir les millions du papa Taillefer quand le plus fort de l'ouvrage était fait, sachez, pour votre sûreté personnelle, que si vous ne vous comportez pas avec Lucien comme avec un frère que vous aimeriez, vous êtes dans nos mains sans que nous soyons dans les vôtres. Silence et dévouement, ou j'entre dans votre jeu pour renverser vos quilles. Lucien de Rubempré est protégé par le plus grand pouvoir d'aujourd'hui, l'Église. Choisissez entre la vie ou la mort. Votre réponse ?

Rastignac eut le vertige comme un homme qui se réveille à côté d'une lionne ; il eut peur, mais sans témoins : les hommes les plus courageux s'abandonnent alors à la peur.

— Il n'y a que *lui* pour oser..., se dit-il à lui-même.

Le masque lui serra la main pour l'empêcher de finir sa phrase : — Agissez comme si c'était *lui !* dit-il.

Rastignac se conduisit alors comme un millionnaire sur la grande route en se voyant mis en joue par un brigand : il capitula.

— Mon cher baron, dit-il à Châtelet vers lequel il revint, si vous tenez à votre position, traitez Lucien de Rubempré comme un haut personnage.

Le masque laissa échapper un imperceptible geste de satisfaction, et se remit sur la trace de Lucien.

— Mon cher, répondit le baron justement étonné, vous avez bien rapidement changé d'opinion sur son compte.

— Aussi rapidement que ceux qui sont au centre et votent avec la droite, répondit Rastignac à ce député, dont la voix manquait depuis peu de jours au ministère.

— Est-ce qu'il y a des opinions aujourd'hui? il n'y a plus que des intérêts, répliqua des Lupeaulx qui les écoutait. De quoi s'agit-il ?

— Du sieur de Rubempré que Rastignac veut

me donner pour un personnage, dit le député au secrétaire général.

— Mon cher baron, lui répondit des Lupeaulx d'un air grave, M. de Rubempré est un jeune homme du plus grand mérite et bien appuyé. Je me croirais très-heureux de renouer connaissance avec lui.

— Le voilà qui va tomber dans le guêpier des roués de l'époque, les journalistes, dit Rastignac.

Les trois interlocuteurs se tournèrent vers un coin où se tenaient quelques beaux esprits, des hommes plus ou moins célèbres, et plusieurs élégants. Ces messieurs mettaient en commun leurs observations, leurs bons mots et leurs médisances, en essayant de s'amuser ou en attendant quelque amusement. Dans cette troupe si bizarrement composée se trouvaient des gens avec qui Lucien avait eu des relations mêlées de procédés ostensiblement bons et de mauvais services cachés.

— Eh bien, Lucien, mon enfant, mon cher amour, nous voilà rempaillé, rafistolé. D'où venons-nous? nous avons donc remonté sur notre bête? bravo, mon gars! lui dit Blondet en quittant le bras de Finot pour prendre familièrement Lucien par la taille et le serrer contre son cœur.

Andoche Finot était le propriétaire du journal où Lucien avait travaillé gratis et dont Blondet faisait la fortune par sa collaboration, comme il devait faire celle de l'homme par la sagesse de ses conseils et la profondeur de ses vues. Finot et Blondet personnifiaient Bertrand et Raton, à cette différence près que le chat de La Fontaine finit par s'apercevoir de sa duperie, et que, tout en se sachant dupé, Blondet servait toujours Finot. Ce brillant condottiere de plume devait en effet être continuellement esclave. Finot cachait une volonté brutale sous des dehors lourds, sous les pavots d'une bêtise impertinente, frottée d'esprit comme le pain d'un manœuvre est frotté d'ail, il savait engranger ce qu'il glanait, les idées et les écus, à travers les champs de la vie dissipée que mènent les gens de lettres et les gens d'affaires politiques. Blondet, pour son malheur, avait mis sa force à la solde de ses vices et de sa paresse, il était toujours surpris par le besoin ; il appartenait au pauvre clan des gens éminents qui peuvent tout pour la fortune d'autrui sans rien pouvoir pour la leur, des Aladins qui se laissent emprunter leur lampe. Ces admirables conseillers ont l'esprit perspicace et juste quand il n'est pas ti-

raillé par l'intérêt personnel ; chez eux, c'est la tête et non le bras qui agit ; de là le décousu de leurs mœurs, et de là le blâme dont les accablent les esprits inférieurs. Blondet partageait sa bourse avec le camarade qu'il avait blessé la veille ; il dînait, trinquait, couchait avec celui qu'il égorgeait le lendemain ; ses amusants paradoxes justifiaient tout ; il acceptait le monde entier comme une plaisanterie, il ne voulait pas être pris au sérieux. Jeune, aimé, presque célèbre, heureux, il ne s'occupait pas, comme Finot, d'acquérir la fortune nécessaire à l'homme âgé.

Le courage le plus difficile est peut-être celui dont Lucien avait besoin en ce moment pour couper Blondet comme il venait de couper madame d'Espard et Châtelet. Malheureusement, chez lui, les jouissances de la vanité gênaient l'exercice de l'orgueil, qui certes est le principe de beaucoup de grandes choses. Sa vanité avait triomphé dans sa précédente rencontre, il s'était montré riche, heureux et dédaigneux avec deux personnes qui jadis l'avaient dédaigné pauvre et misérable ; mais un poëte pouvait-il, comme un diplomate vieilli, rompre en visière à deux soi-disant amis qui l'avaient ac-

cueilli dans sa misère, chez lesquels il avait couché durant les jours de détresse? Finot, Blondet et lui s'étaient avilis de compagnie, ils avaient roulé dans des orgies rarement payées. Comme ces soldats qui ne savent pas placer leur courage, Lucien fit alors ce que font bien des gens de Paris, il compromit de nouveau son caractère en acceptant une poignée de main de Finot, en ne se refusant pas à la caresse de Blondet. Quiconque a trempé dans le journalisme, ou y trempe encore, est dans la nécessité cruelle de saluer des hommes qu'il méprise, de sourire à son meilleur ennemi, de pactiser avec les plus fétides bassesses, de se salir les doigts en voulant payer ses agresseurs avec leur monnaie. On s'habitue à voir faire le mal, à le laisser passer, on commence par l'approuver, on finit par le commettre. A la longue, l'âme sans cesse maculée par de honteuses et continuelles transactions s'amoindrit, le ressort des pensées nobles se rouille, les gonds de la banalité s'usent et tournent d'eux-mêmes; les Alcestes deviennent des Philintes, les caractères se détrempent, les talents s'abâtardissent, la foi dans les belles œuvres s'envole; tel qui voulait s'enorgueillir de ses pages, se dépense en de tristes arti-

cles que sa conscience lui signale tôt ou tard comme autant de mauvaises actions. On était venu pour être un grand écrivain, on se trouve un impuissant folliculaire. Comme une fille repentie qui rencontre deux prostituées en exercice, Lucien ne sut rien répondre au patelinage de Blondet dont l'esprit exerçait d'ailleurs sur lui d'irrésistibles séductions, et qui conservait l'ascendant du corrupteur sur l'élève.

— Avez-vous hérité d'un oncle? lui dit Finot d'un air railleur.

— Vous savez bien, mes maîtres, qu'il y a souvent de bons coups dans notre métier, lui répondit Lucien sur le même ton.

— Vous en avez attrapé un? reprit Andoche Finot avec la suffisante impertinence que déploie l'exploitant envers son exploité.

— Un qui peut me permettre de rembourser tous mes amis, répliqua Lucien dont la vanité, blessée par la supériorité qu'affectait le rédacteur en chef, lui rendit l'esprit de sa nouvelle position.

— Finot, te voilà devancé par ce garçon-là, je te l'ai prédit. Lucien a du talent, tu ne l'as pas ménagé, tu l'as roué; repens-toi, gros butor, reprit

Blondet, qui, fin comme le musc, vit plus d'un secret dans l'accent, dans le geste, dans l'air de Lucien, et sut, tout en l'adoucissant, resserrer par ces paroles la gourmette de la bride. A genoux devant une supériorité que tu n'auras jamais, quoique tu sois Finot! Admets monsieur, et sur-le-champ, au nombre des hommes forts à qui l'avenir appartient, il est des nôtres! Spirituel et beau, ne doit-il pas arriver par tes *quibuscumque viis?* Le voilà dans sa bonne armure de Milan, avec sa puissante dague à moitié tirée, et son pennon arboré! Tudieu, Lucien, où as-tu volé ce joli gilet? il n'y a que l'amour pour broder ces étoffes. Avons-nous un domicile? Dans ce moment, j'ai besoin de savoir les adresses de mes amis, je ne sais où coucher. Finot m'a mis à la porte pour ce soir, sous le vulgaire prétexte d'une bonne fortune.

— Mon cher, répondit Lucien, j'ai mis en pratique un axiome avec lequel on est sûr de vivre tranquille : *Fuge, late, tace!* Je vous laisse.

— Mais je ne te laisse pas que tu ne t'acquittes envers moi d'une dette sacrée, ce petit souper, hein?

— Quoi? reprit Lucien avec un geste d'impatience.

— Tu ne t'en souviens pas? Voilà où je reconnais la prospérité d'un ami : il n'a plus de mémoire.

— Il sait ce qu'il nous doit, je suis garant de son cœur, reprit Finot en saisissant la plaisanterie.

— Rastignac, dit Blondet en prenant le jeune élégant par le bras au moment où il arrivait en haut du foyer auprès de la colonne où se tenaient les soi-disant amis, il s'agit d'un souper, vous serez des nôtres... A moins que monsieur, reprit-il sérieusement en montrant Lucien, ne persiste à nier une dette d'honneur : il le peut !

— M. de Rubempré en est incapable, dit Rastignac qui pensait à autre chose qu'à une mystification.

— Voilà Bixiou, s'écria Blondet, il en sera, rien de complet sans lui : sans lui, le vin de Champagne m'empâte la langue et je trouve tout fade, même le piment de mes épigrammes.

— Mes amis, dit Bixiou, je vois que vous êtes réunis autour de la merveille du jour ; notre cher Lucien recommence les Métamorphoses d'Ovide. De même que les dieux se changeaient en de singuliers légumes et autres pour séduire des femmes, il a

changé le chardon en gentilhomme pour séduire, quoi? Louis XVIII. Mon petit Lucien, dit-il en le prenant par un bouton de son habit, un écrivain libéral qui passe aux ultras mérite un joli charivari. A leur place, dit l'impitoyable railleur en montrant Finot et Blondet, je t'entamerais dans leur petit journal, tu leur rapporterais une centaine de francs, dix colonnes de bons mots.

— Bixiou, dit Blondet, un Amphitryon est sacré vingt-quatre heures auparavant et douze heures après la fête : notre illustre ami nous donne à souper, pour célébrer ses adieux à notre infâme corporation.

— Comment, comment, reprit Bixiou, mais quoi de plus nécessaire que de sauver un grand nom de l'oubli, que de doter l'indigente aristocratie d'un homme de talent? Lucien, tu as l'estime de la presse dont tu étais le plus bel ornement, et nous te soutiendrons. Finot, un entre filets aux premiers Paris! Blondet, une tartine insidieuse à la quatrième page de ton journal! Portons notre ami sur le pavois de papier timbré qui fait et défait les réputations.

— Et peut être les trônes, ajouta Finot.

— Le voilà, dit Blondet. Oui, tout son esprit, c'est de dire : Tue, quand un plaisant a dit légèrement : Assomme !

— Si tu veux à souper, reprit Lucien à Blondet pour se défaire de cette troupe qui menaçait de se grossir, il me semble que tu n'avais pas besoin d'employer l'hyperbole et la parabole avec un ancien ami, comme si c'était un niais. A demain soir, chez Lointier, dit-il vivement en voyant venir une femme, et il s'élança vers elle.

— Oh ! oh ! oh ! dit Bixiou sur trois tons et d'un air railleur en paraissant reconnaître le masque au-devant duquel allait Lucien, ceci mérite confirmation. Il suivit le joli couple, le devança, l'examina, revint, et dit, à la grande satisfaction de tous ces envieux intéressés à savoir d'où provenait le changement de fortune de Lucien : — Mes amis, vous connaissez de longue main la bonne fortune du sire de Rubempré, c'est l'ancien rat de des Lupeaulx.

— Qui ? la Torpille, dit Blondet.

En entendant ce nom, le masque aux formes athlétiques laissa échapper un mouvement qui, bien que concentré, fut surpris par Rastignac.

L'une des perversités maintenant oubliées, mais

en usage au commencement de ce siècle, était le luxe des rats. Un rat, mot déjà vieilli, s'appliquait à une enfant de dix à onze ans, comparse à quelque théâtre, surtout à l'Opéra, que les débauchés formaient pour le vice et l'infamie. Un rat était une espèce de page infernal, un gamin femelle à qui se pardonnaient les bons tours; le rat pouvait tout prendre, il fallait s'en défier comme d'un animal dangereux, il introduisait dans la vie un élément de gaieté comme jadis les Scapin, les Sganarelle et les Frontin dans l'ancienne comédie. Un rat était trop cher, il ne rapportait ni honneur, ni profit, ni plaisir; la mode des rats passa si bien, qu'aujourd'hui peu de personnes savent ce détail intime de la vie élégante avant la Restauration.

— Quelle perte irréparable fait l'élite de la littérature, de la science, de l'art et de la politique! dit Blondet. La Torpille est la seule fille de joie en qui se rencontre l'étoffe d'une belle courtisane. L'instruction ne l'avait pas gâtée, elle ne sait ni lire ni écrire, elle nous aurait compris. Nous aurions doté notre époque d'une de ces magnifiques figures aspasiennes sans lesquelles il n'y a pas de grand siècle. Voyez comme la Dubarry va bien au dix-hui-

tième siècle, Ninon de l'Enclos au dix-septième, Marion de Lorme au seizième, Impéria au quinzième, Flora à la république romaine, qu'elle fit son héritière, et qui put payer sa dette avec sa succession. Que serait Horace sans Lydie, Tibulle sans Délie, Catulle sans Lesbie, Properce sans Cynthie, Démétrius sans Lamie, qui fait aujourd'hui sa gloire? Et sans toutes ces reines, que serait l'empire des Césars? Laïs, Rhodope sont la Grèce et l'Égypte; et toutes sont la poésie des siècles où elles ont vécu. Cette poésie manque à Napoléon, la veuve de sa grande armée est une plaisanterie de caserne. Maintenant, en France, où c'est à qui trônera, certes, il y a un trône vacant! A nous tous, nous pouvions faire une reine. Moi j'aurais donné une tante à la Torpille, car sa mère est trop authentiquement morte au champ du déshonneur, du Tillet lui aurait payé un hôtel, Couture une voiture, Rastignac des laquais, des Lupeaulx un cuisinier, Finot des chapeaux, Bixiou lui aurait fait ses mots; l'aristocratie serait venue s'amuser chez elle, où nous aurions appelé les artistes sous peine d'articles mortifères; elle aurait été magnifique d'impertinence, écrasante de luxe; elle aurait eu des opi-

nions, on aurait lu chez elle un chef-d'œuvre dramatique défendu; elle n'aurait pas été libérale, une courtisane est essentiellement monarchique. Ah! quelle perte! elle devait embrasser tout son siècle, elle aime avec un petit jeune homme! Lucien en fera quelque chien de chasse!

— Aucune des puissances femelles que tu nommes n'a barboté dans la rue, dit Finot, et ce joli rat a roulé dans la fange.

— Comme la graine d'un lis dans son terreau, reprit Blondet, elle s'y est embellie, elle y a fleuri. De là vient sa supériorité. Ne faut-il pas avoir tout connu pour créer le rire et la joie qui tiennent à tout?

— Il a raison, dit un feuilletoniste nommé Vernou qui jusqu'alors avait observé sans parler, la Torpille sait rire et faire rire. Cette science des grands auteurs et des grands acteurs appartient à ceux qui ont pénétré toutes les profondeurs sociales. Cette fille, à dix-huit ans, a déjà connu la plus haute opulence, la plus basse misère, les hommes à tous les étages. Elle a comme une baguette magique avec laquelle elle déchaîne les appétits brutaux si violemment comprimés chez les hommes

qui ont encore du cœur en s'occupant de politique ou de science, de littérature ou d'art. Il n'y a pas de femme dans Paris qui puisse dire comme elle à l'animal : Sors ! Et l'animal quitte sa loge, et il se roule dans les excès ; elle vous met à table jusqu'au menton, elle vous aide à boire, à fumer, elle est le sel chanté par Rabelais et qui, jeté sur la matière, l'anime et l'élève jusqu'aux merveilleuses régions de l'art : sa robe déploie des magnificences inouïes, ses doigts laissent tomber à temps leurs pierreries, comme sa bouche les sourires ; elle donne à toute chose l'esprit de la circonstance ; son jargon petille de traits piquants ; elle a le secret des onomatopées les mieux colorées et les plus colorantes ; elle ... !

— Tu perds cent sous de feuilleton, dit Bixiou en l'interrompant, la Torpille est infiniment mieux que tout cela : vous avez tous été plus ou moins ses amants, nul de vous ne peut dire qu'elle a été sa maîtresse ; elle peut toujours vous avoir, vous ne l'aurez jamais. Vous forcez sa porte, vous avez un service à lui demander...

— Oh ! elle est plus généreuse qu'un chef de brigands qui fait bien ses affaires, et plus dévouée que le meilleur camarade de collége, dit Blondet :

on peut lui confier sa bourse et son secret. Mais ce qui me la faisait élire pour reine, c'est son indifférence bourbonnienne pour le favori tombé.

— Elle est comme sa mère : beaucoup trop chère, dit des Lupeaulx qui survint. La belle Hollandaise aurait mangé les revenus de l'archevêque de Tolède.

— Trop chère, comme Raphaël, comme Rubens, comme Titien, comme Boulle, comme tous les artistes de génie, dit Blondet.

— Jamais Esther n'a eu cette apparence de femme comme il faut, dit alors Rastignac en montrant le masque à qui Lucien donnait le bras. Je parie pour la duchesse de Chaulieu.

— Il n'y a pas de doute, reprit du Châtelet, et la fortune de M. de Rubempré s'explique.

—Ah ! l'Église sait choisir ses lévites ; quel joli secrétaire d'ambassade il fera ! dit des Lupeaulx.

— D'autant plus, reprit Rastignac, que Lucien est homme de talent. Ces messieurs en ont eu plus d'une preuve, ajouta-t-il en regardant Blondet et Finot.

— Oui, le gars est délié, il ira loin, dit Blondet.

— Eh bien, répliqua Bixiou en regardant des

Lupeaulx, j'en appelle à monsieur le secrétaire général et maître des requêtes, ce masque est la Torpille, je gage un souper...

— Je tiens le pari, dit Châtelet intéressé à savoir la vérité.

— Allons, des Lupeaulx, dit Finot, voyez à reconnaître les oreilles de votre ancien rat.

— Il n'y a pas besoin de commettre un crime de lèse-masque, reprit Bixiou, la Torpille et Lucien vont revenir jusqu'à nous en remontant le foyer, je m'engage à vous prouver alors que c'est elle.

— Il est donc revenu sur l'eau, notre ami Lucien! dit un semi-journaliste nommé Couture qui se joignit au groupe, je le croyais retourné dans l'Angoumois pour le reste de ses jours. A-t-il découvert quelque secret contre les Anglais?

— Il a fait ce que tu ne feras pas de sitôt, répondit Rastignac, il a tout payé.

Le masque hocha la tête en signe d'assentiment.

— En se rangeant à son âge, un homme se dérange bien, il n'a plus d'audace, il devient rentier, reprit Couture.

— Oh! celui-là sera toujours grand seigneur, et il y aura toujours en lui une indépendance d'idées

qui le mettra au-dessus de bien des hommes soi-disant supérieurs, répondit Rastignac.

En ce moment tous examinaient, comme des maquignons examinent un cheval à vendre, le délicieux objet du pari. Ces juges vieillis dans la connaissance des dépravations parisiennes, tous d'un esprit supérieur et chacun à des titres différents, également corrompus, également corrupteurs, tous voués à des ambitions effrénées, habitués à tout supposer, à tout deviner, avaient les yeux ardemment fixés sur une femme masquée, une femme qui ne pouvait être déchiffrée que par eux. Eux et quelques habitués du bal de l'Opéra savaient seuls reconnaître sous le long linceul du domino noir, sous son capuchon, sous son collet tombant qui rendent les femmes méconnaissables, la rondeur des formes, les particularités du maintien et de la démarche, le mouvement de la taille, le port de la tête, les choses les moins saisissables aux yeux vulgaires et les plus faciles à voir pour eux. Malgré cette enveloppe informe, ils purent donc reconnaître le plus émouvant des spectacles, celui que présente à l'œil une femme animée par un véritable amour. Que ce fût la Torpille ou la duchesse,

le premier ou le dernier échelon de l'échelle sociale, cette créature était une admirable création, l'éclair des rêves heureux. Ces vieux jeunes gens, aussi bien que ces jeunes vieillards, éprouvèrent une sensation si vive qu'ils envièrent à Lucien le privilége sublime de cette métamorphose de la femme en déesse. Le masque était là comme s'il eût été seul avec Lucien, il n'y avait plus pour cette femme dix mille personnes, une atmosphère lourde et pleine de poussière ; non, elle était sous la voûte céleste des amours, comme les madones de Raphaël sont sous leur ovale filet d'or. Elle ne sentait point les coudoiements. La flamme de son regard partait par les deux trous du masque et se ralliait aux yeux de Lucien. Le frémissement de son corps semblait avoir pour principe le mouvement même de son ami. D'où vient cette flamme qui rayonne autour d'une femme amoureuse et la signale entre toutes? d'où vient cette légèreté de sylphide qui change les lois de la pesanteur? Est-ce l'âme qui s'échappe? Le bonheur a-t-il des vertus physiques? L'ingénuité d'une vierge, les grâces de l'enfance se trahissent sous le domino. Quoique séparés, ces deux êtres ressemblaient à ces groupes de Flore et

Zéphire savamment enlacés par les plus habiles statuaires, mais à un groupe marchant; mais c'était plus que de la sculpture, le plus grand des arts: Lucien et le masque rappelaient ces anges occupés de fleurs ou d'oiseaux, et que le pinceau de Gian-Bellini a mis sous les images de la virginité mère; ils appartenaient à la fantaisie, qui est au-dessus de l'art comme la cause est au-dessus de l'effet. Quand cette femme, qui oubliait tout, fut à un pas du groupe, Bixiou cria : Esther? L'infortunée tourna vivement la tête comme une personne qui s'entend appeler, reconnut le malicieux personnage et baissa la tête comme un agonisant qui a rendu le dernier soupir. Un rire strident partit, et le groupe fondit au milieu de la foule comme une troupe de mulots effrayés, qui du bord d'un chemin rentrent dans leurs trous. Rastignac seul ne s'en alla pas plus loin qu'il ne le devait pour ne pas avoir l'air de fuir les regards étincelants de Lucien, il put admirer deux douleurs également profondes quoique voilées: d'abord la pauvre Torpille abattue comme par un coup de foudre, puis le masque incompréhensible, le seul du groupe qui fût resté. Esther dit un mot à l'oreille de Lucien au moment où ses genoux fléchi-

rent, et Lucien disparut avec elle en la soutenant. Rastignac les suivit du regard en demeurant abîmé dans ses réflexions.

— D'où lui vient ce nom de Torpille? lui dit une voix sombre qui l'atteignit aux entrailles, car elle n'était plus déguisée.

— C'est bien lui qui s'est encore échappé...

— Tais-toi, ou je t'égorge, répondit le masque en prenant une autre voix. Je suis content de toi, tu as tenu ta parole, aussi as-tu plus d'un bras à ton service. Sois muet comme la tombe, et avant de te taire, réponds à ma demande.

— Eh bien, cette fille est si attrayante qu'elle aurait engourdi l'empereur Napoléon, et qu'elle engourdirait quelqu'un de plus difficile à séduire : toi! répondit Rastignac en s'éloignant.

— Un instant, dit le masque. Je vais te montrer que tu dois ne m'avoir jamais vu.

L'homme se démasqua, et Rastignac hésita pendant un moment en ne trouvant rien du hideux personnage qu'il avait jadis connu dans la maison Vauquer.

—Le diable vous a permis de tout changer en vous, moins vos yeux qu'on ne saurait oublier, lui dit-il.

La main de fer lui serra le bras pour lui recommander un silence éternel. A trois heures du matin, des Lupeaulx et Finot trouvèrent l'élégant Rastignac à la même place, appuyé sur la colonne où l'avait laissé le terrible masque. Rastignac s'était confessé à lui-même : il avait été le prêtre et le pénitent, le juge et l'accusé. Il se laissa emmener à déjeuner, et revint chez lui parfaitement gris, mais taciturne.

LA FILLE REPENTIE.

Bien digne de son nom, la rue des Orties et ses rues adjacentes déparent le Palais-Royal et la rue de Rivoli. Cette partie du plus brillant quartier de Paris conservera longtemps la souillure qu'y ont laissée les monticules produits par les immondices du vieux Paris, et sur lesquels il y eut autrefois des moulins. Ces rues étroites, sombres et boueuses, où s'exercent des industries peu soigneuses de leurs dehors, prend

à la nuit une physionomie mystérieuse et pleine de contrastes. En venant des endroits lumineux de la rue Saint-Honoré, de la rue Neuve-des-Petits-Champs et de la rue de Richelieu, où se presse une foule incessante, où reluisent les chefs-d'œuvre de l'industrie, de la mode et des arts, tout homme à qui le Paris du soir est inconnu serait saisi d'une terreur triste en tombant dans le lacis de petites rues qui cercle cette lueur reflétée jusque sur le ciel. Une ombre épaisse succède à des torrents de gaz, de loin en loin un pâle réverbère jette sa lueur incertaine et fumeuse qui n'éclaire plus certaines impasses noires. Les passants vont vite et sont rares. Les boutiques sont fermées, celles qui sont ouvertes ont un mauvais caractère : c'est un cabaret malpropre et sans lumière, une boutique de lingère qui vend de l'eau de Cologne. Un froid malsain pose sur vos épaules son manteau moite. Il passe peu de voitures. Il y a des coins sinistres parmi lesquels se distingue la rue des Orties, le débouché du passage Saint-Guillaume, et quelques tournants de rues. Le conseil de la ville n'a pu rien faire encore pour laver cette grande léproserie, car la prostitution a depuis longtemps établi là son quartier général. Peut-être

est-ce un bonheur pour le monde parisien que de laisser à ces ruelles leur aspect ordurier; qui les traverse le jour ne peut se figurer ce qu'elles deviennent à la nuit; elles sont sillonnées par des êtres bizarres qui ne sont d'aucun monde: des formes à demi nues et blanches meublent les murs, l'ombre est animée; il se coule entre la muraille et le passant des toilettes qui marchent et qui parlent; des portes se mettent à rire aux éclats; il tombe dans l'oreille de ces paroles que Rabelais prétend s'être gelées et qui fondent, des ritournelles sortent d'entre les pavés. Le bruit n'est pas vague, il signifie quelque chose: quand il est rauque, c'est une voix; mais s'il ressemble à un chant, il n'a plus rien d'humain, il approche du sifflement. Il part souvent des coups de sifflet. Enfin les talons de botte ont je ne sais quoi de provoquant et de moqueur. Cet ensemble de choses donne le vertige. Les conditions atmosphériques y sont changées: on y a chaud en hiver et froid en été; mais quelque temps qu'il fasse, cette nature étrange offre toujours le même spectacle. Le monde fantastique d'Hoffmann est là. Le caissier le plus mathématique n'y trouve rien de réel après avoir repassé les détroits qui mènent aux rues vraies où

il y a des passants, des boutiques et des quinquets.

Plus dédaigneuse, plus honteuse que les reines et que les rois du temps passé qui n'ont pas craint de s'occuper des courtisanes, l'administration ou la politique moderne n'ose plus envisager en face cette plaie des capitales. Certes, les mesures doivent changer avec les temps, et celles qui tiennent aux individus et à leur liberté sont délicates; mais peut-être devrait-on se montrer large et hardi sur les combinaisons purement matérielles, comme l'air, la lumière, les locaux. Le moraliste, l'artiste et le sage administrateur regretteront les anciennes galeries de bois du Palais-Royal où se parquaient ces brebis qui viendront toujours où vont les promeneurs, et il vaut mieux que les promeneurs aillent où elles sont. Qu'est-il arrivé? Aujourd'hui les parties les plus brillantes des boulevards, cette promenade enchantée, sont interdites le soir à la famille: la police n'a pas su profiter des ressources offertes, sous ce rapport, par quelques passages pour sauver la voie publique.

La grisette brisée par un mot au bal de l'Opéra, demeurait rue des Orties, dans une maison d'ignoble apparence. Accolée au mur d'une immense maison,

cette construction mal plâtrée, sans profondeur et d'une hauteur prodigieuse, tirait son jour de la rue, et ressemblait à un bâton de perroquet : elle avait un appartement de deux pièces à chaque étage. Elle était desservie par un petit escalier mince plaqué contre la muraille et singulièrement éclairé par des châssis qui dessinaient extérieurement la rampe et où chaque palier était indiqué par un plomb, l'une des plus horribles particularités de Paris. La boutique et l'entre-sol appartenaient à un ferblantier, le propriétaire demeurait au premier, une vieille rentière habitait le second, les trois autres étages étaient occupés par des grisettes très-décentes qui trouvaient chez le propriétaire et la portière une considération et des complaisances nécessitées par la difficulté de louer une maison si singulièrement bâtie et située. La destination de ce quartier s'explique par l'existence d'une assez grande quantité de maisons semblables à celles-ci, dont le Commerce ne veut pas, et qui ne peuvent être exploitées que par des industries désavouées, précaires ou sans dignité.

A trois heures après midi, la portière, qui avait vu mademoiselle Esther ramenée mourante par un jeune homme, à deux heures du matin, venait de

tenir conseil avec la voisine logée à l'étage supérieur, laquelle, avant de monter en voiture pour se rendre à quelque partie de plaisir, lui avait témoigné son inquiétude sur Esther : elle ne l'avait pas entendue remuer, Esther dormait sans doute encore ; mais ce sommeil semblait suspect. Seule dans sa loge, la portière regrettait de ne pouvoir aller s'enquérir de ce qui se passait au quatrième étage, où se trouvait le logement de mademoiselle Esther. Au moment où elle se décidait à confier au fils du ferblantier la garde de sa loge, espèce de niche pratiquée dans un enfoncement du mur, à l'entre-sol, un fiacre s'arrêta. Un homme enveloppé dans un manteau de la tête aux pieds, avec une évidente intention de cacher son costume ou sa qualité, en sortit et demanda mademoiselle Esther. La portière fut alors entièrement rassurée ; le silence et la tranquillité de la recluse lui semblèrent parfaitement expliqués. Lorsque le visiteur monta les degrés au-dessus de la loge, la portière remarqua les boucles d'argent qui décoraient ses souliers, elle crut avoir aperçu la frange noire d'une ceinture de soutane ; elle descendit et questionna le cocher, qui répondit sans parler : la portière comprit encore.

Le prêtre frappa, ne reçut aucune réponse, entendit de légers soupirs, et força la porte d'un coup d'épaule, avec une vigueur que lui donnait sans doute la charité, mais qui chez tout autre aurait paru de l'habitude. Il se précipita dans la seconde pièce, et vit, devant une sainte Vierge en plâtre colorié, la pauvre Esther agenouillée, ou mieux, tombée sur elle-même, les mains jointes. La grisette expirait. Un réchaud de charbon consumé disait l'histoire de cette terrible matinée. Le capuchon et le mantelet du domino se trouvaient à terre. Le lit n'était pas défait. La pauvre créature, atteinte au cœur d'une blessure mortelle, avait tout disposé sans doute à son retour de l'Opéra. Une mèche de chandelle, figée dans la mare que contenait la bobèche du chandelier, apprenait combien Esther avait été absorbée par ses dernières réflexions. Un mouchoir trempé de larmes prouvait la sincérité de ce désespoir de Madeleine, dont la pose classique était celle de la courtisane irréligieuse. Ce repentir absolu fit sourire le prêtre. Inhabile à mourir, Esther avait laissé sa porte ouverte, sans calculer que l'air des deux pièces voulait une plus grande quantité de charbon pour devenir

irrespirable ; la vapeur l'avait seulement étourdie. L'air frais venu de l'escalier la rendit par degrés au sentiment de ses maux. Le prêtre demeura debout, perdu dans une sombre méditation, sans être touché de la divine beauté de cette fille, examinant ses premiers mouvements comme si c'eût été quelque animal. Ses yeux allaient de ce corps affaissé à des objets indifférents avec une apparente indifférence. Il regarda le bizarre mobilier de cette chambre, dont le carreau rouge, frotté, froid, était mal caché par un méchant tapis qui montrait la corde. Une couchette en bois peint, d'un vieux modèle, enveloppée de rideaux en calicot jaune à rosaces rouges ; un seul fauteuil et deux chaises également en bois peint et couvertes du même calicot qui avait aussi fourni les draperies de la fenêtre ; un papier à fond gris moucheté de fleurs, mais noirci par le temps et gras ; une table à ouvrage en acajou, la cheminée encombrée d'ustensiles de cuisine de la plus vile espèce, deux falourdes entamées, un chambranle en pierre sur lequel étaient çà et là quelques verroteries mêlées à des bijoux, à des ciseaux ; une pelote salie, des gants blancs et parfumés, un délicieux chapeau jeté sur le pot à l'eau,

un châle de Ternaux qui bouchait la fenêtre, une robe élégante pendue à un clou, un petit canapé sec, sans coussins; d'ignobles socques cassés et des souliers mignons, des brodequins à faire envie à une reine, des assiettes de porcelaine commune ébréchées où se voyaient les restes du dernier repas, et encombrées de couverts en maillechort, l'argenterie du pauvre à Paris; un corbillon plein de pommes de terre et de linge à blanchir, un frais bonnet de gaze là-dessus; une mauvaise armoire à glace ouverte et déserte sur les tablettes de laquelle se voyaient des reconnaissances du Mont-de-Piété : tel était l'ensemble de choses lugubres et joyeuses, misérables et riches, qui frappait le regard. Ces vestiges de luxe dans ces tessons, ce ménage si bien approprié à la vie bohémienne de cette fille abattue dans ses linges défaits comme un cheval mort dans son harnais, sous son brancard cassé, empêtré dans ses guides, ce spectacle étrange faisait-il penser le prêtre? Se disait-il qu'au moins cette créature égarée devait être désintéressée pour accoupler une telle pauvreté avec l'amour d'un jeune homme riche? Attribuait-il le désordre du mobilier au désordre de la vie? Éprouvait-il de la pitié, de l'effroi?

Sa charité s'émouvait-elle? Qui l'eût vu les bras croisés, le front soucieux, les lèvres crispées, l'œil âpre, l'aurait cru préoccupé de sentiments sombres, haineux, de réflexions qui se contrariaient, de projets sinistres. Il était certes insensible aux jolies rondeurs d'un sein presque écrasé sous le poids du buste fléchi, et aux formes délicieuses de la Vénus accroupie qui paraissaient sous le noir de la jupe, tant la mourante était rigoureusement ramassée sous elle-même. L'abandon de cette tête, qui vue par derrière offrait au regard la nuque blanche, molle et flexible, les belles épaules d'une nature hardiment développée, ne l'émouvait point, il ne relevait pas Esther, il ne semblait pas entendre les aspirations déchirantes par lesquelles se trahissait son retour à la vie. Il fallut un sanglot horrible et le regard effrayant que lui lança cette fille pour qu'il daignât la relever et la porter sur le lit avec une facilité qui révélait une force prodigieuse.

— Lucien! dit-elle en murmurant.

— L'amour revient, la femme n'est pas loin, dit le prêtre avec une sorte d'amertume.

La victime des dépravations parisiennes aperçut alors le costume de son libérateur, et dit, avec le

sourire de l'enfant quand il met la main sur une chose enviée : — Je ne mourrai donc pas sans m'être réconciliée avec le Ciel.

— Vous pourrez expier vos fautes, dit le prêtre en lui mouillant le front avec de l'eau, et lui faisant respirer une burette de vinaigre qu'il trouva dans un coin.

— Je sens que la vie, au lieu de m'abandonner, afflue en moi, dit-elle après avoir reçu les soins du prêtre et en lui exprimant sa gratitude par des gestes pleins de naturel, attrayante pantomime que les Grâces auraient déployée pour séduire, et qui justifiait déjà le surnom de cette étrange fille.

— Vous sentez-vous mieux? demanda l'ecclésiastique en lui donnant un verre d'eau sucrée à boire.

Cet homme semblait au fait de ces singuliers ménages : il y connaissait tout, il était là comme chez lui, privilége qui n'appartient qu'aux rois, aux filles et aux voleurs.

— Quand vous serez tout à fait bien, reprit-il, vous me direz les raisons qui vous ont portée à commettre votre dernier crime, ce suicide commencé.

— Mon histoire est bien simple, mon père, répondit-elle. Il y a trois mois, je vivais dans le désordre où je suis née. J'étais la dernière des créatures et la plus infâme, maintenant je suis seulement la plus malheureuse de toutes. Permettez-moi de ne rien vous raconter de ma pauvre mère, morte assassinée...

— Par un officier, dans une maison suspecte, dit le prêtre en l'interrompant. Je connais votre origine, et sais que si une personne de votre sexe peut jamais être excusée de mener une vie honteuse, c'est vous à qui les bons exemples ont manqué...

— Hélas! je n'ai pas été baptisée, et n'ai reçu les enseignements d'aucune religion.

— Tout est donc encore réparable, reprit le prêtre, pourvu que votre foi, votre repentir, soient sincères et sans arrière-pensée.

— Lucien et Dieu remplissent mon cœur, dit-elle avec une touchante ingénuité.

— Vous auriez pu dire Dieu et Lucien, répliqua le prêtre en souriant. Vous me rappelez l'objet de ma visite : n'omettez rien de ce qui concerne ce jeune homme.

— Vous venez pour lui? demanda-t-elle avec une expression amoureuse qui eût attendri tout autre prêtre. Oh! il s'est douté du coup.

— Non, répondit-il, ce n'est pas de votre mort, mais de votre vie que l'on s'inquiète. Allons, expliquez-moi vos relations.

— En un mot, dit-elle en tremblant au ton brusque de l'ecclésiastique, mais en femme que la brutalité ne surprenait plus, Lucien est Lucien, le plus beau jeune homme et le meilleur des êtres vivants; mais si vous le connaissez, mon amour doit vous sembler bien naturel. Je l'ai rencontré par hasard, il y a trois mois, à l'Ambigu-Comique, où j'étais allée un jour de sortie, car nous avions un jour par semaine. Le lendemain vous comprenez bien que je me suis affranchie sans permission. L'amour était entré dans mon cœur et m'avait si bien changée, qu'en revenant du théâtre je ne me reconnaissais plus moi-même; je me faisais horreur. Jamais Lucien n'a pu rien savoir. Au lieu de lui dire où j'étais, je lui ai donné l'adresse de ce logement où demeurait alors une de mes amies, qui a eu la complaisance de me le céder. Je vous jure ma parole sacrée...

— Il ne faut point jurer.

— Est-ce donc jurer que de donner sa parole sacrée? Eh bien, depuis ce jour j'ai travaillé dans cette chambre, comme une perdue, à faire des chemises à vingt-huit sous de façon, afin de vivre d'un travail honnête. Pendant un mois, je n'ai mangé que des pommes de terre pour rester sage et digne de Lucien, qui m'aime et me respecte comme la plus vertueuse des vertueuses. J'ai fait ma déclaration en forme à la police, pour reprendre mes droits, et je suis soumise à deux ans de surveillance. Eux qui sont si faciles pour vous inscrire sur les registres d'infamie, deviennent d'une excessive difficulté pour vous en rayer. Tout ce que je demandais au Ciel était de protéger ma résolution. J'aurai dix-huit ans au mois d'avril : à cet âge, il y a de la ressource. Il me semble, à moi, que je ne suis née qu'il y a trois mois... Je priais le bon Dieu tous les matins, et lui demandais de permettre que jamais Lucien ne connût ma vie. J'ai acheté cette Vierge que vous voyez, je la priais à ma manière, vu que je ne sais point de prières ; je ne sais ni lire, ni écrire ; je ne suis jamais entrée dans une église, je n'ai jamais vu le bon Dieu qu'aux processions...

— Que dites-vous donc à la Vierge?

— Je lui parle comme je parle à Lucien, avec ces élans d'âme qui le font pleurer...

— Ah! il pleure...

— De joie, dit-elle vivement. Pauvre chat, nous nous entendons si bien que nous avons une même âme! Il est si gentil, si caressant, si doux de cœur, d'esprit, de manières. Il dit qu'il est poëte, moi je dis qu'il est dieu... Pardon! mais vous autres prêtres vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, et il n'y a d'ailleurs que nous qui connaissons assez les hommes pour apprécier un Lucien : c'est aussi rare qu'une femme sans péché. Quand on le rencontre, on ne peut plus aimer que lui: voilà. Mais à un pareil être il faut sa pareille. Je voulais donc être digne d'être aimée par lui. De là est venu mon malheur. Hier, à l'Opéra, j'ai été reconnue par des jeunes gens qui n'ont pas plus de cœur qu'il n'y a de pitié chez les tigres : encore m'entendrais-je avec un tigre! Le voile d'innocence que j'avais est tombé, leurs rires m'ont fendu la tête et le cœur! Ne croyez pas m'avoir sauvée, je mourrai de chagrin.

— Votre voile d'innocence! dit le prêtre, vous avez donc traité Lucien avec la dernière rigueur?

— Oh ! mon père, comment vous qui le connaissez, me faites-vous une semblable question? répondit-elle en lui jetant un sourire superbe. On ne résiste pas à un dieu.

— Ne blasphémez pas, dit l'ecclésiastique d'une voix douce, personne ne peut ressembler à Dieu, l'exagération va mal au véritable amour, vous n'aviez pas pour votre idole un amour pur et vrai. Si vous aviez éprouvé le changement que vous vous vantez d'avoir subi, vous eussiez acquis les vertus qui sont l'apanage de l'adolescence, vous auriez connu les délices de la chasteté, les délicatesses de la pudeur, ces deux gloires de la jeune fille. Vous n'aimez pas.

Esther fit un geste d'effroi que vit le prêtre, et qui n'ébranla point son impassibilité de confesseur.

— Oui, vous l'aimez pour vous et non pour lui, pour les plaisirs temporels qui vous charment, et non pour l'amour en lui-même. Si vous vous en êtes emparée ainsi, vous n'aviez pas ce tremblement sacré qu'inspire un être sur qui Dieu a mis le cachet des plus adorables perfections. Avez-vous songé que vous le dégradiez par votre impureté passée, que

vous alliez corrompre un enfant par ces épouvantables délices qui vous ont mérité votre surnom glorieux d'infamie. Vous avez été inconséquente avec vous-même et avec votre passion d'un jour...

— D'un jour! répéta-t-elle en levant les yeux.

— De quel nom appeler un amour qui n'est pas éternel, qui ne nous unit pas, jusque dans l'avenir du chrétien, avec celui que nous aimons?

— Ah! je veux être catholique, cria-t-elle d'un ton sourd et violent.

— Est-ce une fille qui n'a reçu ni le baptême de l'Église, ni celui de la science, qui ne sait ni lire, ni écrire, ni prier, qui ne peut faire un pas sans que les pavés ne se lèvent pour l'accuser, remarquable seulement par le fugitif privilége d'une beauté que la maladie enlèvera demain peut-être; est-ce cette créature avilie, dégradée, et qui connaissait sa dégradation : ignorante et moins aimante, vous eussiez été plus excusable; est-ce la proie future du suicide et de l'enfer, qui pouvait être la femme de Lucien de Rubempré?

Chaque phrase était un coup de poignard qui entrait à fond de cœur. A chaque phrase, les sanglots croissants, les larmes abondantes de la fille au dés-

espoir, attestaient la force avec laquelle la lumière entrait à la fois dans son intelligence pure comme celle d'un sauvage, dans son âme enfin réveillée, dans sa nature sur laquelle la dépravation avait mis une couche de glace boueuse qui fondait alors au soleil de la foi.

— Pourquoi ne suis-je pas morte ! était la seule idée qu'elle exprimait au milieu des torrents d'idées qui ruisselaient dans sa cervelle en la ravageant.

— Ma fille, dit le terrible juge, il est un amour qui ne s'avoue point devant les hommes, et dont les anges écoutent les confidences en souriant de plaisir.

— Lequel ?

— L'amour sans espoir quand il inspire la vie, quand il y met le principe des dévouements, quand il ennoblit tous les actes par la pensée d'arriver à une perfection idéale. Oui, les anges approuvent cet amour, il mène à la connaissance de Dieu. Se perfectionner sans cesse pour se rendre digne de celui qu'on aime, lui faire mille sacrifices secrets, l'adorer de loin, donner son sang goutte à goutte, lui immoler son amour-propre, ne plus avoir ni orgueil,

ni colère avec lui, lui dérober jusqu'à la connaissance des jalousies atroces qu'il échauffe au cœur, lui donner tout ce qu'il souhaite, fût-ce à notre détriment, aimer ce qu'il aime, avoir toujours le visage tourné vers lui pour le suivre sans qu'il le sache; cet amour, la religion vous l'eût pardonné, il n'offensait ni les lois humaines, ni les lois divines, et conduisait dans une autre voie que celle de vos sales voluptés...

En entendant cet horrible arrêt exprimé par un mot, et quel mot, et de quel accent fut-il accompagné ! Esther fut en proie à une défiance assez légitime. Ce mot fut comme un coup de tonnerre qui trahit un orage près de fondre. Elle regarda ce prêtre, et il lui prit le saisissement d'entrailles qui tord le plus courageux en face d'un danger imminent et soudain. Aucun regard n'aurait pu lire ce qui se passait alors en cet homme; mais pour les plus hardis il y aurait eu plus à frémir qu'à espérer, à l'aspect de ses yeux jadis clairs et jaunes comme ceux des tigres, et sur lesquels les austérités et les privations avaient mis un voile semblable à celui qui se trouve sur les horizons au milieu de la canicule : la terre est chaude et lumineuse, on le voit, mais le

brouillard la rend indistincte, vaporeuse, elle est presque invisible. Une gravité tout espagnole, des plis profonds que les mille cicatrices d'une horrible petite vérole rendaient hideux, et semblables à des ornières déchirées, sillonnaient sa figure olivâtre et cuite par le soleil. La dureté de cette physionomie ressortait d'autant mieux, qu'elle était encadrée par la sèche perruque du prêtre qui ne se soucie plus de sa personne, une perruque pelée, d'un noir rouge à la lumière. Son buste d'athlète, ses mains de vieux soldat, sa carrure, ses fortes épaules appartenaient à ces cariatides que les architectes du moyen âge ont employées dans quelques palais italiens, et que rappellent imparfaitement celles du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Les personnes les moins clairvoyantes eussent pensé que les passions les plus chaudes, ou des accidents peu communs, avaient jeté cet homme dans le sein de l'Église : certes, les plus étonnants coups de foudre avaient pu seuls le changer.

Les femmes qui ont mené la vie alors si violemment répudiée par Esther, arrivent à une indifférence absolue sur les formes extérieures de l'homme. Elles ressemblent au critique littéraire d'aujourd'hui, qui

sous quelques rapports peut leur être comparé et qui arrive à une profonde insouciance des formules d'art : il a tant lu d'ouvrages, il en voit tant passer, il s'est tant accoutumé aux pages écrites, il a subi tant de dénoûments, il a vu tant de drames, il a tant fait d'articles sans dire ce qu'il pensait, en trahissant si souvent la cause de l'art en faveur de ses amitiés et de ses inimitiés, qu'il arrive au dégoût de toute chose et continue néanmoins à juger. Il faut un miracle pour qu'il produise une œuvre, de même que l'amour pur et noble exige un autre miracle pour éclore dans le cœur d'une courtisane. Le ton et les manières de ce prêtre, qui semblait échappé d'une toile de Zurbaran, parurent si hostiles à cette pauvre fille à qui la forme importait peu, qu'elle se crut moins l'objet d'une sollicitude, que le sujet nécessaire d'un plan. Sans pouvoir distinguer entre le patelinage de l'intérêt personnel et l'onction de la charité, car il faut bien être sur ses gardes pour reconnaître la fausse monnaie que donne un ami, elle se sentit comme entre les griffes d'un oiseau monstrueux et féroce qui tombait sur elle après avoir plané longtemps, et, dans son effroi, elle dit ces paroles d'une voix alarmée : — Je croyais

les prêtres chargés de nous consoler, et vous m'assassinez !

A ce cri de l'innocence, l'ecclésiastique laissa échapper un geste, et fit une pause. Il se recueillit avant de répondre. Pendant cet instant, ces deux personnages, si singulièrement réunis, s'examinèrent à la dérobée. Le prêtre comprit la fille, sans que la fille pût comprendre le prêtre; il renonça sans doute à quelque dessein qui menaçait la pauvre Esther, et revint à ses idées premières.

— Nous sommes les médecins des âmes, dit-il d'une voix douce, et nous savons quels remèdes conviennent.

— Il faut pardonner beaucoup à la misère, dit Esther qui, croyant s'être trompée, se coula à bas de son lit, se prosterna aux pieds de cet homme, baisa sa soutane avec une profonde humilité, et releva vers lui ses yeux baignés de larmes, en ajoutant : — Je croyais avoir beaucoup fait...

— Écoutez, mon enfant, votre fatale réputation a plongé dans le deuil la famille de Lucien; on craint, et avec quelque justesse, que vous ne l'entraîniez dans la dissipation, dans un monde de folies...

— C'est vrai, c'est moi qui l'ai amené au bal pour l'intriguer.

— Vous êtes assez belle pour qu'il veuille triompher en vous aux yeux du monde, vous montrer avec orgueil et faire de vous comme un cheval de parade. S'il ne dépensait que son argent !... mais il dépensera son temps, sa force, il perdra le goût des belles destinées qu'on veut lui faire : au lieu d'être un jour ambassadeur, riche, admiré, glorieux, il aura été comme tant de gens débauchés qui ont noyé leurs talents dans la boue de Paris, l'amant d'une femme impure. Quant à vous, vous auriez repris plus tard votre première vie, après être un moment montée dans une sphère élégante : vous n'avez point en vous cette force que donne une bonne éducation, pour résister au vice et penser à l'avenir. Vous n'auriez pas mieux rompu avec vos compagnes que vous n'avez rompu avec les gens qui vous ont fait honte à l'Opéra, ce matin. Les vrais amis de Lucien, alarmés de l'amour que vous lui inspirez, ont suivi ses pas, ont tout appris ; pleins d'épouvante, ils m'ont envoyé vers vous, pour sonder vos dispositions et décider de votre sort ; mais s'ils sont assez puissants pour débarrasser la voie de

ce jeune homme d'une pierre d'achoppement, ils sont miséricordieux. Sachez-le, ma fille : une personne aimée de Lucien a des droits à leur respect, comme un vrai chrétien adore la fange où, par hasard, rayonne la lumière divine. Je suis venu pour être l'organe de la pensée bienfaisante ; mais si je vous eusse trouvée entièrement perverse, et armée d'effronterie, d'astuce, corrompue jusqu'à la moelle, sourde à la voix du repentir, je vous eusse abandonnée à leur colère. Cette libération civile et politique, si difficile à obtenir, que la police a raison de tant retarder dans l'intérêt de la société même, et que je vous ai entendue souhaiter avec l'ardeur des vrais repentirs, la voici, dit le prêtre, en tirant de sa ceinture un papier de forme administrative. On vous a vue hier, cette lettre d'avis est datée d'aujourd'hui, vous voyez combien sont puissants les gens que Lucien intéresse.

A la vue de ce papier, les tremblements convulsifs que cause un bonheur inespéré agitèrent si ingénument Esther, qu'elle eut sur les lèvres un sourire fixe qui ressemblait à celui des insensées. Le prêtre s'arrêta, la regarda pour voir si, privée de l'horrible force que les gens corrompus tirent de

leur corruption même, et revenue à sa frêle et délicate nature primitive, elle résisterait à tant d'impressions. Courtisane trompeuse, Esther eût joué la comédie, mais redevenue innocente et vraie, elle pouvait mourir, comme un aveugle opéré peut reperdre la vue en se trouvant frappé par un jour trop vif. Cet homme voyait en ce moment la nature humaine à fond, et il restait dans un calme terrible par sa fixité : c'était une Alpe froide, blanche et voisine du ciel, inaltérable et sourcilleuse, aux flancs de granit, et cependant bienfaisante.

Les filles sont des êtres essentiellement mobiles qui passent sans raison de la défiance la plus hébétée à une confiance absolue; elles sont, sous ce rapport, au-dessous de l'animal; elles sont extrêmes en tout, dans leurs joies, dans leurs désespoirs, dans leur religion, dans leur irréligion; aussi deviendraient-elles presque toutes folles, si la mortalité qui leur est particulière ne les décimait, et s'il n'y avait d'heureux hasards pour quelques-unes d'entre elles. Pour pénétrer jusqu'au fond des misères de cette horrible vie, il faudrait avoir vu jusqu'où la créature peut aller dans la folie, sans y rester, en voyant dans quelle violente extase était

la Torpille aux genoux de ce prêtre. Elle regardait le papier libérateur avec une expression que Dante a oubliée, et qui surpassait les inventions de son enfer. Mais la réaction vint avec les larmes. La Torpille se releva, jeta ses bras autour du cou de cet homme, pencha la tête sur son sein, y versa des pleurs, baisa la rude étoffe qui couvrait son cœur, et sembla vouloir y pénétrer. Elle saisit cet homme, lui couvrit les mains de baisers, employa, mais dans une sainte effusion de reconnaissance, les chatteries de ses caresses, lui prodigua les noms les plus doux, lui dit, au travers de ses phrasses sucrées, mille et mille fois : *Donnez-le-moi?* avec autant d'intonations différentes. Elle l'enveloppa de ses tendresses, le couvrit de ses regards avec une rapidité qui le saisit sans défense, elle finit par engourdir sa colère ! Le prêtre connut comment elle avait mérité son surnom, il comprit combien il était difficile de résister à cette charmante créature, il devina tout à coup l'amour de Lucien et ce qui avait séduit un poëte.

Une passion semblable cache, entre mille attraits, un hameçon lancéolé pour les âmes élevées des artistes. Ces passions, inexplicables pour la foule,

sont parfaitement expliquées par cette soif du beau idéal qui distingue les êtres créateurs. N'est-ce pas ressembler un peu aux anges chargés de ramener les coupables à des sentiments meilleurs? n'est-ce pas créer que de purifier un pareil être? Quel allèchement que de mettre d'accord la beauté morale et la beauté physique! Quelle jouissance d'orgueil si l'on réussit! Quelle belle tâche que celle qui n'a d'autre instrument que l'amour! Ces alliances, illustrées d'ailleurs par l'exemple d'Aristote, de Socrate, de Platon, d'Alcibiade, de Céthégus, de Pompée, et si monstrueuses aux yeux du vulgaire, sont fondées sur le sentiment qui a porté Louis XIV à bâtir Versailles, qui jette les hommes dans toutes les entreprises fameuses : convertir les miasmes d'un marais en un monceau de parfums entouré d'eaux vives; mettre un lac sur une colline, comme le prince de Conti à Nointel; ou les vues de la Suisse à Cassan, comme le fermier général Bergeret. Enfin c'est l'art qui fait irruption dans la morale.

Le prêtre, honteux d'avoir cédé à cette tendresse, repoussa vivement Esther, qui s'assit honteuse aussi, car il lui dit : — Vous êtes toujours courtisane! Et il remit froidement la lettre dans sa ceinture.

Esther ne cessa de regarder l'endroit de la ceinture où était le papier, comme un enfant qui n'a qu'un désir en tête.

— Mon enfant, votre mère était juive, et vous n'avez pas été baptisée, mais vous n'avez pas non plus été menée à la synagogue, vous êtes dans les limbes religieuses où sont les petits enfants...

— Les petits enfants! répéta-t-elle d'une voix attendrie.

— Comme vous êtes dans les cartons de la police un chiffre en dehors des êtres sociaux, dit en continuant le prêtre impassible. Si l'amour, vu par une échappée, vous a fait croire il y a trois mois que vous naissiez, vous devez sentir que depuis ce jour vous êtes vraiment en enfance; il faut donc vous conduire comme si vous étiez un enfant; vous devez changer entièrement, et je me charge de vous rendre méconnaissable : vous oublierez Lucien.

La pauvre fille eut le cœur brisé par cette parole; elle leva les yeux sur le prêtre et fit un signe négatif, elle fut incapable de parler, en retrouvant encore le bourreau dans son sauveur.

— Vous renoncerez à le voir, du moins, reprit-il. Je vous conduirai dans une maison religieuse où

les jeunes filles des meilleures familles reçoivent leur éducation ; vous y deviendrez catholique, vous y serez instruite dans la pratique des exercices chrétiens, vous y apprendrez la religion ; vous pourrez en sortir une jeune fille accomplie, chaste, pure, bien élevée, si... Cet homme leva le doigt et fit une pause. Si, reprit-il, vous vous sentez la force de laisser ici la Torpille.

— Ah ! cria la pauvre enfant pour qui chaque parole avait été comme la note d'une musique au son de laquelle les portes du paradis se fussent lentement ouvertes. Ah ! s'il était possible de verser ici tout mon sang et d'en prendre un nouveau !...

— Écoutez-moi.

Elle se tut.

— Votre avenir dépend de la puissance de votre oubli. Songez à l'étendue de vos obligations : une parole, un geste, qui décélerait la Torpille tue la femme de Lucien ; un mot dit en rêve, une pensée involontaire, un regard immodeste, un mouvement d'impatience, un souvenir de déréglement, une omission, un signe de tête qui révélerait ce que vous savez ou ce qui a été su pour votre malheur...

— Allez! allez, mon père, dit la fille avec une exaltation de sainte, marcher avec des souliers de fer rouge et sourire, vivre vêtue d'un corset armé de pointes, et conserver la grâce d'une danseuse, manger du pain saupoudré de cendre, boire de l'absinthe, tout sera doux, facile!

Elle retomba sur ses genoux, elle baisa les souliers du prêtre, elle y fondit en larmes et les mouilla, elle étreignit ses jambes et s'y colla, murmurant des mots insensés au travers des pleurs que lui causait la joie; ses beaux et admirables cheveux blonds ruisselèrent et firent comme un tapis sous les pieds de ce messager céleste, qu'elle trouva sombre et dur quand en se relevant elle le regarda.

— En quoi vous ai-je offensé? dit-elle tout effrayée. J'ai entendu parler d'une femme comme moi qui avait lavé de parfums les pieds de Jésus-Christ. Hélas, la vertu m'a faite si pauvre que je n'ai plus que mes larmes à vous offrir.

— Ne m'avez-vous pas entendu? répondit-il d'une voix cruelle, je vous dis qu'il faut pouvoir sortir de la maison où je vous conduirai, si bien changée au physique et au moral, que nul de ceux ou de celles qui vous ont connue ne puisse vous crier :

Esther! et vous faire retourner la tête. Hier l'amour ne vous avait pas donné la force de si bien enterrer la fille de joie qu'elle ne reparût jamais, elle reparaît encore dans une adoration qui ne va qu'à Dieu.

— Ne vous a-t-il pas envoyé vers moi? dit-elle.

— Si, durant votre éducation, vous étiez aperçue de Lucien, tout serait perdu, reprit-il, songez-y bien.

— Qui le consolera? dit-elle.

— De quoi le consoliez-vous? demanda le prêtre d'une voix où, pour la première fois de cette scène, il y eut un tremblement nerveux.

— Je ne sais pas, il est souvent venu triste.

— Triste, reprit le prêtre, il vous a dit pourquoi?

— Jamais, répondit-elle.

— Il était triste d'aimer une fille comme vous, s'écria-t-il.

— Hélas, il devait l'être, reprit-elle avec une humilité profonde, je suis la créature la plus méprisable de mon sexe, et ne pouvais trouver grâce à ses yeux que par la force de mon amour.

— Cet amour doit vous donner le courage de

m'obéir aveuglément. Si je vous conduisais immédiatement dans la maison où se fera votre éducation, ici tout le monde dirait à Lucien que vous vous êtes en allée aujourd'hui dimanche avec un prêtre, il pourrait être sur votre voie. Dans huit jours, la portière ne me voyant pas revenir m'aura pris pour ce que je ne suis pas. Donc, un soir, comme d'aujourd'hui en huit, à sept heures, vous sortirez furtivement et vous monterez dans un fiacre qui vous attendra en haut de la rue des Moulins. Pendant ces huit jours évitez Lucien, trouvez des prétextes, faites-lui défendre la porte, et quand il viendra, montez chez une amie. Je saurai si vous l'avez revu, et dans ce cas, tout est fini, je ne reviendrai même pas. Ces huit jours vous sont nécessaires pour vous faire un trousseau décent, et pour quitter votre mine de prostituée, dit-il en déposant une bourse sur la cheminée. Il y a dans votre air, dans vos vêtements, ce je ne sais quoi si bien connu des Parisiens qui dit ce que vous êtes. N'avez-vous jamais rencontré par les rues, sur les boulevards, une modeste et vertueuse jeune personne marchant en compagnie de sa mère?...

— Oh! oui, pour mon malheur. La vue d'une

mère et de sa fille est un de nos plus grands supplices, elle réveille des remords cachés dans les replis de nos cœurs et qui nous dévorent!... Je ne sais que trop ce qui me manque.

— Eh bien, vous savez comment vous devez être dimanche prochain, dit le prêtre en se levant.

— Oh! dit-elle, apprenez-moi une vraie prière avant de partir, afin que je puisse prier Dieu.

Ce fut une chose touchante que de voir ce prêtre faire répéter à cette fille l'*Ave Maria* et le *Pater noster,* en français.

— C'est bien beau, dit Esther quand elle eut une fois répété sans faute ces deux magnifiques et populaires expressions de la foi catholique.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-elle au prêtre quand il lui dit adieu.

— Carlos Herrera, je suis Espagnol et banni de mon pays.

Esther lui prit la main et la baisa. Ce n'était plus une courtisane, mais un ange qui se relevait d'une chute.

LA PENSIONNAIRE.

Dans une maison célèbre par l'éducation aristocratique et religieuse qui s'y donne, au commencement du mois de mars de cette année, un lundi matin, les pensionnaires aperçurent leur jolie troupe augmentée d'une nouvelle venue dont la beauté triompha sans contestation, non-seulement de ses compagnes, mais des beautés particulières qui se trouvaient parfaites chez chacune d'elles. En France, il est extrêmement rare, pour ne pas dire

impossible, de rencontrer les trente fameuses perfections décrites en vers persans, sculptés, dit-on, dans le sérail, et qui sont nécessaires à une femme pour être entièrement belle. En France, s'il y a peu d'ensemble, il y a de ravissants détails. Quant à l'ensemble imposant que la statuaire cherche à rendre, et qu'elle a rendu dans quelques compositions rares, comme la Diane et la Callipyge, il est le privilége de la Grèce et de l'Asie Mineure. Esther venait de ce berceau du genre humain, la patrie de la beauté : sa mère était juive. Les juifs, quoique si souvent dégradés par leur contact avec les autres peuples, offrent des filons où s'est conservé le type sublime des beautés asiatiques. Quand ils ne sont pas d'une laideur repoussante, ils présentent le magnifique caractère des figures arméniennes. Esther eût remporté le prix au sérail, elle possédait les trente beautés harmonieusement fondues. Loin de porter atteinte au fini des formes, à la fraîcheur de l'enveloppe, son étrange vie lui avait communiqué le je ne sais quoi de la femme : ce n'est plus le tissu lisse et serré des fruits verts, et ce n'est pas encore le ton chaud de leur maturité, il y a de la fleur encore. Quelques jours de plus passés dans la

dissolution, elle serait arrivée à l'embonpoint. Cette richesse de santé, cette perfection de l'animal chez une créature à qui la volupté tenait lieu de la pensée doit être un fait éminent aux yeux des physiologistes. Par une circonstance rare, pour ne pas dire impossible chez les très-jeunes filles, ses mains, d'une incomparable noblesse, étaient molles, transparentes et blanches, comme les mains d'une femme en couches de son second enfant. Elle avait exactement le pied et les cheveux si justement célèbres de la duchesse de Berri, des cheveux qu'aucune main de coiffeur ne pouvait tenir tant ils étaient abondants, et si longs, qu'en tombant à terre ils y formaient des anneaux, car Esther possédait cette moyenne taille qui permet de faire d'une femme une sorte de joujou, de la prendre, quitter, reprendre et porter sans fatigue. Sa peau fine comme du papier de Chine, et d'une chaude couleur d'ambre nuancée par des veines rouges, était luisante sans sécheresse, douce sans moiteur. Nerveuse à l'excès, mais délicate en apparence, Esther attirait soudain l'attention par un trait remarquable dans les figures que le dessin de Raphaël a le plus artistement coupées, car Raphaël est le peintre qui a le mieux

rendu, le plus étudié la beauté juive. Ce trait merveilleux était produit par la profondeur de l'arcade sous laquelle l'œil roulait comme dégagé de son cadre, et dont la courbe ressemblait par sa netteté à l'arête d'une voûte. Quand la jeunesse revêt de ses teintes pures et diaphanes ce bel arc surmonté de sourcils à racines perdues, quand la lumière, en se glissant dans le sillon circulaire de dessous, y reste d'un rose clair, il y a là des trésors de tendresse à contenter un amant, des beautés à désespérer la peinture. C'est le dernier terme de la nature que ces plis lumineux où l'ombre a des teintes dorées, que ce tissu qui a la consistance d'un nerf et la flexibilité de la plus délicate membrane. L'œil au repos est à dedans comme un œuf miraculeux dans un nid de brins de soie. Mais plus tard cette merveille devient d'une horrible mélancolie quand les passions ont charbonné ces contours si déliés, quand les douleurs ont ridé ce réseau de fibrilles. L'origine d'Esther se trahissait dans cette coupe orientale de ses yeux à paupières turques et dont la couleur était un gris d'ardoise qui prenait aux lumières la teinte bleue des ailes noires du corbeau. L'excessive tendresse de son regard pouvait seule

en adoucir l'éclat. Il n'y a que les races venues des déserts qui possèdent dans l'œil le pouvoir de la fascination sur tous, car une femme fascine toujours quelqu'un. Leurs yeux retiennent sans doute quelque chose de l'infini qu'ils ont contemplé. La nature, dans sa prévoyance, a-t-elle donc armé leurs rétines de quelque tapis réflecteur pour leur permettre de soutenir le mirage des sables, les torrents du soleil et l'ardent cobalt de l'éther? Ou les êtres humains prennent-ils comme les autres quelque chose aux milieux dans lesquels ils se développent et gardent-ils pendant des siècles les qualités qu'ils en tirent? Cette grande solution du problème des races est peut-être dans la question elle-même. Les instincts sont des faits vivants dont la cause git dans une nécessité subie : les varités animales sont le résultat de l'exercice de ces instincts. Pour se convaincre de cette vérité si fort cherchée, il suffit d'étendre aux troupeaux d'hommes l'observation récemment faite sur les troupeaux de moutons espagnols et anglais qui, dans les prairies de plaine où l'herbe abonde, paissent serrés les uns contre les autres, et se dispersent sur les montagnes où l'herbe est rare. Arrachez à leur pays ces deux es-

pèces de moutons, transportez-les en Suisse et en France : le mouton de montagne y paîtra séparé quoique dans une prairie basse et touffue, le mouton de plaine y paîtra l'un contre l'autre, quoique sur une Alpe. Plusieurs générations réforment à peine les instincts acquis et transmis. A cent ans de distance, l'esprit de la montagne reparaît dans un agneau réfractaire, comme après dix-huit cents ans de bannissement l'Orient brillait dans les yeux et dans la figure d'Esther. Ce regard n'exerçait point de fascination terrible, il jetait une douce chaleur, il attendrissait sans étonner, et les plus dures volontés se fondaient sous sa flamme. Esther avait vaincu la haine, elle avait étonné les dépravés de Paris, enfin ce regard et la douceur de sa peau suave lui avaient mérité le surnom terrible qui venait de lui faire prendre sa mesure dans la tombe. Tout était en harmonie avec ces caractères de la péri des sables ardents. Elle avait le front ferme et d'un dessin fier. Son nez, comme celui des Arabes, était fin, mince, à narines ovales, bien placées, retroussées sur les bords. Sa bouche rouge et fraîche était une rose qu'aucune flétrisure ne déparait, les orgies n'y avaient point laissé de traces. Le menton, mo-

delé comme si quelque sculpteur amoureux en eût poli le contour, avait la blancheur du lait. Une seule chose à laquelle elle n'avait pu remédier trahissait la courtisane tombée trop bas : ses ongles déchirés qui voulaient du temps pour reprendre une forme élégante, tant ils avaient été déformés par les soins les plus vulgaires du ménage.

Les jeunes pensionnaires commencèrent par jalouser ces miracles de beauté, mais elles finirent par les admirer. La première semaine ne se passa point sans qu'elles se fussent attachées à la naïve Esther, car elles s'intéressèrent aux secrets malheurs d'une fille de dix-huit ans qui ne savait ni lire, ni écrire, à qui toute science, toute instruction était nouvelle, et qui allait procurer à l'archevêque la gloire de la conversion d'une juive au catholicisme, au couvent la fête de son baptême; elles lui pardonnèrent sa beauté en se trouvant supérieures à elle par l'éducation. Esther eut bientôt pris les manières, la douceur de voix, le port et les attitudes de ces filles si distinguées. Elle retrouva sa nature première. Le changement devint si complet qu'à sa première visite, Herrera fut surpris, lui que rien au monde ne paraissait devoir sur-

prendre. Les supérieures le complimentèrent sur sa pupille. Elles n'avaient jamais, dans leur carrière d'enseignement, rencontré naturel plus aimable, douceur plus chrétienne, modestie plus vraie, ni si grand désir d'apprendre. Lorsqu'une fille a souffert les maux qui avaient accablé la pauvre pensionnaire et qu'elle attend une récompense comme celle que l'Espagnol offrait à Esther, il est difficile qu'elle ne réalise pas ces miracles des premiers jours de l'Église, que les jésuites renouvelèrent au Paraguay.

— Elle est édifiante, dit la supérieure en la baisant au front. Mot essentiellement catholique qui dit tout.

Pendant les récréations, Esther questionnait avec mesure ses compagnes sur les choses du monde les plus simples, et qui pour elle étaient comme les premiers étonnements de la vie pour un enfant. Quand elle sut qu'elle serait habillée tout en blanc le jour de son baptême et de sa première communion, qu'elle aurait un bandeau de satin blanc, des rubans blancs, des souliers blancs, des gants blancs, qu'elle serait coiffée de nœuds blancs, elle fondit en larmes au milieu de ses compagnes éton-

nées. C'était le contraire de la scène de Jephté sur la montagne. La courtisane eut peur d'être comprise, elle rejeta cette horrible mélancolie sur la joie que ce spectacle lui causait par avance. Comme il y a certes aussi loin des mœurs qu'elle quittait aux mœurs qu'elle prenait qu'il y a de distance entre l'état sauvage et la civilisation, elle avait la grâce et la naïveté, la profondeur qui distinguent la merveilleuse héroïne des Puritains d'Amérique. Elle avait aussi, sans le savoir elle-même, un amour au cœur qui la rongeait, un amour étrange, un désir plus violent chez elle qui savait tout, qu'il ne l'est chez une vierge qui ne sait rien, quoique ces deux désirs eussent la même cause et la même fin.

Pendant les premiers mois, la nouveauté d'une vie recluse, les surprises de l'enseignement, les travaux qu'on lui apprenait, les pratiques de la religion, la ferveur d'une sainte résolution, la douceur des affections qu'elle inspirait, enfin l'exercice des facultés de l'intelligence réveillée, tout lui servit à comprimer ses souvenirs, même les efforts de la nouvelle mémoire qu'elle se faisait, car elle avait autant à désapprendre qu'à apprendre. Il existe en nous plusieurs mémoires : le corps, l'es-

prit ont chacun la leur, et la nostalgie, par exemple, est une maladie de la mémoire physique. Pendant le troisième mois, la violence de cette âme vierge, qui tendait à pleines ailes vers le paradis, fut donc, non pas domptée, mais entravée par une sourde résistance dont Esther ne connaissait pas la cause elle-même : elle était comme les moutons d'Écosse, elle voulait paître à l'écart, elle ne pouvait vaincre les instincts développés par la débauche. Les rues boueuses du Paris qu'elle avait abjuré la rappelaient-elles? Les chaînes de ses horribles habitudes rompues tenaient-elles à elle par des scellements oubliés, et les sentait-elle comme, selon les médecins, les vieux soldats souffrent encore dans les membres qu'ils n'ont plus? Les vices et leurs excès avaient-ils si bien pénétré jusqu'à sa moelle, que les eaux saintes n'atteignaient pas encore le démon caché là? La vue de celui pour qui s'accomplissaient tant d'efforts angéliques, était-elle nécessaire à celle à qui Dieu devait pardonner de mêler l'amour humain à l'amour sacré : l'un l'avait conduit à l'autre? Se faisait-il en elle un déplacement de la force vitale, et qui entraînait des souffrances nécessaires? Tout est doute et ténèbres dans une situation que

la science a dédaigné d'examiner en trouvant le sujet trop immoral et trop compromettant, comme si le médecin et l'écrivain, le prêtre et le politique n'étaient pas au-dessus du soupçon. Cependant un médecin arrêté par la mort a eu le courage de commencer des études laissées incomplètes. Peut-être la noire mélancolie à laquelle Esther fut en proie, et qui obscurcissait sa vie heureuse, participait-elle de toutes ces causes. Incapable de les deviner, elle souffrait comme souffrent les malades qui ne connaissent ni la médecine, ni la chirurgie. Le fait est bizarre : une nourriture abondante et saine substituée à une détestable nourriture inflammatoire ne la sustentait pas. Une vie pure et régulière, partagée en travaux modérés exprès et en récréations, mise à la place d'une vie désordonnée où les plaisirs étaient aussi horribles que les peines, cette vie la brisait. Le repos le plus frais, les nuits les plus calmes qui remplaçaient des fatigues écrasantes et les agitations les plus cruelles, lui donnaient une fièvre dont les symptômes échappaient au doigt et à l'œil de l'infirmière. Enfin le bien, le bonheur succédant au mal et à l'infortune, la sécurité à l'inquiétude étaient aussi funestes à Esther

que ses misères l'eussent été à ses jeunes compagnes. Implantée dans la corruption, elle s'y était développée. Sa patrie infernale exerçait encore son empire, malgré les ordres souverains d'une volonté absolue. Ce qu'elle haïssait était sa vie, ce qu'elle aimait la tuait : elle avait une si ardente foi que sa piété réjouissait comme la vue d'une source vive; elle aimait à prier, elle avait ouvert son âme aux clartés de la vraie religion qu'elle recevait sans efforts, sans doutes. Le prêtre qui la dirigeait était dans le ravissement; mais son corps contrariait à tout moment son âme.

On prit des carpes à un étang bourbeux pour les mettre dans un bassin de marbre et dans de belles eaux claires, afin de satisfaire un désir de madame de Maintenon qui les nourrissait des bribes de la table royale. Les carpes dépérissaient. Les animaux peuvent être dévoués, mais l'homme ne leur communiquera jamais la lèpre de la flatterie. Un courtisan remarqua cette muette opposition dans Versailles. « Elles sont comme moi, répliqua cette reine inédite, elles regrettent leurs vases obscures. » Ce mot est toute l'histoire d'Esther.

Par moments, elle était poussée à courir dans

les magnifiques jardins du couvent, elle allait affairée d'arbre en arbre, elle se jetait désespérément aux coins obscurs en y cherchant, quoi? elle ne le savait pas, mais elle succombait au démon, elle coquetait avec les arbres, elle leur disait des paroles qu'elle ne prononçait point. Elle se coulait parfois le long des murs, le soir, comme une couleuvre, sans châle, les épaules nues. Souvent à la chapelle durant les offices, elle restait les yeux fixés sur le crucifix, et chacun l'admirait, les larmes la gagnaient; mais elle pleurait de rage : au lieu des images sacrées qu'elle voulait voir, les nuits flamboyantes où elle conduisait l'orgie comme Habeneck conduit au Conservatoire une symphonie de Beethoven, ces nuits rieuses et lascives, coupées de mouvements nerveux, de rires inextinguibles, se dressaient échevelées, furieuses, brutales. Elle était au dehors suave comme une vierge qui ne tient à la terre que par sa forme féminine, au dedans s'agitait une impériale Messaline. Elle seule était dans le secret de ce combat du démon contre l'ange. Quand la supérieure la grondait d'être plus artistement coiffée que la règle ne le voulait, elle changeait sa coiffure avec une adorable et prompte

obéissance, elle était prête à couper ses cheveux, si sa mère le lui eût ordonné. Cette nostalgie avait une grâce touchante dans une fille qui aimait mieux périr que de retourner aux pays impurs. Elle pâlit, changea, maigrit. La supérieure modéra l'enseignement, et prit cette intéressante créature auprès d'elle pour la questionner. Esther était heureuse, elle se plaisait infiniment avec ses compagnes ; elle ne se sentait attaquée en aucune partie vitale, mais sa vitalité était essentiellement attaquée. Elle ne regrettait rien, elle ne désirait rien. La supérieure, étonnée des réponses de sa pensionnaire, ne savait que penser en la voyant en proie à une langueur dévorante. Le médecin fut appelé lorsque l'état de la jeune pensionnaire parut grave, mais ce médecin ignorait la vie antérieure d'Esther, et ne pouvait la soupçonner ; il trouva la vie partout, la souffrance nulle part. La malade répondit à ses questions de manière à renverser ses hypothèses. Restait une manière d'éclaircir les doutes du savant qui s'attachait à une affreuse idée : Esther refusa très-obstinément de se prêter à l'examen du médecin. La supérieure en appela, dans ce danger, à l'abbé Herrera. L'Espagnol vint, vit l'état désespéré d'Es-

ther et causa pendant un moment à l'écart avec le docteur. Après cette confidence, l'homme de Science déclara à l'homme de Foi que le seul remède était un voyage en Italie. L'abbé ne voulut pas que ce voyage se fît avant le baptême et la première communion d'Esther.

— Combien faut-il de temps encore? demanda le médecin.

— Un mois, répondit la supérieure.

— Elle sera morte, répliqua le docteur.

— Oui, mais en état de grâce et sauvée, dit l'abbé.

La question religieuse domine en Espagne les questions politiques, civiles et vitales; le médecin ne répliqua rien à l'Espagnol, et se tourna vers la supérieure. Le terrible abbé le prit alors par le bras.

— Pas un mot, monsieur! dit-il.

Le médecin, quoique religieux et monarchique jeta sur Esther un regard plein de pitié tendre. Cette fille était belle comme un lis penché sur sa tige.

— A la grâce de Dieu, donc! s'écria-t-il en sortant.

Le jour même de cette consultation, Esther fut emmenée par son protecteur au Rocher de Cancale. Le désir de la sauver avait suggéré le plus étrange expédient à ce prêtre, il essaya deux excès : un excellent dîner qui pouvait rappeler à la pauvre fille ses orgies, l'Opéra qui lui présenterait quelques images mondaines. Il fallut son écrasante autorité pour décider la jeune sainte à ces profanations. Herrera se déguisa si complétement en militaire qu'Esther eut peine à le reconnaître, il eut soin de faire prendre un voile à sa compagne, et la plaça dans une loge où elle pût être cachée aux regards. Ce palliatif, sans danger pour une innocence aussi sérieusement reconquise, fut promptement épuisé. La pensionnaire éprouva du dégoût pour les dîners de son protecteur, une répugnance religieuse pour le théâtre, et retomba dans sa mélancolie.

— Elle meurt d'amour pour Lucien, se dit Herrera qui voulut sonder la profondeur de cette âme et savoir tout ce qu'on en pouvait exiger.

Il vint donc un moment où cette pauvre fille n'était plus soutenue que par sa force morale, et où le corps allait céder. Le prêtre calcula ce moment avec l'affreuse sagacité pratique apportée autrefois

par les bourreaux dans leur art de donner la question. Il trouva sa pupille au jardin, assise sur un banc, le long d'une treille que caressait le soleil de septembre ; elle paraissait avoir froid et s'y réchauffer, ses camarades regardaient avec intérêt sa pâleur d'herbe flétrie, ses yeux de gazelle mourante, sa pose mélancolique. Elle se leva pour aller au-devant de l'Espagnol par un mouvement qui montra combien elle avait peu de vie, et, disons-le, peu de goût pour la vie. Cette pauvre bohémienne, cette fauve hirondelle blessée excita pour la seconde fois la pitié de Carlos Herrera. Ce sombre ministre, que Dieu ne devait employer qu'à l'accomplissement de ses vengeances, accueillit la malade par un sourire qui exprimait autant d'amertume que de douceur, autant de vengeance que de charité. Instruite à la méditation, à des retours sur elle-même depuis quelques mois de vie quasi-monastique, Esther éprouva pour la seconde fois un sentiment de défiance à la vue de son protecteur, mais, comme à la première, elle fut aussitôt rassurée par sa parole.

— Eh bien ! ma chère enfant, disait-il, pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de Lucien ?

— Je vous avais promis, répondit-elle en tressaillant de la tête aux pieds par un mouvement convulsif, je vous avais juré de ne point prononcer ce nom.

— Vous n'avez cependant pas cessé de penser à lui.

— Là, monsieur, est ma seule faute. A toute heure je pense à lui, et quand vous vous êtes montré, je me disais à moi-même ce nom.

— L'absence vous tue?

Elle inclina la tête.

— Le revoir...

— Ce serait vivre.

— Pensez-vous à lui d'âme seulement?

— Ah! monsieur, l'amour ne se partage point.

— Fille de la race maudite! j'ai fait tout pour te sauver, je te rends à ta destinée : tu le reverras!

— Pourquoi donc injuriez-vous mon bonheur? Ne puis-je aimer Lucien et pratiquer la vertu que j'aime autant que je l'aime? Ne suis-je pas prête à mourir ici pour elle comme je serais prête à mourir pour lui? Ne vais-je pas expirer pour ces deux fanatismes, pour la vertu qui me rendait digne de

lui, pour lui qui m'a jeté dans les bras de la vertu ? Oui, prête à mourir sans le revoir, prête à vivre en le revoyant. Dieu me jugera.

Ses couleurs étaient revenues, sa pâleur avait pris une teinte dorée : elle eut encore une fois sa grâce.

— Le lendemain du jour où vous vous serez lavée dans les eaux du baptême, vous reverrez Lucien, et si vous croyez pouvoir vivre vertueuse en vivant pour lui, vous ne vous séparerez plus.

Le prêtre fut obligé de relever Esther ; ses genoux avaient plié sous elle, elle était tombée comme si la terre eût manqué sous ses pieds ; il l'assit sur le banc, et quand elle retrouva la parole, elle lui dit :

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Voulez-vous dérober à Monseigneur le triomphe de votre baptême et de votre conversion ? Vous êtes trop près de Lucien pour n'être pas bien loin de Dieu.

— Oui, je ne pensais plus à rien !

— Vous ne serez jamais d'aucune religion ! dit le prêtre avec un mouvement de profonde ironie.

— Dieu est bon, reprit-elle, il lit dans mon cœur.

Herrera, vaincu par la délicieuse naïveté qui éclatait dans la voix, le regard, les gestes et l'attitude d'Esther, l'embrassa sur le front pour la première fois.

— Les libertins t'avaient bien nommée : tu séduiras Dieu le père. Encore quelques jours, il le faut ; après, vous serez libres tous deux.

— Tous deux, répéta-t-elle avec une joie extatique.

Cette scène, vue à distance, frappa les pensionnaires et les supérieures, qui crurent avoir assisté à quelque opération magique, en comparant Esther à elle-même ; elle était changée, elle vivait ; elle reparut dans sa vraie nature d'amour, gentille, coquette, agaçante, gaie, elle ressuscita !

Herrera demeurait rue Cassette, près de Saint-Sulpice, église à laquelle il s'était attaché. Cette église, d'un style dur et sec, allait à cet Espagnol qui appartenait à une congrégation de jésuites de la Navarre, et qui avait rendu, dans l'intérêt de son ordre, des services à la cause constitutionnelle, en sachant que le prix de ce dévouement serait une sentence d'exil au rétablissement du Rey netto. Ce trait annonce une âme supérieure. Aussi, son or-

dre l'avait-il vivement recommandé à Rome et à Paris. Cet homme était un profond politique, également assuré d'un chapeau de cardinal à Rome en cas de bannissement, d'un archevêché en Espagne si le duc d'Angoulême avait échoué dans son entreprise. Personne ne savait la raison de son séjour en France, où il s'était arrêté en allant à la cour du saint-père. Il avait pour Lucien de Rubempré, son héritier déclaré, une affection qui faisait présumer qu'il attendait la promotion de ce jeune homme à quelque poste diplomatique en Italie, pour continuer son voyage. L'ordonnance du roi relative au changement de nom de Lucien était due à son influence. Il vivait comme vivent traditionnellement les prêtres de son ordre, fort obscurément. Il accomplissait ses devoirs religieux à Saint-Sulpice, ne sortait que pour affaires, toujours le soir et en voiture. La journée était remplie pour lui par la sieste espagnole, qui place le sommeil entre les deux repas, et prend ainsi tout le temps pendant lequel Paris est tumultueux et affairé. Le cigare espagnol jouait aussi son rôle et consumait autant de temps que de tabac. La paresse est un masque aussi bien que la gravité, qui est encore de la paresse. Herrera demeu-

rait dans une aile de la maison, au second étage, et Lucien occupait l'autre aile. Ces deux appartements étaient à la fois séparés et réunis par un grand appartement de réception dont la magnificence antique convenait également au grave ecclésiastique et au jeune poëte. La cour de cette maison était sombre. De grands arbres touffus ombrageaient le jardin : le silence et la discrétion se rencontrent dans les habitations choisies par les prêtres. Le logement d'Herrera sera décrit en deux mots : une cellule. Celui de Lucien, brillant de luxe et muni des recherches du comfort, réunissait tout ce qu'exige la vie élégante d'un dandy, poëte, écrivain, ambitieux, vicieux, à la fois orgueilleux et vaniteux, plein de négligence et souhaitant l'ordre, un de ces génies incomplets qui ont quelque puissance pour désirer, pour concevoir, ce qui est peut-être la même chose, et n'ont aucune force pour exécuter. A eux deux, Lucien et Herrera formaient un grand homme. Là sans doute était le secret de leur union.

Les vieux politiques sentent souvent le besoin d'une jolie machine, d'un acteur jeune et passionné pour accomplir leurs projets. Richelieu chercha trop tard une blanche et belle figure à moustaches

pour la jeter aux femmes qu'il devait amuser ; mais il ne peut être compris par de jeunes étourdis ; aussi fut-il obligé de bannir la mère de son maître, et d'épouvanter la reine, après avoir essayé de plaire lui-même à l'une et à l'autre, sans être de taille à aimer des reines. Quoi qu'on fasse, il faut toujours, dans une vie ambitieuse, se heurter contre une femme, au moment où l'on s'attend le moins à pareille rencontre. Quelque puissant que soit un grand politique, il lui faut une femme à opposer à la femme, de même que les Hollandais ne peuvent user le diamant qu'avec le diamant. Rome, au moment de sa puissance, obéissait à cette nécessité. Voyez aussi comme la vie de Mazarin, cardinal italien, fut autrement dominatrice que celle de Richelieu, cardinal français. Richelieu trouve une opposition chez les grands seigneurs, il y met la hache, il meurt à la fleur de son pouvoir, usé par ce duel où il n'avait qu'un capucin pour second. Mazarin est repoussé par la bourgeoisie et par la noblesse réunies, armées, parfois victorieuses, et qui font fuir la royauté. Le serviteur d'Anne d'Autriche n'ôta la tête à personne, vainquit la France entière, et forma Louis XIV qui acheva l'œuvre de Richelieu en étran-

glant la noblesse avec des lacets dorés dans le grand sérail de Versailles. Madame de Pompadour morte, Choiseul est perdu.

Herrera s'était pénétré sans doute de ces hautes doctrines, et se rendant justice à lui-même plus tôt que ne l'avait fait Richelieu, il avait choisi dans Lucien un Cinq-Mars, mais un Cinq-Mars fidèle. Personne ne pouvait mesurer l'ambition de cet Espagnol, comme on ne pouvait prévoir quelle serait sa fin : il était ambitieux pour deux.

Sept mois après son apparition à l'Opéra, qui l'avait fatalement rejeté dans un monde que l'abbé ne voulait plus lui voir fréquenter, Lucien avait trois beaux chevaux dans son écurie, un coupé pour le soir, un cabriolet, un tilbury pour le matin, il mangeait en ville. Les prévisions d'Herrera s'étaient réalisées : la dissipation s'était emparée de son élève, il ne s'y était point opposé, il jugeait nécessaire de faire diversion à l'amour insensé que ce jeune homme avait au cœur pour Esther. Mais Lucien avait dépensé quarante mille francs environ, et chaque folie l'avait ramené plus vivement à la Torpille, il la cherchait avec obstination, et ne la trouvant pas, elle devenait pour lui ce qu'est le gibier

pour le chasseur. Herrera pouvait-il connaître la nature de l'amour d'un poëte? Une fois que ce sentiment a gagné chez un de ces grands petits hommes la tête comme il a embrasé le cœur et pénétré les sens, ce poëte devient aussi supérieur à l'humanité par l'amour, qu'il l'est par la puissance de sa fantaisie. Devant à un caprice de la génération intellectuelle la faculté rare d'exprimer la nature par des images où il empreint à la fois le sentiment et l'idée, il donne à son amour les ailes de son esprit : il sent et il peint, il agit et médite, il multiplie ses sensations par la pensée, il triple la félicité présente par l'aspiration de l'avenir et par les souvenances du passé ; il y mêle les exquises jouissances d'âme qui le rendent le prince des artistes ; sa passion devient un grand poëme où souvent les proportions humaines sont dépassées ; il met sa maîtresse beaucoup plus haut que les femmes ne veulent être logées, il change, comme le sublime chevalier de la Manche, une fille des champs en princesse, il use pour lui de la baguette avec laquelle il touche toute chose pour la faire merveilleuse, et il agrandit ainsi les voluptés par l'adorable monde de l'idéal. Aussi cet amour est-il un modèle de passion : il est excessif

en tout, dans ses espérances, dans ses désespoirs, dans ses colères, dans ses mélancolies, dans ses joies ; il vole, il bondit, il rampe, il ne ressemble à aucune des agiations qu'éprouve le commun des hommes, il est à l'amour bourgeois ce qu'est l'éternel torrent des Alpes aux ruisseaux des plaines. Ces beaux génies sont si rarement compris qu'ils se dépensent en faux espoirs, ils se consument à la recherche de leurs idéales maîtresses, ils meurent presque toujours comme de beaux insectes, parés à plaisir pour les fêtes de l'amour par la plus poétique des natures et qui sont écrasés vierges sous le pied d'un passant; mais, autre danger, lorsqu'ils rencontrent la forme qui répond à leur esprit, et qui souvent est une boulangère, ils font comme Raphaël, ils font comme le bel insecte, ils meurent auprès de la *Fornarina*. Lucien en était là. Sa nature poétique, nécessairement extrême en tout, en bien comme en mal, avait deviné l'ange dans la fille plutôt frottée de corruption que corrompue : il la voyait toujours blanche, ailée, pure et mystérieuse, comme elle s'était faite pour lui, devinant qu'il la voulait ainsi.

Vers le mois de septembre, Lucien perdit toute

sa vivacité, il ne sortait plus, dînait avec Herrera, demeurait pensif, travaillait, lisait la collection des traités diplomatiques, restait assis à la turque sur un divan et fumait trois ou quatre houkas par jour. Son groom était plus occupé à nettoyer les tuyaux de ce bel instrument et à les parfumer qu'à lisser le poil des chevaux et à les harnacher de roses pour les courses au bois. Le jour où l'Espagnol vit le front de Lucien pâli, où il aperçut les traces de la maladie dans les folies de l'amour comprimé, il voulut aller au fond de ce cœur d'homme sur lequel il asseyait son ambition.

Par une belle soirée où Lucien, assis dans un fauteuil, contemplait machinalement le coucher du soleil, à travers les arbres du jardin, en y jetant le voile de sa fumée de parfums par des souffles égaux et prolongés, comme les font les penseurs préoccupés, il fut tiré de sa rêverie par un profond soupir, il se retourna et vit l'abbé debout, les bras croisés.

— Tu étais là ? dit le poëte.

— Depuis longtemps, répondit le prêtre. Mes pensées ont suivi l'étendue des tiennes...

Lucien comprit ce mot.

— Eh! je ne me suis jamais donné pour une nature de bronze comme est la tienne; la vie est pour moi tour à tour un paradis et un enfer. Mais, quand par hasard elle n'est ni l'un ni l'autre, elle m'ennuie, et je m'ennuie...

— Comment peut-on s'ennuyer quand on a tant de magnifiques espérances devant soi...?

— Quand on ne croit pas à ces espérances, ou quand elles sont trop voilées...

— Pas de bêtises, dit le prêtre. Il est bien plus digne de toi et de moi de m'ouvrir ton cœur. Il y a entre nous ce qui ne devait jamais y avoir, un secret. Ce secret dure depuis neuf mois, tu aimes une femme.

— Après...?

— Une fille immonde, nommée la Torpille...

— Eh bien!

— Mon enfant, je t'avais permis de prendre une maîtresse, mais une femme de la cour, jeune, belle, influente, au moins comtesse. Je t'avais choisi madame d'Espard, afin d'en faire sans scrupule un instrument de fortune; elle ne t'aurait jamais perverti le cœur, elle te l'aurait laissé libre... Aimer une prostituée de la dernière espèce, quand on n'a pas,

comme les rois, le pouvoir de l'anoblir, est une faute énorme.

— Suis-je le premier qui ait renoncé à l'ambition pour suivre la pente d'un amour effréné?

— Bon! fit le prêtre en ramassant le *bochettino* du houka que Lucien avait laissé tomber par terre, et le lui rendant. Ne peut-on réunir l'ambition et l'amour? Enfant, tu as dans le vieil Herrera une mère dont le dévouement est absolu...

— Je le sais, mon vieux, dit Lucien en lui prenant la main et la lui secouant.

— Tu as voulu les joujoux de la richesse, tu les as. Tu veux briller, je te dirige dans la voie du pouvoir, je baise des mains bien sales pour te faire avancer, et tu avanceras. Encore quelque temps, il ne te manquera rien de ce qui plaît aux hommes et aux femmes : efféminé par tes caprices, tu es viril par ton esprit, j'ai tout conçu de toi, je te pardonne tout. Tu n'as qu'à parler pour satisfaire tes passions d'un jour. J'ai agrandi ta vie en y mettant ce qui la fait accepter par le monde, le cachet de la politique et de la domination. Tu seras aussi grand que tu es petit; mais il ne faut pas briser le balancier avec lequel nous battons monnaie. Petit, je te permets

tout, moins les fautes, qui tueraient ton avenir. Quand je t'ouvre les salons du faubourg Saint-Germain, je te défends les ruisseaux. Lucien, je serai comme une barre de fer dans ton intérêt, je souffrirai tout de toi, pour toi. Ainsi donc, j'ai converti ton manque de touche au jeu de la vie en une finesse de joueur habile...

Lucien leva la tête par un mouvement d'une brusquerie furieuse.

— J'ai enlevé la Torpille!

— Toi! s'écria Lucien, qui, dans une rage animale, se leva, jeta le bochettino d'or et de pierreries à la face du prêtre, et le poussa si violemment qu'il renversa cet athlète.

— Moi, dit l'Espagnol en se relevant et en gardant sa gravité terrible.

La perruque noire était tombée. Un crâne poli comme une tête de mort rendit à cet homme sa vraie physionomie, elle était épouvantable. Lucien était sur son divan, les bras pendants, accablé, le regardant d'un air stupide.

— Je l'ai enlevée, reprit-il.

— Qu'en as-tu fait? Tu l'as enlevée le lendemain du bal masqué...

— Oui, le lendemain du jour où j'ai vu insulter un être qui t'appartenait par des drôles à qui je ne voudrais pas donner mon pied dans...

— Des drôles, reprit Lucien en l'interrompant, dis des monstres auprès de qui ceux que l'on guillotine sont des anges. Sais-tu ce que la pauvre Torpille a fait pour trois d'entre eux? Il y en a un qui a été pendant deux mois son amant : elle était pauvre et cherchait son pain dans le ruisseau; lui n'avait pas le sou, il était comme moi, quand tu m'as rencontré, bien près de la rivière; mon gars se relevait la nuit, il allait à l'armoire où étaient les restes du dîner de cette fille, et il les mangeait; elle a fini par découvrir ce manége; elle a compris cette honte, elle a eu soin de laisser beaucoup de restes, elle était bien heureuse; elle n'a dit cela qu'à moi, dans son fiacre, au retour de l'Opéra. Le second avait volé, mais avant qu'on ne pût s'apercevoir du vol, elle a pu lui prêter la somme qu'il n'a jamais rendue. Quant au troisième, elle a fait sa fortune en jouant une comédie où éclate le génie de Figaro, elle a passé pour sa femme et s'est faite la maîtresse d'un homme tout-puissant qui la croyait la plus candide des bourgeoises. A l'un la

vie, à l'autre l'honneur, au dernier la fortune qui est aujourd'hui tout cela! Voilà comme elle a été récompensée par eux.

—Veux-tu qu'ils meurent? dit Herrera qui avait une larme dans les yeux.

— Allons, te voilà bien! Je te connais...

— Non, apprends tout, poëte rageur, dit le prêtre, la Torpille n'existe plus...

Lucien s'élança sur Herrera si vigoureusement, pour le prendre à la gorge, que tout autre homme eût été renversé; mais le bras de l'Espagnol maintint le poëte.

— Écoute donc, dit-il froidement. J'en ai fait une femme chaste, pure, bien élevée, religieuse, une femme comme il faut; elle est dans le chemin de l'instruction. Elle peut, elle doit devenir, sous l'empire de ton amour, une Ninon, une Marion Delorme, une Dubarry, comme le disait ce journaliste à l'Opéra. Tu l'avoueras pour ta maîtresse ou tu resteras derrière le rideau de ta création, comme tu voudras! L'un ou l'autre parti t'apportera profit ou orgueil, plaisir et progrès; mais si tu es aussi grand politique que grand poëte, Esther ne sera que cela pour toi. Bois, mais dégrise-toi. Si je n'a-

vais pas pris les rênes de ta passion, où en serais-tu aujourd'hui? Tu aurais roulé avec la Torpille dans la fange des misères d'où je t'ai tiré. Tiens, lis, dit Herrera aussi simplement que Talma dans *Manlius* qu'il n'avait jamais vu.

Un papier tomba sur les genoux du poëte, et le tira de l'extatique surprise où l'avait plongé cette terrifiante réponse, il le prit et lut la première lettre écrite par mademoiselle Esther.

A M. l'abbé Carlos Herrera.

« Mon cher protecteur, ne croirez-vous pas que chez moi la reconnaissance passe avant l'amour, en voyant que c'est à vous rendre grâce que j'emploie, pour la première fois, la faculté d'exprimer mes pensées, au lieu de la consacrer à peindre un amour dont Lucien doit douter; mais je vous dirai à vous, homme divin, ce que je n'oserai lui dire à lui, qui, pour mon bonheur, tient encore à la terre : la cérémonie d'hier a versé les trésors de la grâce en moi, je remets donc ma destinée en vos mains. Dussé-je mourir en restant loin de mon bien-aimé, je mourrai purifiée comme la Madeleine, et mon âme deviendra pour lui la rivale de son ange gardien. Ou-

blierai-je jamais la fête d'hier? comment vouloir abdiquer le trône glorieux où je suis montée? Hier, j'ai lavé toutes mes souillures dans l'eau du baptême, et j'ai reçu le corps sacré de notre Sauveur; je suis devenue l'un de ses tabernacles. En ce moment, j'ai entendu les chants des anges, je n'étais plus une femme, je naissais à une vie de lumière, au milieu des acclamations de la terre, admirée par le monde, dans un nuage d'encens et de prières qui enivrait, et parée comme une vierge pour un époux céleste. En me trouvant, ce que je n'espérais jamais, digne de Lucien, j'ai abjuré tout amour impur, et ne veux pas marcher dans d'autres voies que celles de la vertu. Si mon corps est plus faible que mon âme, qu'il périsse. Soyez l'arbitre de ma destinée, et si je meurs, dites à Lucien que je suis morte pour lui en naissant à Dieu.

« Ce dimanche soir. »

Lucien leva sur l'abbé ses yeux mouillés de larmes.

— Tu connais l'appartement de la petite Caroline Bellefeuille, rue Taitbout, reprit l'Espagnol, elle était dans un effroyable besoin, elle allait être sai-

sie, j'ai fait acheter son domicile en bloc, elle en est sortie avec ses nippes. Esther, cet ange qui voulait monter au ciel, y est descendue et t'attend !

En ce moment Lucien entendit dans la cour ses chevaux qui piaffaient, il n'eut pas la force d'exprimer son admiration pour un caractère que lui seul pouvait apprécier ; il se jeta dans les bras de l'homme qu'il avait outragé, il répara tout par un seul regard et par la muette effusion de ses sentiments, puis il franchit les escaliers, jeta l'adresse d'Esther à l'oreille de son groom, et les chevaux partirent, comme si la passion de leur maître eût animé leurs jambes.

Le lendemain un homme, qu'à son habillement les passants pouvaient prendre pour un gendarme déguisé, se promenaient, rue Taitbout, en face d'une maison, comme s'il attendait la sortie de quelqu'un ; son pas était celui des hommes agités : vous rencontrez souvent de ces promeneurs passionnés dans Paris, de vrais gendarmes qui guettent un garde national réfractaire, des recors qui prennent leurs mesures pour une arrestation, des créanciers méditant une avanie à leur débiteur qui s'est claquemuré, des amants ou des maris jaloux et

soupçonneux, des amis en faction pour compte d'amis; mais vous rencontrerez bien rarement une face éclairée par les sauvages et rudes pensées qui animaient celle du sombre athlète allant et venant sous les fenêtres de mademoiselle Esther avec la précipitation occupée d'un ours en cage. A midi, une croisée s'ouvrit; la main d'une femme de chambre poussa les volets rembourrés de coussins. Quelques instants après, Esther en déshabillé vint respirer l'air; elle était appuyée sur Lucien. Qui les eût vus les aurait pris pour l'original d'une suave vignette anglaise. Esther rencontra tout d'abord les yeux de basilic du prêtre espagnol, et la pauvre créature, atteinte comme de la peste, jeta un cri d'effroi.

— Voilà le terrible prêtre! dit-elle en le montrant à Lucien.

— Lui! dit-il, il n'est pas plus prêtre que toi...

— Qu'est-il donc alors? dit-elle effrayée.

— Eh! c'est un vieux Lascar qui ne croit ni à Dieu ni au diable.

Aux Jardies, août 1838.

FIN.

Wojew. i Miejsk. Publiczna Nr 200130z LUBLIN im. H. Łopacińskiego

TABLE DES MATIÈRES.

La Maison Nucingen. 47
La Torpille. 171
Le Bal de l'Opéra. 175
La Fille repentie. 207
La Pensionnaire. 243

FIN DE LA TABLE.

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO
7037 -KZ

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie

I 200130